NAPOLÉON

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

1807-1821

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

2 vols.

DC
213.2
.V63
1912
v.2
SMRS

NAPOLÉON

RACONTÉ PAR LUI-MÈME

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/napolonracont02napo

NAPOLÉON

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

1807-1821

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

1807

2 janvier 1807. Varsovie. [*A la comtesse Walewska.*] — Je n'ai vu que vous, je n'ai admiré que vous, je ne désire que vous. Une réponse bien prompte pour calmer l'impatiente ardeur de N.

3 janvier. [*A l'Impératrice.*] — J'ai reçu ta lettre, mon amie. Ta douleur me touche, mais il faut bien se soumettre aux événements. Il y a trop de pays à traverser depuis Mayence jusqu'à Varsovie; il faut donc que les événements me permettent de me rendre à Berlin, pour que je t'écrive d'y venir. Je serais assez d'opinion que tu retournasses à Paris, où tu es nécessaire. Je me porte bien; il fait mauvais. Je t'aime de cœur.

4 janvier. [*A la comtesse Walewska.*] — Me suis-je trompé? Vous m'ôtez le repos! Oh! donnez un peu de joie, de bonheur, à un pauvre cœur tout prêt à vous adorer! Une réponse est-elle si difficile à obtenir? Vous m'en devez deux. N.

6 janvier. [*A la princesse Auguste.*] — Ma fille, j'ai reçu votre lettre. Pour l'amour de vous, j'ai

ordonné qu'on ménageât toute la maison de Strelitz. Votre grand'mère y est tranquille. Cependant votre tante, la reine de Prusse, s'est si mal comportée ! Mais elle est aujourd'hui si malheureuse qu'il n'en faut plus parler. Annoncez-moi bientôt que nous avons un gros garçon, et, si vous nous donnez une fille, qu'elle soit aussi aimable et aussi bonne que vous.

Votre affectionné père.

12 janvier. [*A la comtesse Walewska.*] — Oh! venez ! venez ! Tous vos désirs seront remplis. Votre patrie me sera plus chère quand vous aurez pitié de mon pauvre cœur. N.

14 janvier. — Jusqu'à ce que le sort de la Pologne ait été fixé par la paix définitive, elle sera gouvernée par un gouvernement provisoire.

15 janvier. [*A la comtesse Walewska.*]— Marie, ma douce Marie, ma première pensée est pour toi, mon premier désir est de te revoir. Tu reviendras, n'est-ce pas ? Tu me l'a promis. Sinon l'aigle volerait vers toi ! N.

23 janvier. [*A l'Impératrice.*] — Il est impossible que je permette à des femmes un voyage comme celui-ci : mauvais chemins, chemins peu sûrs et fangeux. Retourne à Paris, sois-y gaie, contente ; peut-être y serai-je aussi bientôt. J'ai ri de ce que tu me dis que tu as pris un mari pour être avec lui ; je pensais, dans mon ignorance, que la femme était faite pour le mari, le mari pour la patrie, la

famille et la gloire : pardon de mon ignorance ; l'on apprend toujours avec nos belles dames.

Adieu, mon amie ; crois qu'il m'en coûte de ne pas te faire venir; dis-toi : C'est une preuve combien je lui suis précieuse.

27 janvier. [*Au baron la Bouillerie.*] — Mon intention est que vous fassiez acheter tous les 5 pour 100 qui seraient plus bas que 78 francs, et que personne ne sache que vous achetez.

L'ennemi paraît manœuvrer pour se maintenir à Elbing. Dans cette situation, je lève mes cantonnements et je fais une contre-marche : il paraît que c'est le général Bennigsen qui commande actuellement l'armée.

28 janvier. [*Au roi de Naples.*] — Monsieur mon Frère, je n'ai pu recevoir la lettre de Votre Majesté et ses vœux pour mon bonheur sans une vive émotion. Vos destins, mes succès, ont mis entre nous de vastes pays : vous touchez au midi à la Méditerranée, je touche à la Baltique; mais, par l'accord de nos mesures, nous tendons au même but. Votre royaume est riche, peuplé; avec l'aide de Dieu, il sera puissant et heureux. Recevez mes vœux les plus sincères pour la prospérité de votre règne, et comptez dans tous les temps sur mon affection fraternelle.

30 janvier. — Je monte à cheval, cinq heures du matin.

Ordre au quartier général de partir sur-le-champ pour se rendre ce soir à Makow.

Przasnysz. — L'ennemi pressant le corps du prince de Ponte-Corvo, il faut serrer le vent, pour qu'il ne puisse pas se relever. On aura des nouvelles dans la nuit.

31 janvier. Willenberg. — Toutes les colonnes sont en marche.

1er février. [*A l'Impératrice.*] — Mon amie, ta lettre du 20 janvier m'a fait de la peine ; elle est trop triste. Voilà le mal de ne pas être un peu dévote ! Tu me dis que ton bonheur fait ta gloire: cela n'est pas généreux; il faut dire, le bonheur des autres fait ma gloire ; cela n'est pas conjugal; il faut dire, le bonheur de mon mari fait ma gloire; cela n'est pas maternel ; il faudrait dire, le bonheur de mes enfants fait ma gloire; or, comme les peuples, ton mari, tes enfants ne peuvent être heureux qu'avec un peu de gloire, il ne faut pas tant en faire fi. Joséphine, votre cœur est excellent, et votre raison faible; vous sentez à merveille, mais vous raisonnez moins bien.

Voilà assez de querelle ; je veux que tu sois gaie, contente de ton sort, et que tu obéisses, non en grondant et en pleurant, mais de gaieté de cœur, et avec un peu de bonheur.

Adieu, mon amie, je pars cette nuit pour parcourir mes avant-postes.

Je manœuvre sur l'ennemi. S'il ne se retire pas à temps, il pourrait fort bien être enlevé.

2 février. — J'ai parcouru l'histoire du Directoire de Lacretelle.

3 février. Passenheim. — Jusqu'à cette heure, l'ennemi est poussé. On s'aperçoit qu'il voit notre manœuvre avec peine et qu'il voudrait l'empêcher. Le bruit du pays est qu'il est de tous côtés en retraite.

Le temps est superbe.

5 février. Schlitt. — Je suis à la poursuite de l'armée russe. Je l'ai dépostée de toutes ses positions. Je vais la jeter au delà du Niemen.

7 février. Eylau. — Une partie des deux armées passa la nuit du 6 au 7 en présence. L'ennemi fila pendant la nuit.

A la pointe du jour, l'avant-garde française se mit en marche et rencontra l'arrière-garde ennemie entre les bois et la petite ville d'Eylau. Plusieurs régiments de chasseurs à pied ennemis qui la défendaient furent chargés et en partie pris. On ne tarda pas à arriver à Eylau et à reconnaître que l'ennemi était en position.

9 février. — Il y a eu hier une grande bataille; la victoire m'est restée, mais j'ai perdu bien du monde; la perte de l'ennemi, qui est plus considérable encore, ne me console pas ; mon éloignement me rend ma perte plus sensible.

Bulletin. — A un quart de lieue de la petite ville de Preussich-Eylau est un plateau qui défend le débouché de la plaine. Le maréchal Soult ordonna au 46e et au 18e régiment de ligne de l'enlever.

Les troupes s'engagèrent dans la ville d'Eylau. L'ennemi avait placé dans une église et un cimetière plusieurs régiments. Il fit là une opiniâtre résistance ; et après un combat meurtrier de part et d'autre, la position fut enlevée à dix heures du soir. C'est dans cette position que la nuit se passa.

A la pointe du jour, l'ennemi commença l'attaque par une vive canonnade sur la ville d'Eylau et sur la division Saint-Hilaire. L'empereur se porta à la position de l'église que l'ennemi avait tant défendue la veille. Il fit avancer le corps du maréchal Augereau, et canonner le monticule par quarante pièces d'artillerie de sa Garde.

A peine le corps du maréchal Augereau et la division de Saint-Hilaire eurent-ils débouché, qu'une neige épaisse, et telle qu'on ne distinguait pas à deux pas, couvrit les deux armées. Dans cette obscurité le point de direction fut perdu, et les colonnes, s'appuyant trop à gauche, flottèrent incertaines. Cette désolante obscurité dura une demi-heure. Le temps s'étant éclairci, le grand-duc de Berg à la tête de la cavalerie, et soutenu par le maréchal Bessières à la tête de la Garde, tourna la division Saint-Hilaire et tomba sur l'armée ennemie ; manœuvre audacieuse s'il en fut jamais, qui découvrit gloire la cavalerie, et qui était devenue

nécessaire dans la circonstance où se trouvaient nos colonnes. Pendant ce temps, le corps du maréchal Davoût débouchait derrière l'ennemi. La neige, qui, plusieurs fois dans la journée, obscurcit le temps, retarda aussi sa marche et l'ensemble de ses colonnes.

La victoire, longtemps incertaine, fut décidée et gagnée lorsque le maréchal Davoût déboucha sur le plateau et déborda l'ennemi, qui, après avoir fait de vains efforts pour le reprendre, battit en retraite.

L'armée va reprendre ses cantonnements et rentrer dans ses quartiers d'hiver.

14 février. — Ce pays est couvert de morts et de blessés.

18 février. Landsberg. — Mon armée entre en quartiers. Je désire beaucoup lui procurer un mois ou six semaines de repos.

La bataille d'Eylau avait d'abord été présentée par plusieurs officiers ennemis comme une victoire. On fut dans cette croyance à Kœnigsberg toute la matinée du 9.

1er mars. Osterode. [*Au roi de Naples.*] — Officiers d'état-major, colonels, officiers ne se sont pas déshabillés depuis deux mois, et quelques-uns depuis quatre (j'ai moi-même été quinze jours sans ôter mes bottes); au milieu de la neige et de la boue, sans vin, sans eau-de-vie, sans pain, mangeant des pommes de terre et de la viande, faisant de longues marches et contre-marches sans aucune espèce de

douceurs, et se battant à la baïonnette et sous la mitraille ; très souvent les blessés obligés de s'évacuer en traîneaux, en plein air pendant cinquante lieues. C'est donc une mauvaise plaisanterie que de nous comparer à l'armée de Naples, faisant la guerre dans le beau pays de Naples, où l'on a du vin, de l'huile, du pain, du drap, des draps de lit, de la société et même des femmes. Après avoir détruit la monarchie prussienne, nous nous battons contre le reste des Prussiens, contre les Russes, les Kalmouks, les Cosaques, ces peuplades du nord qui envahirent jadis l'empire romain. Nous faisons la guerre dans toute sa force et sa rigueur. Au milieu de ces grandes fatigues, tout le monde a été plus ou moins malade. Pour moi, je ne me suis jamais trouvé plus fort, et j'ai engraissé.

5 mars. — Je vois avec peine les notes qu'on met dans *le Moniteur*, qui n'ont point de sens. Berthier écrit du milieu du champ de bataille, et ne s'attend pas que ses billets doivent être imprimés.

11 mars. [*Au général Clarke.*] — Le rapport du colonel Aubert m'a fait rire. Il en faut conclure que cet officier, s'étant trouvé à un feu beaucoup trop vif, a perdu la tête ; c'est en ce sens qu'il faut en parler à M. de Bray. La bataille d'Eylau a été gagnée à quatre heures après-midi, lorsque le maréchal Davoût a donné en plein. J'ai été un peu exposé à la canonnade ; mais cela était nécessaire. Il est possible que, pour une personne qui ne connaissait pas ce qui se passait, l'affaire parût com-

promise ; mais moi, qui attendais mes colonnes, je ne pouvais être peiné que de la demi-heure de neige qui a eu lieu. Quant aux 15.000 Français qui ont pris la fuite, c'est une horrible calomnie ; quelques traînards et les équipages ont pris la fuite, parce qu'on a crié qu'ils étaient chargés par les Cosaques ; cela a fait un embarras de 8 à 900 chevaux de main. Le colonel y a vu la fuite de 15.000 hommes.

Si le colonel avait été à Marengo, à Rivoli et à vingt autres batailles que j'ai données, il comprendrait qu'aller au feu et encourager les troupes par sa présence, ce n'est pas croire tout perdu. D'ailleurs, ceci n'est qu'un tissu de mensonges ; il fallait que cet officier n'y fût pas, car je n'ai pas été à pied un instant de la bataille.

12 mars. [*A M. de Talleyrand.*] — J'ai 300.000 rations de biscuit à Varsovie ; il faut huit jours pour venir de Varsovie à Osterode ; faites des miracles, mais qu'on m'expédie par jour 50.000 rations.

Battre les Russes, si j'ai du pain, c'est un enfantillage. L'importance de ce dont je vous charge là est plus considérable que toutes les négociations du monde.

13 mars. — Le temps s'est remis au froid. Il n'y a rien de nouveau, de petites affaires d'avant-postes qui n'ont rien d'important.

Nous prenons un peu de repos. J'emploie ce temps à assurer mes subsistances, à cerner Danzig et à faire les préparatifs du siège.

14 mars. — Une alliance avec la Russie serait très avantageuse. Il n'y a que des femmes et des enfants qui peuvent s'imaginer que l'Empereur ira s'enfourner dans les déserts de la Russie.

15 mars. — *La Gazette de Munich* dit que les Russes avaient gagné la bataille d'Eylau.

20 mars. — Monsieur Daru, je reçois votre lettre du 18 mars. Je ne partage en rien votre opinion. Faites rejoindre tous les employés.

Il y a longtemps que je fais la guerre. Exécutez mes ordres sans les discuter. Votre raisonnement est faux ; il y a trois mois que je vous le dis ; vous persistez dans votre opinion.

On peut, dites-vous, retirer un ou deux employés d'Erfurt : mon intention est qu'on les retire tous. Réitérez vos ordres. Si je faisais tous les raisonnements que vous faites, je n'aurais pas 6.000 hommes à l'armée ; et si j'entrais dans les raisonnements de chaque gouverneur ou commandant de place, mon armée ne suffirait pas pour garder le pays. Ne faites donc pas la question : tel employé est-il utile là? mais plutôt : est-il plus utile là qu'au quartier général? Tout cela est vieux pour qui a l'expérience de la guerre.

D'ailleurs, quand ce que je dis là ne conviendrait à personne, c'est ma volonté.

26 mars. — J'ai écrit au ministre de la Police de renvoyer Mme de Staël à Genève, en lui laissant la liberté d'aller à l'étranger tant qu'elle voudra. Cette

femme continue son métier d'intrigante. Elle s'est approchée de Paris malgré mes ordres. C'est une véritable peste.

27 mars. [*A l'Impératrice.*] — Mon amie, ta lettre me fait de la peine. Tu ne dois pas mourir, tu te portes bien, et tu ne peux avoir aucun sujet raisonnable de chagrin.

Tu ne dois pas penser à voyager cet été, tout cela n'est pas possible; tu ne dois pas courir les auberges et les camps. Je désire autant que toi te voir, et même vivre tranquille. Je sais faire autre chose que la guerre, mais le devoir passe avant tout. Toute ma vie, j'ai tout sacrifié, tranquillité, intérêt, bonheur, à ma destinée.

[*Au prince Eugène.*] — Je vous félicite de l'accouchement de la princesse. Auguste est-elle fâchée de ne pas avoir eu un garçon? Dites-lui que, lorsqu'on commence par une fille, on a au moins douze enfants. Faites appeler votre fille Joséphine.

29 mars. [*Au général Savary.*] — Rendez-vous devant Danzig. Votre mission a deux buts : le premier, de m'instruire de l'état réel des choses, quand vous aurez bien vu et observé; le second, d'encourager ce pauvre maréchal Lefebvre, qui s'inquiète et s'agite hors de mesure, et cela n'aboutit pas à grand'chose.

31 mars. [*A Cambacérès.*] — Junot m'écrit toujours avec du grand papier de deuil, qui me donne des idées sinistres quand je reçois ses lettres. Fai-

tes-lui donc connaître que cela est contraire à l'usage et au respect, et qu'on n'écrit jamais à un supérieur avec le caractère de deuil d'une affection particulière.

2 avril. Finkenstein.— J'ai porté mon quartier ici. C'est un pays où le fourrage est abondant et où ma cavalerie peut vivre. Je suis dans un très beau château, qui a des cheminées dans toutes les chambres, ce qui est une chose fort agréable.

4 avril. — Je pars cette nuit à franc étrier pour Varsovie, où je serai demain. J'y resterai deux jours pour donner audience aux ambassadeurs de Perse et de Turquie, et prendre quelques arrangements d'administration.

[*Au roi de Hollande.*] — Un prince qui, la première année de son règne, passe pour être si bon est un prince dont on se moque à la seconde. L'amour qu'inspirent les rois doit être un amour mâle, mêlé d'une respectueuse crainte et d'une grande opinion d'estime. Quand on dit d'un roi que c'est un bon homme, c'est un règne manqué.

Vos querelles avec la Reine percent aussi dans le public. Ayez dans votre intérieur ce caractère paternel et efféminé que vous montrez dans le gouvernement, et ayez dans les affaires ce rigorisme que vous montrez dans votre ménage. Vous traitez une jeune femme comme on mènerait un régiment. Laisez-la danser tant qu'elle veut ; c'est de son âge. J'ai une femme qui a quarante ans : du

champ de bataille je lui écris d'aller au bal, et vous voulez qu'une femme de vingt ans vive dans un cloître, soit comme une nourrice, toujours à laver son enfant ? Vous êtes trop vous dans votre intérieur, et pas assez dans votre administration. Je ne vous dirais pas tout cela sans l'intérêt que je vous porte.

Il vous aurait fallu une femme comme j'en connais à Paris. Elle vous aurait joué sous jambe et vous aurait tenu à ses genoux. Ce n'est pas ma faute, je l'ai souvent dit à votre femme.

Quant au reste, vous pouvez faire des sottises dans votre royaume, c'est fort bien ; mais je n'entends pas que vous en fassiez chez moi. Vous offrez à tout le monde vos décorations ; beaucoup de personnes m'en ont écrit qui n'ont aucun titre. Je suis fâché que vous ne sentiez pas que vous manquez aux égards que vous me devez. Mon intention est que personne ne porte ces décorations chez moi, étant résolu de ne les pas porter moi-même. Si vous m'en demandez la raison, je vous répondrai que vous n'avez encore rien fait pour mériter que les hommes portent votre portrait ; que d'ailleurs vous l'avez institué sans ma permission, et qu'enfin vous le prodiguez trop.

6 avril. [*A Cambacérès.*] — Mon cousin, je reçois votre lettre du 27 mars. Je vois avec peine que votre santé soit dérangée.

Si vous vouliez ne pas vous droguer, vous vous porteriez beaucoup mieux ; mais c'est une vieille habitude de vieux garçon.

12 avril. — Monsieur le prince de Bénévent, le général Gardane désire aller en Perse. Maret va dresser ses lettres de créance et rédiger ses instructions. Elles roulent sur trois points :

Reconnaître les ressources de la Perse, sous le point de vue militaire, bien étudier surtout la nature des obstacles qu'aurait à franchir une armée française de 40.000 hommes, qui se rendrait aux Grandes Indes et qui serait favorisée par la Perse et par la Porte. Considérer la Perse sous le point de vue de l'Angleterre ; l'exciter à ne plus laisser passer les dépêches, les courriers, et entraver par tous les moyens le commerce de la compagnie anglaise des Indes.

13 avril. — La tranchée est ouverte devant Danzig. J'espère être maître de la place dans le mois, si la poudre ne me manque pas.

14 avril. [*Au roi de Naples.*] — Puisque vous voulez que je vous parle de ce qui se fait à Naples, je vous dirai que je n'ai pas été extrêmement content du préambule de la suppression des couvents. Pour ce qui regarde la religion, il faut que le langage soit pris dans l'esprit de la religion et non dans celui de la philosophie. C'est là le grand art de celui qui gouverne, et que n'a point un homme de lettres ou un écrivain.

L'art est que chaque édit ait le style et le caractère de l'homme du métier. Or un moine instruit qui aurait partagé l'opinion de la suppression des moines ne se serait pas expliqué de cette manière.

Les hommes supportent le mal lorsqu'on n'y joint pas l'insulte.

19 avril. [*Observations.*] — Il y a eu des historiographes de France ; mais il est vrai de dire qu'ils n'ont rien fait. Cependant une institution de ce genre pourrait avoir quelque utilité ; mais il faudrait surtout éviter le mot d'historiographe. Il est reçu qu'un historien est un juge qui doit être l'organe de la postérité, et que l'on exige de lui tant de qualités, tant de perfections, qu'il est difficile de croire qu'une bonne histoire puisse se commander. Ce que l'on peut commander à des hommes d'un esprit sage et d'un certain talent, ce sont des mémoires historiques, produit de recherches studieuses contenant des matériaux authentiques, des observations critiques qui tendent à éclairer sur les événements. Si ces recherches, si ces documents, si ces matériaux sont encadrés dans une bonne narration des faits, ce travail aura beaucoup de rapports avec une histoire ; mais son auteur ne sera cependant pas un historien, dans le sens que nous attachons à ce mot.

[*A M. Fouché.*] — Parmi les mille et une choses qui me tombent dans les mains de Mme de Staël, vous verrez par cette lettre quelle bonne Française nous avons là. Aujourd'hui courtisant les grands, le lendemain patriote, démocrate, on ne saurait en vérité contenir son indignation en voyant toutes les formes que prend cette... Je ne vous dis pas les projets déjà faits par cette ridicule coterie en cas

qu'on eût eu le bonheur que je fusse tué, un ministre de la police devant savoir cela.

24 avril [*Au prince Jérôme.*] — Faites véritablement la guerre. Vous devez être levé à une heure du matin. Vos troupes doivent être sous les armes à deux heures, et vous au milieu d'elles pour recevoir les reconnaissances qui auront été envoyées sur tous les points. Vous ne devez rentrer qu'à huit heures du matin, lorsqu'il est certain qu'il n'y a rien de nouveau. Je regarde vos opérations ; le succès ne fait rien, mais je ne vois pas encore que vous fassiez la guerre.

Le feu a commencé ce matin devant Danzig ; nos batteries ne sont qu'à 40 toises de la place. L'empereur de Russie est arrivé à son armée.

26 avril. — J'ai fait aujourd'hui plus de trente lieues à cheval.

4 mai. [*Au roi de Naples.*] — Le prince Jérôme se conduit bien ; j'en suis fort content, et je me trompe fort s'il n'y a pas en lui de quoi faire un homme de premier ordre. Vous pouvez croire cependant qu'il ne s'en doute guère, car toutes mes lettres sont des querelles.

Je suis assez content de Louis ; mais il a un peu trop l'esprit de charité, ce qui s'allie mal avec la dignité du diadème. Ce n'est pas qu'il fasse grand cas des avis que je lui donne, mais je ne cesse pas de les lui continuer, et l'expérience ne tardera pas à lui apprendre que beaucoup de choses qu'il a faites

sont mal. Je me porte fort bien. Nous commençons enfin à nous apercevoir de la bonne saison.

10 mai. [*A l'Impératrice.*] — Je reçois ta lettre. Je ne sais ce que tu me dis des dames en correspondance avec moi. Je n'aime que ma petite Joséphine, bonne, boudeuse et capricieuse, qui sait faire une querelle avec grâce, comme tout ce qu'elle fait, car elle est toujours aimable, hors cependant quand elle est jalouse : alors elle devient toute diablesse.

21 mai. — Je dois avoir à Toulon de meilleures frégates que *la Muiron*. Je désire que cette frégate, sur laquelle je suis revenu d'Egypte, soit gardée comme un monument et placée de manière à ce qu'elle se conserve, s'il est possible, plusieurs centaines d'années. J'éprouverais une peine superstitieuse s'il arrivait un malheur à cette frégate.

26 mai. — Danzig est pris. Nos troupes y sont entrées ce matin.

5 juin. — Le maréchal Ney me mande qu'il a été attaqué aujourd'hui à six heures du matin. Est-ce une attaque sérieuse? C'est ce que je saurai dans quelques heures.

J'ai ordonné la réunion de toute ma cavalerie ; tout va être en mouvement.

Je serais fort aise que l'ennemi voulût nous éviter d'aller à lui. Mon projet était de me mettre en mouvement le 10.

6 juin. — Les deux armées sont en manœuvres.

Il paraît que l'ennemi ne sait ce qu'il fait, puisque, après avoir laissé prendre Danzig, il s'enfourne sous des positions retranchées.

8 heures du soir. — Que fera l'ennemi ? Continuera-t-il à marcher sur Allenstein, quand nous occupons encore Liebstadt? Tout cela peut donner lieu à des événements fort singuliers. Je serai à Saalfeld dans une heure.

7 juin. Saalfeld. — Je suis encore à deviner ce que l'ennemi a voulu faire. Je réunis aujourd'hui à Mohrungen mes réserves d'infanterie et de cavalerie, et je vais tâcher de trouver l'ennemi et de l'engager dans une bataille générale, afin d'en finir.

[*A Bernadotte.*] — Vous trouverez à Danzig le prince de Bénévent. Vous aurez besoin de le rassurer, car il n'a pas mal peur.

8 juin. Alt-Reichau. — J'ai fait ce matin, à huit heures, semblant d'attaquer l'ennemi ; il nous a montré une vingtaine de pièces de canon, 10.000 hommes d'infanterie et 7 à 8.000 de cavalerie.

13 juin. [*Au grand-duc de Berg.*] — Si l'armée ennemie arrivait aujourd'hui à Domnau, vous pourriez toujours pousser le maréchal Soult sur Kœnigsberg en plaçant le maréchal Davoût pour déborder la tête de l'armée ennemie entre Domnau et Kœnigsberg.

Les mouvements de l'ennemi sont absolument indécis.

[*Au maréchal Lannes.*] — Je désire que tout votre corps d'armée prenne position à Domnau, en s'éclairant sur Friedland.

9 heures du soir. [*Au maréchal Lannes.*] — Mon Cousin, mon officier d'ordonnance arrive à l'instant. Il ne me donne pas assez de renseignements pour me faire connaître si c'est l'armée ennemie qui débouche par Friedland, ou seulement un parti. Le maréchal Mortier envoie sa cavalerie pour appuyer la vôtre et se met en mouvement avec son corps d'armée. Selon les nouvelles que je recevrai, je ferai partir, à une heure du matin, le maréchal Ney pour vous soutenir.

14 juin. Au bivouac en arrière de Posthenen. — A trois heures du matin des coups de canon se firent entendre. L'ennemi déboucha sur le pont de Friedland.

[*Ordres.*] — Le maréchal Ney prendra la droite, et il s'appuiera à la position du général Oudinot. Le maréchal Lannes fera le centre, depuis Heinrichsdorf, jusqu'à peu près vis-à-vis le village de Posthenen. Les grenadiers d'Oudinot appuieront insensiblement à gauche, pour attirer sur eux l'attention de l'ennemi. Le maréchal Lannes reploiera ses divisions autant qu'il le pourra et, par ce ploiement, il aura la facilité de se placer sur deux lignes. La gauche sera formée par le maréchal Mortier.

Le général Victor et la Garde impériale formeront la réserve et seront placés derrière Posthenen.

Je me trouverai à la réserve.

On doit toujours avancer par la droite, et on doit laisser l'initiative du mouvement au maréchal Ney, qui attendra mes ordres pour commencer.

Du moment que la droite se portera sur l'ennemi, tous les canons de la ligne devront doubler leur feu dans la direction utile, pour protéger l'attaque de cette aile.

As-tu bonne mémoire ?

(*Marbot.* Passable, Sire.)

Eh bien, quel anniversaire est-ce, aujourd'hui, 14 juin ?

(*Marbot.* Celui de Marengo.)

Oui, oui, celui de Marengo ; et je vais battre les Russes comme j'ai battu les Autrichiens !

15 juin. Friedland. [*A l'Impératrice.*] — Mon amie, je ne t'écris qu'un mot, car je suis bien fatigué ; voilà bien des jours que je bivouaque. Mes enfants ont dignement célébré l'anniversaire de la bataille de Marengo ; la bataille de Friedland sera aussi célèbre et est aussi glorieuse pour mon peuple. Toute l'armée russe mise en déroute ; 80 pièces de canon, 30.000 hommes pris ou tués ; 25 généraux russes tués, blessés ou pris ; la garde russe écrasée : c'est une digne sœur de Marengo, Austerlitz, Iéna. Le bulletin te dira le reste. Ma perte n'est pas considérable ; j'ai manœuvré l'ennemi avec succès.

Sois sans inquiétude et contente.

Adieu, mon amie. Je monte à cheval.

18 juin. Skaisgirren. — Mon quartier général est ici, mon intention étant de marcher sur Tilsit et de livrer bataille à l'ennemi, s'il faisait la fanfaronnade d'avoir l'air de nous attendre.

19 juin. Tilsit. — Ma santé est bonne, et mon armée est superbe.

Un fait particulier, qui a excité le rire des soldats, a eu lieu pour la première fois vers Tilsit; on a vu une nuée de Kalmouks se battant à coups de flèches.

20 juin. — Je suis maître de tout le Niémen. Je crois que je ferai ce soir un armistice.

22 juin. — Un armistice a été conclu.

[*A la grande Armée.*] — Soldats, le 5 juin nous avons été attaqués dans nos cantonnements par l'armée russe. L'ennemi s'est mépris sur les causes de notre inactivité. Il s'est aperçu trop tard que notre repos était celui du lion. Il se repent de l'avoir troublé.

Dans les journées de Guttstadt, de Heilsberg, dans celle à jamais mémorable de Friedland, dans dix jours de campagne enfin, nous avons pris 120 pièces de canon, 7 drapeaux, tué, blessé ou pris 60.000 Russes, enlevé à l'armée ennemie tous ses magasins, ses hôpitaux, ses ambulances, la place de Kœnigsberg, les 300 bâtiments qui étaient dans ce port, chargés de toute espèce de munitions,

160.000 fusils que l'Angleterre envoyait pour armer nos ennemis.

Des bords de la Vistule nous sommes arrivés sur ceux du Niémen avec la rapidité de l'aigle. Vous célébrâtes à Austerlitz l'anniversaire du couronnement ; vous avez cette année dignement célébré celui de la bataille de Marengo, qui mit fin à la guerre de la seconde coalition.

Français, vous avez été dignes de vous et de moi. Vous rentrerez en France couverts de tous vos lauriers, et après avoir obtenu une paix glorieuse, qui porte avec elle la garantie de sa durée. Il est temps d'en finir et que notre patrie vive en repos à l'abri de la maligne influence de l'Angleterre. Mes bienfaits vous prouveront ma reconnaissance et toute l'étendue de l'amour que je vous porte.

24 juin. — L'Empereur de Russie s'est approché d'une lieue d'ici, et on m'assure qu'il désire une entrevue. Je m'en soucie médiocrement ; cependant je ne m'y refuse pas. Le ton est très changé aujourd'hui.

Duroc est allé, à trois heures après midi, complimenter Alexandre.

25 juin. — Je viens de voir l'empereur Alexandre au milieu du Niémen sur un radeau, où on avait élevé un fort beau pavillon ; j'ai été fort content de lui ; c'est un fort beau, bon et jeune empereur ; il a de l'esprit plus que l'on ne pense communément. Il vient loger en ville à Tilsit, demain.

30 juin. — L'empereur de Russie et le roi de Prusse sont logés en ville et dînent tous les jours chez moi.

3 juillet. [*A Fouché.*] — Veillez à ce qu'il ne soit plus dit de sottises, directement ou indirectement, de la Russie. Tout porte à penser que notre système va se lier avec cette puissance d'une manière stable.

5 juillet. — La reine de Prusse avait certainement des moyens, beaucoup d'instruction et une grande habitude ; elle régnait véritablement depuis plus de quinze ans ; aussi, en dépit de mon adresse et de tous mes efforts, se montra-t-elle constamment maîtresse de la conversation, la domina toujours, revint sans cesse à son sujet, peut-être trop, mais, du reste, avec une grande convenance, et sans qu'il fût possible de s'en fâcher ; et il est vrai de dire que l'objet était important pour elle, le temps précieux et court.

Je fus lui faire ma visite, mais elle me reçut sur un ton tragique, comme Chimène : « Sire, justice, justice, Magdebourg ! » Elle continuait sur ce ton qui m'embarrassait fort ; enfin, pour la faire changer, je la priai de s'asseoir, rien ne coupe mieux une scène tragique, car, quand on est assis, cela devient comédie. Elle portait un superbe collier de perles ; je l'en félicitai : Ah ! les belles perles !

6 juillet. — La belle reine de Prusse doit venir dîner avec moi aujourd'hui.

[*A l'empereur de Russie.*] — Monsieur mon frère, j'envoie à Votre Majesté le résumé des difficultés qui arrêtent nos négociateurs ainsi que le mezzo termine pour tout concilier. Je désire que Votre Majesté les approuve, car je serais heureux d'apprendre que le traité de paix pût être signé aujourd'hui même.

7 juillet. [*A l'Impératrice.*] — Mon amie, la reine de Prusse a dîné hier avec moi. J'ai eu à me défendre de ce qu'elle voulait m'obliger à faire encore quelques concessions à son mari ; mais j'ai été galant, et me suis tenu à ma politique. Elle est fort aimable.

Elle me tourmentait pour obtenir Magdebourg, elle voulait que j'engageasse ma promesse. Je la refusai toujours avec galanterie, une rose était sur la cheminée, je la pris et la lui offris. Elle retira sa main en disant : « A condition que ce sera avec Magdebourg. » Je repris aussitôt : « Mais, Madame, c'est moi qui vous offre la rose. » Après cette entrevue, je la reconduisis à sa voiture; elle demanda Duroc qu'elle aimait et se mit à pleurer en disant : « J'ai été bien trompée. »

Je viens de faire la paix ; on me dit que j'ai eu tort, que je serai trompé ; mais, ma foi, c'est assez faire la guerre, il faut donner du repos au monde.

9 juillet. — Nous nous sommes quittés aujourd'hui, l'empereur Alexandre et moi, après avoir passé ici vingt jours ensemble. Nous nous sommes

donné réciproquement des marques de la plus grande amitié.

10 juillet. Kœnigsberg. — Je suis logé dans le vieux château qui a servi de berceau à la monarchie prussienne.

18 juillet. Dresde. [*A l'Impératrice.*] — Je suis arrivé hier, à cinq heures du soir, à Dresde. Je suis resté cent heures en voiture sans sortir. Je suis ici chez le roi de Saxe, dont je suis fort content. Je suis donc rapproché de toi de plus de moitié du chemin. Il se peut qu'une de ces belles nuits je tombe à Saint-Cloud, comme un jaloux, je t'en préviens.

Il faut bien des années et des hommes d'expérience pour faire des changements dans les finances d'un Etat. Je regarde les savants et les hommes d'esprit comme des coquettes ; il faut les voir, causer avec eux, mais ne prendre ni les unes pour sa femme, ni les autres pour ses ministres.

19 juillet. [*A M. de Talleyrand.*] — Il faut s'occuper sans retard de faire fermer tous les ports du Portugal à l'Angleterre.

Le lendemain de votre arrivée à Paris, vous ferez connaître au ministre de Portugal qu'il faut que le 1er septembre les ports du Portugal soient fermés à l'Angleterre.

22 juillet. [*Au prince Eugène.*] — Mon fils, j'ai reçu la lettre du Pape que vous m'avez transmise. Répondez à Sa Sainteté à peu près dans les

termes suivants : « Très Saint-Père, j'ai mis la lettre de Votre Sainteté sous les yeux de l'Empereur, mon très-honoré père et souverain, qui m'a répondu de Dresde une longue lettre, dont je communiquerai à Votre Sainteté un extrait, pour lui faire connaître les sentiments de Sa Majesté et ne rien cacher sur la situation actuelle de ses affaires. « Mon fils, j'ai vu dans la lettre de Sa Sainteté, que certainement elle n'a pas écrite, qu'elle « me menace. Je ne le souffrirais pas d'un autre « pape. Que veut faire Pie VII en me dénonçant « à la chrétienté ? Mettre mes trônes en interdit, « m'excommunier ? Pense-t-il que les armes tomberont des mains de mes soldats ? Et mettre le « poignard aux mains de mes peuples pour m'égorger ? Cette infâme doctrine, des papes furibonds « et nés pour le malheur des hommes l'ont prêchée. « Il ne resterait plus au Saint-Père qu'à me faire « couper les cheveux et à m'enfermer dans un monastère. Croit-il notre siècle revenu à l'ignorance « et à l'abrutissement du IXe siècle ? Me prend-il « pour Louis le Débonnaire ?

« Le Pape actuel est trop puissant ; les prêtres « ne sont pas faits pour gouverner ; qu'ils imitent « saint Pierre, saint Paul et les saints apôtres, qui « valent bien les Jules, les Boniface, les Grégoire, « les Léon. Jésus-Christ a dit que son royaume « n'était pas de ce monde. Pourquoi le pape ne « veut-il pas rendre à César ce qui est à César ? « Est-il sur la terre plus que Jésus-Christ ? Mais « qu'a de commun l'intérêt de la religion avec les

« prérogatives de la cour de Rome ? La religion « est-elle fondée sur l'anarchie, sur la guerre civile « et sur la désobéissance? Est-ce là prêcher la « morale de Jésus-Christ ? Le Pape me menace de « faire un appel aux peuples. Certes, je commence « à rougir et à me sentir humilié de toutes les « folies que me fait endurer la cour de Rome ; « et peut-être le temps n'est-il pas éloigné, si l'on « veut continuer à troubler les affaires de mes « Etats, où je ne reconnaîtrai le Pape que comme « évêque de Rome, comme égal et au même rang « que les évêques de mes Etats. Je ne craindrai « pas de réunir les églises gallicane, italienne, alle- « mande, polonaise, dans un concile, pour faire « mes affaires sans pape, et mettre mes peuples à « l'abri des prétentions des prêtres de Rome.

« Je tiens ma couronne de Dieu et de la volonté « de mes peuples, je n'en suis responsable qu'à « Dieu et à mes peuples. Je serai toujours Charle- « magne pour la cour de Rome, et jamais Louis « le Débonnaire. »

Très-Saint-Père, cette lettre n'était pas faite pour être mise sous les yeux de Votre Sainteté. Je la conjure de finir toutes ces discussions. L'Empereur se plaint avec raison. »

Vous enverrez cette lettre au Pape, et vous me préviendrez quand M. Alquier l'aura remise.

29 juillet. Saint-Cloud. — Je suis arrivé à Paris en bonne santé. J'ai arrêté, il y a un an, le mariage du Prince Jérôme avec la Princesse Cathe-

rine de Wurtemberg; ce mariage se fera dans le courant du mois.

2 août.— Si l'Angleterre n'accepte pas la médiation de la Russie, il faut que le Danemark lui déclare la guerre, ou que je la déclare au Danemark.

12 août. — Monsieur de Champagny, je désire que vous écriviez à M. de Metternich une lettre confidentielle dans laquelle vous lui direz à peu près ceci : « Quel esprit de vertige s'est emparé des esprits de Vienne? Quel ennemi vous menace? Vous mettez toute la population sous les armes ; vos princes parcourent les champs comme des chevaliers errants : que diriez-vous si vos voisins en font autant? Vous provoquerez donc une crise ? Assurés, comme nous le sommes, que vous n'avez aucune liaison avec la Russie, le secours de l'Angleterre ne vous serait d'aucune utilité. L'Empereur a peine à concevoir ce que vous voulez ; il n'a donné jusqu'ici aucun ordre à ses troupes. Pouvez-vous me dire confidentiellement ce que tout cela veut dire, et le moyen d'empêcher que ceci ne tourne en crise? »

Il faut que cette lettre soit douce, mesurée, dans la forme confidentielle, mais qu'elle laisse cependant entrevoir ce qui arrivera.

26 août. — Les Anglais ont débarqué le 16 devant Copenhague. Ils bombardent cette ville.

7 septembre. Rambouillet. [*A Eugène Napoléon.*]

— Votre aide-de-camp Bataille m'a perdu mes dépêches ; il mérite d'être puni ; mettez-le pour quelques jours aux arrêts. Un aide-de-camp peut perdre en route ses culottes, mais il ne doit perdre ni ses lettres ni son sabre.

16 septembre. [*A Alexandre, empereur de Russie.*] — Monsieur mon Frère, je remercie Votre Majesté des belles fourrures qu'elle m'a envoyées. Je ne puis rien lui donner de si beau. Je désire cependant qu'elle trouve agréables quelques porcelaines de Sèvres que je lui envoie. Je ne sais rien de l'Angleterre ; j'ignore absolument ses dispositions. Je prépare mes flottes et mes flottilles, et il me semble que le moment n'est pas éloigné où nous pourrons chasser les Anglais de tout le continent.

28 septembre. Fontainebleau. [*Au général Savary, en mission à Saint-Pétersbourg.*] — Je reçois votre lettre du 9 septembre. M. de Champagny vous répond en détail.

Je ne vous connaissais pas aussi galant que vous l'êtes devenu. Toutefois, les modes pour vos belles Russes vont être expédiées. Je veux me charger des frais. Vous les remettrez en disant qu'ayant ouvert, par hasard, la dépêche par laquelle vous les demandiez, j'ai voulu en faire moi-même le choix. Vous savez que je m'entends très bien en toilette. Talleyrand enverra des acteurs et des actrices.

Vous trouverez ci-jointes deux lettres pour l'impératrice. Vous ne les remettrez qu'après vous être assuré qu'elles seront agréablement reçues et qu'on y répondra.

1er octobre. Fontainebleau. [*A Eugène Napoléon.*] — Mon fils, l'Impératrice a fait présent à la vicereine d'Italie d'une guirlande d'hortensias. Je désire que, sans que la princesse en sache rien, vous la fassiez estimer par de bons bijoutiers et que vous me fassiez connaître cette estimation, pour que je voie de combien ces messieurs ont l'habitude de me voler.

12 octobre. [*A. M. de Champagny.*] — Je me regarde comme en guerre avec le Portugal; je compte que, le 1er novembre, mes troupes seront à Burgos; si l'Espagne veut d'autres troupes, elle n'a qu'à en faire la demande, je lui en enverrrai ; le corps du général Junot doit être de près de 20.000 hommes.

Comme il serait possible que les Anglais envoyassent des troupes à Lisbonne, je désire savoir combien l'Espagne envoie de troupes. Mais dites bien qu'il ne s'agit pas de faire comme dans la dernière guerre; qu'il faut marcher droit à Lisbonne.

30 octobre. — Depuis six semaines je chasse beaucoup.

7 novembre. [*Au général Savary.*] — M. de Tolstoï m'a remis hier des lettres de créance, à Fontainebleau. J'ai porté toute la journée le cordon de

l'ordre de Saint-André. La manière dont on l'a traité a déjà excité des réclamations de quelques membres du corps diplomatique. M. de Tolstoï m'a beaucoup parlé de l'évacuation de la Prusse.

8 novembre. [*Au général Junot.*] — Je suppose qu'en conséquence de ma dernière dépêche vous avez accéléré votre marche ; elle était beaucoup trop lente ; dix jours sont précieux ; toutes les troupes anglaises de l'expédition de Copenhague sont rentrées en Angleterre.

11 novembre. [*Décision.*] — (La princesse de Lucques soumet à l'Empereur des types de monnaies, avec cette légende : *Napoleone protegge l'Italia.*) Ce type n'est pas convenable, ce qu'on veut mettre en place de *Dieu protège la France* est indécent.

13 novembre. — Ordre que, le 22 novembre, la 1re division du 2e corps parte de Bayonne et se rende à Vittoria, où elle tiendra garnison pour maintenir la communication avec le général Junot.

14 novembre. — J'ai beaucoup de canaux à faire : celui de Dijon à Paris, celui du Rhin à la Saône, et celui du Rhin à l'Escaut. J'ai fait consister la gloire de mon règne à changer la face du territoire de mon empire. L'exécution de ces grands travaux est aussi nécessaire à l'intérêt de mes peuples qu'à ma propre satisfaction.

J'attache également une grande importance et une grande idée de gloire à détruire la mendicité. il ne faut point passer sur cette terre sans y lais-

ser des traces qui recommandent notre mémoire à la postérité.

15 novembre. [*A Jérôme Napoléon, roi de Westphalie.*] — Mon frère, vous trouverez ci-joint la Constitution de votre royaume. Cette Constitution renferme les conditions auxquelles je renonce à tous mes droits de conquête et à mes droits acquis sur votre pays. Vous devez les suivre fidèlement. N'écoutez point ceux qui vous disent que vos peuples, accoutumés à la servitude, recevront avec ingratitude vos bienfaits. Ce que désirent avec impatience les peuples d'Allemagne, c'est que les individus qui ne sont point nobles et qui ont des talents aient un égal droit à votre considération et aux emplois ; c'est que toute espèce de servage et des liens intermédiaires entre le souverain et la dernière classe du peuple soit entièrement abolie. Les bienfaits du Code Napoléon, la publicité des procédures, l'établissement des jurys seront autant de caractères distinctifs de votre monarchie.

23 novembre. Milan. — Je suis à Milan depuis deux jours.

24 novembre. [*A Joseph.*] — Mon frère, j'ai vu Lucien à Mantoue. J'ai causé avec lui pendant plusieurs heures. Ses pensées et sa langue sont si loin de la mienne que j'ai peine à saisir ce qu'i voulait.

Le divorce une fois fait avec M^me^ Joubersthon,

je ne veux point contrarier ses goûts et ses passions.

Voilà mes propositions : qu'il m'envoie une déclaration que sa fille part pour Paris et qu'il la met entièrement à ma disposition, car il n'y a pas un moment à perdre, les événements se pressent, et il faut que les destinées s'accomplissent.

6 décembre. Venise. [*Au maréchal Victor.*] — Je reçois la lettre dans laquelle vous me faites connaître que le prince Auguste de Prusse se conduit mal à Berlin. Cela ne m'étonne pas, parce qu'il n'a point d'esprit. Il a passé son temps à faire la cour à Mme de Staël à Coppet, et n'a pu prendre là que des mauvais principes. Il ne faut point le manquer. Faites-lui dire qu'aux premiers propos qu'il tiendra vous le ferez arrêter et enfermer dans un château et que vous lui enverrez Mme de Staël pour le consoler. Il n'y a rien de plat comme tous ces princes de Prusse !

[*A M. Maret.*] — Je vois avec peine, par vos bulletins, que l'on continue toujours à parler de choses qui doivent affliger l'Impératice et qui sont inconvenantes sous tous les points de vue.

17 décembre. Milan. — Les îles britanniques sont déclarées en état de blocus sur mer comme sur terre.

23 décembre. — Monsieur le général Clarke, donnez ordre au général Dupont d'avoir, le 10 janvier, son quartier-général à Valladolid, où il réu-

nira tout son corps d'armée, ayant soin, sans affectation, d'avoir l'œil sur le pont du Douro et de tenir des détachements à Salamanque, comme pour se porter sur la route de Lisbonne.

Donnez ordre au maréchal Moncey d'organiser le corps d'observation des côtes de l'Océan, et d'entrer en Espagne sans délai, de manière que sa première division soit à Vittoria le 15 janvier.

1808

4 janvier 1808. Paris. [*A Jérôme Napoléon.*] — Je vois que vous avez le projet de donner la terre de Fürstenstein et 40.000 livres de rente au sieur Lecamus. Je ne connais rien de plus insensé que cette marche. Depuis que je règne, je n'ai pas conçu un acte d'un pareil arbitraire. J'ai plus de dix hommes qui m'ont sauvé la vie, auxquels je ne fais que 600 francs de pension. J'ai des maréchaux qui ont gagné dix batailles, qui sont couverts de blessures et qui n'ont pas la récompense que vous donnez au sieur Lecamus. Si le sieur Lecamus a 40.000 livres de rente, que donner aux maréchaux Berthier, Lannes, Bernadotte, qui ont acheté le trône où vous êtes par des blessures de toute espèce?

2 février. [*A Alexandre Ier, empereur de Russie.*] — Monsieur mon frère, le général Savary vient d'arriver. J'ai passé des heures entières avec lui pour m'entretenir de Votre Majesté.

Une armée de 50.000 hommes, russe, française, peut-être même un peu autrichienne, qui se dirige-

rait par Constantinople sur l'Asie, ne serait pas arrivée sur l'Euphrate qu'elle ferait trembler l'Angleterre et la mettrait aux genoux du Continent. Je suis en mesure en Dalmatie; Votre Majesté l'est sur le Danube. Un mois après que nous en serions convenus, l'armée pourrait être sur le Bosphore. Le coup en retentirait aux Indes, et l'Angleterre serait soumise.

[*Au général Caulaincourt.*] — Vous trouverez ci-joint une lettre pour l'empereur Alexandre. Je ne doute pas que M. Tolstoï n'écrive bien des bêtises. Il y a plusieurs jours qu'à une chasse à Saint-Germain, étant en voiture avec le maréchal Ney, ils se prirent de propos et se firent même des défis. On a remarqué trois choses échappées à M. de Tolstoï dans cette conversation : la première, que nous aurions la guerre avant peu; la deuxième, que l'empereur Alexandre était trop faible; enfin que, si l'on devait partager l'Europe, il faudrait que la droite de la Russie fût à l'Elbe et la gauche à Venise. Je vous laisse à penser ce qu'a pu répondre à cela le maréchal Ney, qui ne sait pas plus ce qui se passe et est aussi ignorant de mes projets que le dernier tambour de l'armée. Le fait est que la Russie est mal servie.

Dites à Romanoff et à l'Empereur que je ne suis pas loin de penser à une expédition dans les Indes, que rien n'est facile comme cette opération. Si l'empereur Alexandre peut venir à Paris, il me fera grand plaisir. S'il ne peut venir qu'à moitié

chemin, mettez le compas sur la carte, et prenez le milieu entre Pétersbourg et Paris.

12 février. — Mes troupes sont entrées à Rome.

[*Au grand-duc de Berg.*] — Je vous ai nommé mon lieutenant auprès de mon armée en Espagne. Vous écrirez aux généraux, pour leur faire connaître votre arrivée à Bayonne et leur donner les instructions nécessaires.

Vos communications avec les commandants espagnols doivent être amicales, et vous ne devez donner pour explication de l'occupation des forteresses que le besoin de mettre en sûreté les derrières de l'armée. S'il arrivait que le commandant général de la Navarre se refusât à rendre la forteresse de Pampelune, vous emploieriez les troupes du maréchal Moncey pour l'y forcer.

Murat est un héros et une bête !

25 février. [*A M. de Tournon.*] — Vous vous rendrez à Madrid par le plus court chemin, et vous remettrez ma lettre au Roi. Vous attendrez la réponse de la Cour de manière à rester cinq ou six jours à Madrid. Vous aurez soin de m'écrire, en donnant des renseignements vagues et rien qui puisse faire soupçonner que vous ayez des renseignements sur mes projets.

5 mars. — Il est possible qu'avant huit jours je parte pour l'Espagne. J'ai 80.000 hommes à trente lieues de Madrid. Junot, avec 30.000 hommes, est

maître de Lisbonne et du Portugal; et, cependant, je n'ai pas fait rentrer un seul homme de la Grande Armée. J'ai en Pologne et sur l'Oder près de 300.000 hommes. La conscription de cette année se lève. Jugez de l'argent que cela me coûte!

16 mars. [*Au grand-duc de Berg.*] — Continuez à tenir de bons propos. Rassurez le Roi, le prince des Asturies, la Reine. Le principal est d'arriver à Madrid, d'y reposer vos troupes et d'y refaire vos vivres. Dites que je vais arriver afin de concilier et d'arranger les affaires.

25 mars. — Nous sommes au cinquième acte de la tragédie; nous serons bientôt au dénouement.

27 mars. Saint-Cloud. [*A Louis Napoléon, roi de Hollande.*] — Mon frère, le roi d'Espagne vient d'abdiquer; le prince de la Paix a été mis en prison, un commencement d'insurrection a éclaté à Madrid. Le grand-duc de Berg a dû y entrer, le 23, avec 40.000 hommes. Dans cette situation des choses, je pense à vous pour le trône d'Espagne. Répondez-moi catégoriquement quelle est votre opinion sur ce projet.

30 mars. [*Au grand-duc de Berg.*] — Je reçois vos lettres avec celle du roi d'Espagne. Arrachez des mains de ces gens-là le prince de la Paix. Mon intention est qu'il ne lui soit fait aucun mal. Le Roi dit qu'il se rendra dans votre camp. J'attends de savoir qu'il y est en sûreté pour vous faire connaître

mes intentions. Vous avez bien fait de ne pas reconnaître le prince des Asturies. Vous devez faire placer le roi Charles IV à l'Escurial, le traiter avec le plus grand respect, déclarer qu'il commande toujours en Espagne jusqu'à ce que j'aie reconnu la révolution.

Du reste, je vais me rendre à Bayonne.

J'approuve fort la conduite que vous avez tenue.

5 avril. Bordeaux. — Je suis arrivé à Bordeaux au moment où l'on m'attendait le moins.

9 avril. [*Au grand-duc de Berg.*] — Je vois en général que vous attachez trop d'importance à l'opinion de la ville de Madrid. Je n'ai pas réuni de si grandes armées en Espagne pour suivre les fantaisies de la populace de Madrid.

Il est à désirer que le prince des Asturies vienne à ma rencontre. Dans ce cas, je l'attendrai à Bayonne.

12 avril. — Je pars à l'instant pour Bayonne.

Quand je jugerai le moment arrivé, j'arriverai à Madrid comme une bombe.

15 avril. Bayonne. — Je suis à Bayonne depuis hier. J'attends le prince des Asturies, qui a pris le nom de Ferdinand VII; il est sur la frontière. J'attends aussi l'infortuné Charles IV et la reine.

17 avril. — Le roi Charles IV est parti de l'Escurial le 14; il sera donc aujourd'hui ou demain à Burgos. Je serai fort aise de le voir ici.

[*Au prince Murat.*] — Si jamais on en venait à un éclat, vous feriez connaître dans les journaux que l'armée française était venue en Espagne pour une expédition d'Afrique, et que je devais la diriger moi-même de Madrid ; que le prince de la Paix, pensant que je voulais conseiller son roi, et peut-être le conseiller mal pour lui, s'est effarouché, et que c'est là la cause de tout ce qui est arrivé.

[*Au maréchal Bessières.*] — Si le prince des Asturies rétrograde sur Burgos, vous le ferez arrêter et conduire à Bayonne.

18 avril. — J'ai ici près de 100.000 hommes de régiments provisoires. Ils gagnent tous les jours par l'exercice et le mouvement. Ce sont tous de gros enfants de vingt ans, dont j'ai lieu d'être satisfait.

19 avril. — Les intérêts de ma Maison et de mon Empire demandent que les Bourbons cessent de régner en Espagne. Les pays de moines sont faciles à conquérir. — Cela peut bien me coûter 200.000 hommes !

25 avril. — Le prince des Asturies est ici ; je le traite fort bien. Je l'accompagne au haut de l'escalier, je le reçois de même, mais je ne le reconnais pas.

Le Roi et la Reine seront ici dans deux jours. Le prince de la Paix arrive ce soir. Ce malheureux homme fait pitié. Il a été un mois entre la vie et

la mort, toujours menacé de périr. Diriez-vous que, dans cet intervalle, il n'a pas changé de chemise, et qu'il avait une barbe de sept pouces?

26 avril. [*Au prince Murat.*] — Il est temps de montrer l'énergie convenable. Je suppose que vous n'épargnerez pas la canaille de Madrid, et elle remue. Quand on est à la tête de 50.000 hommes, on n'écrit pas ce que vous avez écrit à l'infant don Antonio, et on ne prend pas des voies d'intrigue. Votre ordre du jour aux soldats sur l'affaire de Burgos est misérable. Bon Dieu ! où en serions-nous, si je devais écrire quatre pages aux soldats pour leur dire de ne point se laisser désarmer et citer comme un trait héroïque qu'un poste de 15 hommes ait fait feu sur la canaille? Le Français a trop d'esprit pour ne pas se moquer de pareilles proclamations ; vous n'avez point appris cela à mon école. Que ferez-vous dans les moments critiques, si vous prodiguez ainsi les proclamations ? Trois ordres du jour comme celui que vous avez fait démoralisent une armée.

[*Au maréchal Bessières.*] — Il y a eu le 22 à Santander un mouvement qui a menacé les Français. Envoyez-y un officier, et faites connaître aux habitants que, si l'on touche au moindre Français, ils le payeront chèrement. Mon intention est, à la nouvelle du moindre mouvement, d'y envoyer une brigade avec du canon, et de brûler la ville de fond en comble.

1er mai.— Je viens de voir le roi et la reine, qui sont très contents d'être ici. Le roi a fort mal reçu ses enfants. Tous les Espagnols lui ont baisé la main; mais le vieux roi paraît fort irrité contre eux.

Le prince des Asturies est très bête, très méchant, très ennemi de la France; avec mon habitude de manier les hommes, son expérience de vingt-quatre ans n'a pu m'en imposer.

Le roi Charles est un brave homme. Je ne sais si c'est sa position ou les circonstances, il a l'air d'un patriarche franc et bon. La reine a son cœur et son histoire sur sa physionomie; c'est vous en dire assez. Cela passe tout ce qu'il est permis de s'imaginer. L'un et l'autre dînent aujourd'hui avec moi. Le prince de la Paix a l'air d'un taureau; il a quelque chose de Daru.

[*A Charles IV en lui offrant le bras.*] — Appuyez-vous sur mon bras, je suis fort. [*A la reine.*] Votre Majesté trouve peut-être que je vais un peu vite? (LA REINE : Mais, Sire, c'est assez votre habitude.)

Si ceci devait me coûter 80.000 hommes, je ne le ferais pas, mais il ne m'en faudra pas 12.000; c'est un enfantillage. Je ne voudrais faire de mal à personne, mais quand mon grand char politique est lancé, il faut qu'il passe. Malheur à qui se trouve sous les roues !

2 mai. — Le prince des Asturies ne voulant se

prêter à rien, tout cela ne pourra finir que par un coup d'éclat et par un acte de médiation.

[*Au grand-duc de Berg.*] — Je suis content du roi Charles et de la Reine. Je leur destine Compiègne.

Je destine le roi de Naples à régner à Madrid. Je veux vous donner le royaume de Naples ou celui de Portugal. Répondez-moi sur-le-champ ce que vous en pensez, car il faut que cela soit fait dans un jour.

5 mai. [*Au prince des Asturies.*] — Si d'ici a minuit vous n'avez pas reconnu votre père pour votre roi légitime, et ne le mandez à Madrid, vous serez traité comme un rebelle.

6 mai. — Par le traité, il me cède tous ses droits à la couronne d'Espagne. Le roi Charles est un bon et brave homme.

Le pire de la besogne est fait.

Il y a eu une insurrection à Madrid le 2 mai; 30 ou 40.000 individus s'étaient rassemblés dans les rues et dans les maisons, et faisaient feu par les fenêtres. Deux bataillons de fusiliers de ma Garde et quatre à cinq cents chevaux ont tout mis à la raison. Plus de 2.000 hommes de cette populace ont été tués.

18 mai. — Ordre au grand-duc de Berg de

faire partir pour Cadix le général Dupont avec sa première division.

21 mai. — Tous les propos sur le divorce font un mal affreux; ils sont aussi indécents que nuisibles.

28 mai. [*Au vice-amiral Decrès.*] — Si nous allions avoir 19 vaisseaux dans la Méditerranée ; dans l'Adriatique, à Ancône, 3 ; à Flessingue, 20; à Brest, Lorient et Rochefort, 25 ; à Bordeaux, 2 ; à Cadix et Lisbonne, 8 ; total, 77 vaisseaux français, plus 10 vaisseaux que le roi de Hollande a dans ses ports, 1 vaisseau du Danemarck, 12 que l'empereur de Russie a à Lisbonne et Toulon, 20 que les Espagnols ont ou auront ; total, 54 vaisseaux étrangers ; cela formera une masse de 131 vaisseaux ; et, si l'on en excepte les 12 vaisseaux russes qui sont dans la Baltique, cela fera 119 vaisseaux de guerre qui seront sous ma direction immédiate et appuyés par des camps, de 7.000 hommes au Texel, de 25.000 à Anvers, de 80.000 à Boulogne, de 30.000 à Brest, de 10.000 à Lorient et à Rochefort, de 6.000 Espagnols au Ferrol, de 30.000 hommes à Lisbonne, de 30.000 à Cadix, de 20.000 à Carthagène, de 25.000 à Toulon, de 15.000 à Reggio et de 15.000 à Tarente. Il me semble que ce serait là un damier qui, sans trop exiger de la fortune, sans exiger même une habileté extraordinaire dans nos marins, doit nous conduire à de grands résultats.

31 mai. — Le fond de la grande question est toujours là : Qui aura Constantinople?

3 juin. — J'ai dicté des ordres pour agir vigoureusement sur Santander. Cette ville paraît avoir besoin d'un exemple. L'insurrection paraissant sérieuse, il faut se montrer en force.

7 juin. — Dupont a dû entrer aujourd'hui à Cordoue.

9 juin. — Le roi de Naples est arrivé hier ici. Il est reconnu roi d'Espagne, et il va partir pour Madrid. Il a déjà reçu le serment de plusieurs grands d'Espagne qui sont ici, de la députation du conseil de Castille, du conseil des Indes, de l'Inquisition.

Saragosse a levé aussi l'étendard de la révolte.

13 juin. [*Au grand-duc de Berg.*] — Je vous envoie le général Savary pour vous aider. Votre maladie m'afflige sous tous les points de vue.

16 juin. — Le général Lefebvre a découvert sur les hauteurs l'armée des rebelles de Saragosse, commandée par Palafox. Le général Lefebvre a aussitôt marché à l'ennemi, est tombé sur son flanc et en a fait un grand carnage.

17 juin. [*Au prince Cambacérès.*] — Mon Cousin, on m'assure qu'on tient chez Fouché les propos les plus extravagants. Depuis les bruits sur le divorce, on dit qu'on en parle toujours dans son salon, quoique je lui aie fait connaître dix fois

mon opinion là-dessus. Parlez-en à Fouché et dites-lui qu'il est temps qu'on finisse de s'occuper de cette matière-là, et qu'on est scandalisé de voir la suite qu'il y met.

30 juin. Marracq. — Il est bien à désirer que la reddition de Saragosse soit prompte ; il paraît que cet événement aura une très grande influence sur la soumission de toute l'Espagne.

1er juillet. — S'il était vrai que le camp de Gibraltar eût marché sur Cordoue, il serait à craindre que le général Vedel fût trop faible pour débloquer le général Dupont.

9 juillet. [*A Joseph.*] — Soyez gai et content. Ne doutez jamais d'un plein succès.

Le roi est parti ce matin. Je l'ai reconduit jusqu'à la frontière. Toute la junte, dans près de cent voitures, l'accompagnait ; mais c'étaient des voitures équipées un peu à la hâte.

13 juillet. — Dupont a plus de forces qu'il n'en faut. Un échec qu'il recevrait serait peu de chose.

17 juillet. — L'Empereur désire se former une bibliothèque portative d'un millier de volumes.

L'Empereur désirerait également que M. Barbier s'occupât du travail suivant :

Rédiger des mémoires sur les campagnes qui ont eu lieu sur l'Euphrate, à partir de celle de Crassus jusqu'au huitième siècle ; tracer sur des cartes

convenables le chemin qu'a suivi chaque armée, avec les noms anciens et nouveaux des pays et des principales villes, des observations géographiques du territoire, et des relations historiques de chaque expédition, en les tirant des auteurs originaux.

[*A Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles, à Barrèges.*] — Mon frère, j'ai reçu votre lettre. Je vois avec plaisir que les eaux vous font du bien.

Je vais vous annoncer une bonne nouvelle. Le 14 juillet, le général Cuesta, à la tête de 35.000 hommes, a été rencontré à Medina de Rio Seco. A six heures du matin, le maréchal Bessières a marché à eux avec 15.000 hommes, a enlevé toutes leurs positions, les a mis dans la plus complète déroute, a fait plusieurs milliers de prisonniers, en a tué 5 à 6.000, a pris toute leur artillerie et dispersé l'armée. L'armée a chargé aux cris de *Vive l'Empereur!* et *Plus de Bourbons en Europe!*

19 juillet. Bayonne. [*A Joseph Napoléon, roi d'Espagne.*] — Mon frère, vous ne devez pas trouver trop extraordinaire de conquérir votre royaume. Philippe V et Henri IV ont été obligés de conquérir le leur. Soyez gai, ne vous laissez point affecter, et ne doutez pas un instant que les choses finiront mieux et plus promptement que vous ne pensez.

25 juillet. Toulouse. — L'Autriche arme; elle nie ses armements : elle arme donc contre nous. Elle fait répandre le bruit que je lui demande des provinces : elle veut donc couvrir du voile d'une

défense légitime une mesure aussi gratuitement offensive qu'insensée. Puisque l'Autriche arme, il faut donc armer. Aussi j'ordonne que la Grande Armée soit renforcée. Mes troupes se réunissent à Strasbourg, Mayence, Wesel.

31 juillet. [*A Joseph.*] — Le style de votre lettre du 24 ne me plaît point. Il ne s'agit pas de mourir, mais de se battre et d'être victorieux. Je trouverai en Espagne les colonnes d'Hercule, mais non des limites à mon pouvoir. Depuis que je sers, ce que j'ai trouvé de plus lâche, ce sont ces rassemblements et ces troupes espagnoles.

Il faut soutenir Dupont. Soyez sans inquiétude sur l'issue de tout ceci.

1er août. — Le rapport de l'officier de cuirassiers me fait voir que le corps de Dupont va être obligé de faire sa retraite. Cela ne peut se concevoir.

2 août. — Bête! Imbécile! Poltron! Dupont a perdu l'Espagne pour sauver ses bagages!

C'est une tache sur mon uniforme.

3 août. [*Au général Clarke.*] — Je vous envoie des pièces pour vous seul; lisez-les une carte à la main, et vous verrez si, depuis que le monde existe, il y a eu rien de si bête, de si inepte, de si lâche. Voilà donc justifiés les Mack, les Hohenlohe. On voit parfaitement, par le propre récit du général Dupont, que tout ce qui est arrivé est le résultat de la plus inconcevable ineptie. Cette perte de 20.000

hommes d'élite et choisis, l'influence morale que nécessairement cela doit avoir ont porté le Roi à prendre un grand parti en se rapprochant de France. L'influence que cela va avoir sur les affaires générales m'empêche de me rendre moi-même en Espagne, j'y envoie le maréchal Ney.

[*A Joseph.*] — La connaissance que j'ai que vous êtes aux prises, mon ami, avec des événements au-dessus de votre habitude autant qu'au-dessus de votre caractère naturel me peine. Dupont a flétri nos drapeaux. Des événements d'une telle nature exigent ma présence à Paris. Ma douleur est vraiment forte lorsque je pense que je ne puis être en ce moment avec vous et au milieu de mes soldats.

Dites-moi que vous êtes gai, bien portant et vous faisant au métier de soldat; voilà une belle occasion pour l'étudier.

6 août.— Des expéditions anglaises et des insurrections menacent Lisbonne. Une partie de l'armée espagnole ayant pris parti pour les Anglais, les affaires ne laissent pas d'être assez sérieuses.

5 août. Rochefort. — J'ai donné l'ordre pour la rentrée, sur Mayence, du 1^er^ corps de la Grande Armée, du 6^e^ corps et de deux divisions de dragons.

16 août. Saint-Cloud. — Tout ce qui se passe en Espagne est déplorable. L'armée est commandée,

non par des généraux qui ont fait la guerre, mais par des inspecteurs des postes.

21 août. Défaite de Junot à Vimiero.

22 août. [*A la princesse Pauline*]. — Comment vous portez-vous, belle princesse, êtes-vous bien fatiguée? Que faites-vous aujourd'hui?

23 août. [*Au maréchal Davoût.*] — Mon Cousin, les Anglais ayant débarqué des forces assez considérables en Espagne, j'ai rappelé le 1er et le 6e corps et trois divisions de dragons de la Grande Armée pour finir, cet hiver, de soumettre ce pays. Dupont a déshonoré nos armes, il a montré autant d'ineptie que de pusillanimité. Quand vous apprendrez cela un jour, les cheveux vous dresseront sur la tête. J'en ferai bonne justice, et, s'ils ont taché notre habit, il faudra qu'ils le lavent.

29 août. La Russie et l'Autriche ont reconnu le roi d'Espagne. Il est certain qu'il ne peut rien y avoir en octobre ; mais ce qui se tramera cet hiver pour éclater au printemps, c'est une autre question.

On passe ainsi sa vie à faire et à défaire.

30 août. Notes sur les affaires d'Espagne. — Il faut avoir longtemps fait la guerre pour la concevoir ; il faut avoir entrepris un grand nombre d'opérations offensives pour savoir comme le moindre événement ou indice encourage ou décourage, décide une opération ou une autre.

A la guerre, les hommes ne sont rien, c'est un homme qui est tout.

3 septembre. A M. Cretet. — Monsieur Cretet, donnez des ordres pour que la ville de Metz fête les troupes à leur passage. Comme la ville ne serait pas assez riche, je lui donnerai 3 francs par homme, mais il faut que tout se fasse au nom de la ville. Je désire que vous engagiez les préfets des départements qui sont sur la route à avoir des soins particuliers pour les troupes, et à entretenir par tous les moyens le bon esprit qui les anime et leur amour de la gloire. Des harangues, des couplets, des spectacles gratis, des dîners, voilà ce que j'attends des citoyens pour les soldats qui rentrent vainqueurs.

14 septembre. — L'empereur de Russie et moi nous sommes donné rendez-vous à Erfurt, le 27 septembre, pour conférer sur la situation des affaires de l'Europe et sur les moyens de mettre fin aux troubles du monde et de rétablir la tranquillité générale.

17 septembre. [*A M. Cretet.*] — Faites faire à Paris des chansons que vous enverrez dans ces villes, ces chansons parleront de la gloire que l'armée a acquise, de celle qu'elle va acquérir encore, et de la liberté des mers, qui sera le résultat de ses victoires. Ces chansons seront chantées aux dîners qui seront donnés. Vous ferez faire trois

sortes de chansons, afin que le soldat n'entende pas chanter les mêmes deux fois.

18 septembre. [*Proclamation.*] — Soldats, après avoir triomphé sur les bords du Danube et de la Vistule, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées. Je vous fais aujourd'hui traverser la France sans vous donner un moment de repos.

Soldats, j'ai besoin de vous. La présence hideuse du Léopard souille les continents d'Espagne et de Portugal ; qu'à votre aspect il fuie épouvanté. Portons nos aigles triomphantes jusqu'aux colonnes d'Hercule : là aussi nous avons des outrages à venger.

Soldats, vous avez surpassé la renommée des armées modernes, mais avez-vous égalé la gloire des armées de Rome, qui, dans une même campagne, triomphaient sur le Rhin et sur l'Euphrate, en Illyrie et sur le Tage?

27 septembre. Erfurt. — Je suis arrivé ce matin à neuf heures.

29 septembre. — Votre empereur Alexandre est têtu comme une moule. Ces diablesses d'affaires d'Espagne, elles me coûtent cher !

3 octobre. [*A Alexandre.*] — C'est un système de faiblesse que vous me proposez là ; si j'y accède l'Europe me traitera en petit garçon. Est-ce mon ami, mon allié, qui me propose d'abandonner la seule position d'où je puisse menacer le flanc de

l'Autriche si elle m'attaque pendant que mes troupes seront au midi de l'Europe? Si vous exigez absolument l'évacuation, j'y consentirai, mais alors, au lieu d'aller en Espagne, je vais vider tout de suite ma querelle avec l'Autriche.

3 octobre. — Erfurt est très brillant.

5 octobre. [*A l'Impératrice.*] — Des conversations de journées entières, cela n'arrange pas mon rhume. Cependant tout va bien. Je suis content d'Alexandre, il doit l'être de moi : s'il était femme je crois que j'en ferais mon amoureuse.

Je serai chez toi dans peu, porte-toi bien et que je te trouve grasse et fraîche.

Adieu, mon amie.

9 octobre. — Je viens de chasser sur le champ de bataille d'Iéna. Nous avons déjeuné dans l'endroit où j'avais passé la nuit au bivouac.

J'ai assisté au bal de Weimar. L'Empereur Alexandre danse, mais moi non, quarante ans sont quarante ans.

12 octobre. Conventions d'alliance. — Sa Majesté l'Empereur des Français, roi d'Italie, et Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, voulant rendre de plus en plus étroite et à jamais durable l'alliance qui les unit, confirment, et, en tant que besoin est, renouvellent l'alliance conclue entre eux à Tilsit.

13 octobre. [*A Joseph.*] — Il faut que j'y sois.

18 octobre. Saint-Cloud.[*Au général Junot, duc d'Abrantès*]. — Le ministre de la Guerre m'a mis sous les yeux tous vos mémoires et, notamment, votre lettre du 15 octobre. Vous n'avez rien fait de déshonorant ; vous ramenez mes troupes, mes aigles et mes canons. J'avais cependant espéré que vous feriez mieux. Cette convention, vous l'avez gagnée par votre courage, mais non par vos dispositions ; et c'est avec raison que les Anglais se plaignent que leur général l'ait signée. Aujourd'hui, j'ai publiquement approuvé votre conduite ; ce que je vous écris confidentiellement est pour vous seul.

Avant la fin de l'année, je veux vous replacer moi-même à Lisbonne.

21 octobre.— Berthier est parti aujourd'hui pour Bayonne, j'y serai dans peu de jours.

22 octobre. — Les codes civil, judiciaire et de commerce ont réussi. Le code criminel va être soumis dans cette session au Corps législatif. Le code civil est le code du siècle ; la tolérance y est non seulement prêchée, mais organisée, la tolérance, ce premier bien de l'homme.

La liberté est le besoin d'une classe peu nombreuse, et privilégiée par la nature de facultés plus élevées que le commun des hommes. L'égalité au contraire plaît à la multitude.

3 novembre. Bayonne. — J'arrive au moment même. Ayant couru à franc étrier une partie des Landes, je suis un peu fatigué.

4 novembre. Tolosa.— Je partirai demain à cinq heures, et j'arriverai à Vittoria dans la nuit. Je désire ne pas faire plus de quatre à cinq lieues sur le même cheval. Je désire arriver à Vittoria incognito et sans qu'on s'en doute. C'est pourquoi j'arriverai la nuit ; on ne le saura que le lendemain. A neuf heures du matin, on pourra tirer soixante coups de canon.

7 novembre. Vittoria. — Mes troupes arrivent tous les jours ; la Garde est arrivée aujourd'hui. Ma vie est fort occupée.

10 novembre. Cubo, huit heures du soir. [*A Joseph Napoléon, roi d'Espagne.*] — Mon frère, je partirai à une heure du matin pour être rendu avant le jour à Burgos, où je ferai mes dispositions pour la journée, car vaincre n'est rien, il faut profiter du succès.

Autant je pense devoir faire peu de cérémonies pour moi, autant je crois qu'il faut en faire pour vous. Pour moi, cela ne marche pas avec le métier de la guerre ; d'ailleurs je n'en veux pas. Il me semble que des députations de Burgos doivent venir au devant de vous et vous recevoir au mieux.

16 novembre. Burgos. — Le maréchal Ney attaque aujourd'hui Aranda, et le maréchal Bessières, qui s'y porte, inondera sur-le-champ la plaine de cavalerie jusqu'aux montagnes de Madrid.

L'armée de Blake, forte de 45.000 hommes, a été défaite aux combats d'Espinosa et de Reinosa.

18 novembre. [*A M. de Champagny.*] — J'ai lu la lettre de Mlle Patterson. Je recevrai avec plaisir son enfant ; et je m'en chargerai, si elle veut l'envoyer en France ; quant à elle, tout ce qu'elle peut désirer lui sera accordé. Lorsque je me suis refusé à la reconnaître, j'y ai été conduit par des considérations de haute politique ; à cela près, je suis résolu à assurer à son fils un sort tel qu'elle peut le désirer. Il faut du reste traiter cette affaire doucement et secrètement.

23 novembre. Aranda. — Je suis arrivé ici à quatre heures. Il paraît qu'il y a eu beaucoup de mouvement et de désordres à Madrid.

24 novembre. — La bataille de Tudela fait le pendant de celle d'Espinosa. L'armée d'Andalousie, que commande Castaños, celle d'Aragon, que commande Palafox, celle de Valence et de la Nouvelle Castille sont détruites et éparpillées. On leur a pris canons, bagages et grand nombre de prisonniers.

27 novembre. — Je serai dans six jours à Madrid.

30 novembre. Au pied de la Somosierra. — (Le Colonel Piré : Impossible, sire !)

— Je ne connais pas ce mot-là ! (*Aux lanciers polonais :*) Enlevez-moi ça au galop !

(Koziétulski : Au trot ! Vive l'empereur !)

Au sommet. — (Le dernier survivant des offi-

ciers polonais : Je me meurs ; voici les canons ; dites cela à l'empereur !)

— Vous êtes digne de ma Vieille Garde : je vous reconnais pour ma plus brave cavalerie!

(*Les Polonais :* Ave, Cæsar !)

Buitrago. [*A Joseph.*] — Mon frère, nous avons eu une affaire. Un corps de 9.000 hommes occupait la Somo-Sierra ; 4. 000 hommes étaient en position à Sepulveda. Celui de Somo-Sierra a été battu, son canon pris, une cinquantaine de voitures de bagages, un grand nombre de prisonniers, et le reste s'est disséminé dans les montagnes.

4 décembre. Madrid. — Madrid s'est rendu et nous en avons pris possession à midi.

A dater de la publication du présent décret, les droits féodaux sont abolis en Espagne.

Le tribunal de l'Inquisition est aboli, comme attentatoire à la souveraineté et à l'autorité civile.

A dater du 1er janvier prochain, les barrières existant de province à province seront supprimées. Les douanes seront transportées et établies aux frontières.

11 décembre. Chamartin. [*A Alexandre, prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, envoyez un de vos aides de camp à Talavera, afin qu'il apporte sur-le-champ des nouvelles de ce qu'on sait des Anglais.

22 décembre. — Je pars à l'instant pour ma-

nœuvrer les Anglais, qui paraissent avoir reçu leurs renforts, et vouloir faire les crânes.

La manœuvre des Anglais est extraordinaire. Il est probable qu'ils ont fait venir leurs bâtiments de transport au Ferrol, pensant qu'il n'y avait pas de sûreté pour eux à se retirer sur Lisbonne. Toute la Garde est partie ; probablement le 24, ou le 25 au plus tard, nous serons à Valladolid.

A la Guadarrama, après midi. — (Napoléon passe à califourchon sur un canon dans une bourrasque de neige. — Les soldats : Les forçats éprouvent moins que nous. F... lui un coup de fusil !)

Espinas, au soir. — J'ai traversé la Guadarrama avec une partie de ma garde par un temps assez désagréable.

23 décembre. Villacastin. [*A Joseph.*] — Les Anglais paraissent être à Valladolid. — Fais mettre dans les journaux de Madrid que 20.000 Anglais sont cernés et perdus.

26 décembre, près du Douro. — (Inondation, pluie, boue.)

Si les Anglais ont passé la journée d'aujourd'hui dans leurs positions, ils sont perdus.

(Sir John Moore : Je suis dans un guêpier, et Dieu sait comment je vais m'en tirer.)

31 décembre. Benavente. — Mon avant-garde est sur Astorga. Les Anglais fuient à toutes jambes et abandonnent munitions de guerre, caisses, bagages.

1809

1er janvier, près d'Astorga, arrivée du courrier de Paris.

2 janvier. — On trouve sur la route plus de 800 chevaux morts et beaucoup de munitions et de bagages. La garde retourne à Benavente; moi-même je me rapproche du centre de mon armée.

6 février. Benavente. [*A Joseph.*] — Mon Frère, je vous remercie de ce que vous me dites relativement à la bonne année. Je n'espère pas que l'Europe puisse être encore pacifiée cette année. Je l'espère si peu que j'ai signé hier un décret pour lever 100.000 hommes.

Bonheur? Ah! oui, il est bien question de bonheur dans ce siècle-ci!

7 janvier. Valladolid. — J'ai laissé le duc de Dalmatie avec 30.000 hommes pour suivre la retraite des Anglais.

8 janvier, à la parade. — Ah, je le sais, vous

voulez retourner à Paris pour y retrouver vos habitudes et vos maîtresses! Eh bien, je vous retiendrai encore dans les armes à quatre-vingts ans.

9 janvier [*A l'Impératrice.*] — Moustache m'apporte une lettre de toi du 31 décembre. Je vois, mon amie, que tu es triste, et que tu as l'inquiétude très noire. L'Autriche ne me fera pas la guerre. Si elle me la fait, j'ai 150.000 hommes en Allemagne, et autant sur le Rhin, et 400. 000 Allemands pour lui répondre. La Russie ne se séparera pas de moi. On est fou à Paris, tout marche bien.

Je serai à Paris aussitôt que je le croirai utile. Je te conseille de prendre garde aux revenants; un beau jour, à deux heures du matin... Mais, adieu, mon amie, je me porte bien, et suis tout à toi.

Je suis obligé de me tenir à Valladolid pour recevoir les estafettes de Paris en cinq jours. Les événements de Constantinople, la situation actuelle de l'Europe, la nouvelle formation de mes armées d'Italie, de Turquie et du Rhin veulent que je ne m'éloigne pas davantage. C'est bien à regret que je me suis vu forcé de partir d'Astorga.

11 janvier à la parade. [*Au général Legendre, chef d'état-major de Dupont.*] — Vous êtes bien osé de paraître devant moi. Votre déshonneur est écrit sur le front de tous les braves. On a rougi de vous jusqu'au fond de la Russie. Sur un champ de bataille on se bat, Monsieur, et lorsqu'on capitule

on mérite d'être fusillé. Il faut qu'un soldat sache mourir. Votre capitulation est un crime.

15 janvier. [*A Joseph.*] — Les circonstances de l'Europe m'obligent à aller passer vingt jours à Paris. Je compte être à Paris le 21 janvier. J'irai en grande partie à franc étrier.

Si vous le jugez convenable, vous pouvez garder quinze jours mon absence secrète, en disant que je me suis porté sur Saragosse.

24 janvier. Paris. — Je suis arrivé ici bien portant, le 23, à 8 heures du matin.

28 janvier. [*A Talleyrand.*] — Vous êtes un voleur, un lâche, un homme sans foi, vous ne croyez pas en Dieu, vous avez trompé, trahi tout le monde; il n'y a pour vous rien de sacré; vous vendriez votre père ! Vous supposez à tort et à travers que mes affaires d'Espagne vont mal. Vous mériteriez que je vous brisasse comme un verre, mais je vous méprise trop pour en prendre la peine !

(Talleyrand : Quel dommage qu'un si grand homme soit si mal élevé!)

29 janvier. [*A Metternich.*] — Eh bien ! voilà du nouveau à Vienne. Qu'est-ce que cela signifie ? Est-on piqué de la tarentule ? Qui est-ce qui vous menace? A qui en voulez-vous ? Voulez-vous encore mettre le monde en combustion ?

Metternich est tout près d'être un homme d'état, il ment très bien.

(L'Autriche) veut un soufflet, je m'en vais le lui donner sur les deux joues. Si l'Empereur François fait le moindre mouvement hostile, il aura bientôt cessé de régner. Voilà qui est clair. Avant dix ans ma dynastie sera la plus vieille de l'Europe.

Je n'ai pas de mémoire pour retenir un vers alexandrin : je n'oublie pas une syllabe de mes états de situation. Je sais toujours la position de mes troupes. J'aime la tragédie; mais toutes les tragédies du monde seraient là d'un côté, et les états de situation de l'autre, je ne regarderais pas même la tragédie, et je ne laisserais pas une ligne de mes états de situation sans l'avoir lue avec attention.

9 mars. — Je laisse mes meilleures troupes à Joseph, et je pars pour Vienne seul avec mes petits conscrits, mon nom, et mes longues bottes.

14 mars. Rambouillet. [*A Maximilien Joseph, roi de Bavière.*] — Monsieur mon Frère. Si la guerre a lieu, ses troupes doivent agir sérieusement. Le Prince Royal, quelque privilégié qu'il puisse être de la nature, n'a jamais appris ni fait la guerre, il ne peut le savoir. Ce serait donc me priver de l'utilité que j'attends de vos 40.000 hommes que de ne pas mettre à leur tête un homme sûr et ferme. J'ai nommé pour les commander le duc de Danzig, qui est un vieux soldat. Les troupes bavaroises sont aujourd'hui trop nombreuses et les circonstances sont trop graves pour que je dissimule ma pensée à

Votre Majesté. Quand le Prince Royal aura fait six ou sept campagnes dans tous les grades, il pourra les commander.

23 mars. Paris. — Un officier français a été arrêté à Braunau, et les dépêches dont il était porteur lui ont été enlevées de vive force par les Autrichiens, quoique scellées des armes de France.

24 mars. — Toute l'infanterie de ma Garde qui arrive d'Espagne se rendra à Paris en poste.

30 mars. — Mon but est de porter mon quartier général à Ratisbonne et d'y centraliser toute mon armée.

10 avril. — Des dépêches interceptées, adressées à M. de Metternich, et la demande qu'il fait de ses passe-ports font assez comprendre que l'Autriche va commencer les hostilités, si elle ne les a déjà commencées; s'ils attaquent avant le 15, tout se reploie sur le Lech.

12 avril. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, il est huit heures du soir et le télégraphe me donne la moitié de votre dépêche, d'où il résulte, par une lettre d'Otto, que les Autrichiens auraient passé l'Inn et déclaré la guerre. Je me mettrai en route dans deux heures.

15 avril. Strasbourg. — Dans une heure je passe le Rhin.

16 avril. Ludwigsburg. [*A Alexandre, prince*

de Neufchâtel.] — Mon Cousin, je reçois votre lettre par laquelle vous m'annoncez que vous faites partir le corps d'Oudinot pour Ratisbonne. Vous ne me faites pas connaître ce qui nécessite une mesure si extraordinaire qui affaiblit et dissémine mes troupes.

17 avril. Donauwœrth. — J'ignore absolument où se trouve le duc d'Auerstadt. Il paraît que le duc de Danzig s'est retiré sur Geisenfeld.

Huit heures du matin. [*Au maréchal Lefebvre.*] — Faites-moi connaître vous-même où vous croyez les principales forces de l'ennemi.

Dix heures du matin. [*Au maréchal Davoût.*] — Mon Cousin, j'arrive à Donauwœrth. J'apprends que vous occupez Ratisbonne. Mon intention a toujours été de concentrer mes troupes derrière le Lech. Repliez-vous avec toutes vos troupes sur Ingolstadt.

Une heure après-midi. [*Au maréchal Masséna.*] — Vous recevrez dans la nuit l'ordre de partir demain, à deux heures du matin, avec votre corps d'armée et celui du général Oudinot. Votre marche a pour but de se combiner avec celle de l'armée, pour prendre l'ennemi en flagrant délit et détruire ses colonnes.

Six heures du soir. [*Au maréchal Davoût.*] — Mon Cousin, depuis ce matin que je suis arrivé, je vous ai expédié le général Savary, mon officier

d'ordonnance Vence, un officier d'artillerie, un major bavarois, et j'ai chargé le général de Wrede et le duc de Danzig, auxquels j'ai écrit par plusieurs occasions, de vous faire connaître mes intentions. Il est six heures du soir; je vous expédie votre aide de camp, qui vous porte le duplicata de mes ordres et qui me promet d'être arrivé avant six heures du matin. On a entendu du canon entre Pfaffenhofen et Freising. Nous marchons à la rencontre l'un de l'autre.

18 avril. Quatre heures du matin. — Il paraît que l'archiduc Charles se dirige entre Landshut et Ratisbonne.

[*Au maréchal Masséna.*] — Dans un seul mot vous allez comprendre ce dont il s'agit. Le prince Charles, avec toute son armée, a débouché hier de Landshut sur Ratisbonne; il avait trois corps d'armée évalués à 80.000 hommes. Vous voyez actuellement, d'un coup d'œil, que jamais circonstance ne voulut qu'un mouvement soit plus actif et plus rapide que celui-ci. Activité, activité, vitesse! Je me recommande à vous.

20 avril. Vohsburg. — Je monte à cheval pour aller moi-même reconnaître la situation des choses aux avant-postes, attaquer l'ennemi, s'il occupe encore quelques positions, et le poursuivre l'épée dans les reins, s'il bat en retraite.

21 avril. Rohr. — La journée d'avant-hier et d'hier est un autre Iéna. Le duc de Rivoli a dû

arriver hier à Landshut, depuis trois heures après midi.

22 avril. Landshut, deux heures et demie du matin. — Je serai de ma personne avant midi à Engoltzbach. Si l'on entend la canonnade, cela me dira assez qu'il faut attaquer. Je suis décidé à exterminer l'armée du prince Charles aujourd'hui ou au plus tard demain.

Ordre

Le duc de Rivoli se mettra en marche avec ses trois divisions pour se diriger sur Eckmühl et cerner l'ennemi; l'Empereur marchera avec.

24 avril. Quartier impérial de Ratisbonne. — Soldats! Vous avez justifié mon attente. Vous avez suppléé au nombre par votre bravoure. Vous avez glorieusement marqué la différence qui existe entre les soldats de César et les cohues armées de Xercès.

En peu de jours, nous avons triomphé dans les trois batailles rangées de Thann, d'Abensberg et d'Eckmühl et dans les combats de Freising, de Landshut et de Ratisbonne. Avant un mois nous serons à Vienne.

27 avril. Mühldorf. — Nous voilà en Autriche et nous marchons à grandes journées.

30 avril. Burghausen. [*A Eugène Napoléon.*] — Mon fils, je vois avec peine que vous avez abandonné la Piave.

A la guerre on voit ses maux et on ne voit pas ceux de l'ennemi; il faut montrer de la confiance. Jusqu'à ce que l'ennemi eût tenté de forcer le pont de la Piave, vous deviez vous maintenir.

La guerre est un jeu sérieux, dans lequel on peut compromettre sa réputation et son pays; quand on est raisonnable, on doit se sentir et connaître si l'on est fait ou non pour ce métier. Je sais qu'en Italie vous affectez de mépriser Masséna; si je l'eusse envoyé, ce qui est arrivé n'aurait point eu lieu. Masséna a des talents militaires devant lesquels il faut se prosterner; il faut oublier ses défauts, car tous les hommes en ont. En vous donnant le commandement de l'armée, j'ai fait une faute; j'aurais dû vous envoyer Masséna et vous donner le commandement de la cavalerie, sous ses ordres. Les rois de France, des empereurs même régnants, ont souvent commandé un régiment ou une division sous les ordres d'un vieux maréchal. Je pense que, si les circonstances deviennent pressantes, vous devez écrire au roi de Naples de venir à l'armée; il laissera le gouvernement à la Reine. Vous lui remettrez le commandement et vous vous rangerez sous ses ordres; cela sera d'un bon effet et convenable. Il est tout simple que vous ayez moins d'expérience de la guerre qu'un homme qui la fait depuis seize ans. Je n'ai point de mécontentement des fautes que vous avez faites, mais de ce que vous n'écrivez pas, et que vous ne me mettez point à même de vous donner des conseils et même de régler ici mes opérations. Si vous saviez l'his-

toire, vous sauriez que les quolibets ne servent à rien, et que les plus grandes batailles dont l'histoire fasse mention n'ont été perdues que pour avoir écouté les propros des armées.

4 mai. Ems. — J'ai passé hier la Traun. Il y a eu un combat à Ebelsberg, où j'ai fait 6.000 prisonniers.

6 mai. [*A l'impératrice Joséphine.*] — Mon amie, j'ai reçu ta lettre. La balle qui m'a touché ne m'a pas blessé; elle a à peine rasé le tendon d'Achille. Ma santé est fort bonne; tu as tort de t'inquiéter. Mes affaires ici vont fort bien.

Tout à toi.

9 mai. Saint-Pœlten. — Demain à midi je serai devant Vienne. Les habitants sont armés et paraissent vouloir se défendre. Nous verrons si ce sera une seconde scène de Madrid.

12 mai. Schœnbrunn. — Nous sommes maîtres des faubourgs depuis le 10, et de la ville aujourd'hui, après un bombardement.

Décret.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, etc.

Considérant que lorsque Charlemagne, empereur des Français et notre auguste prédécesseur, fit donation de plusieurs comtés aux évêques de Rome, il ne les leur donna qu'à titre de fiefs et pour le bien de ses Etats, et que par cette donation

Rome ne cessa pas de faire partie de son empire ;

Que tout ce que nous avons proposé pour concilier la sûreté de nos armées, la tranquillité et le bien-être de nos peuples, la dignité de notre Empire avec les prétentions temporelles des papes, n'a pu se réaliser.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Les Etats du Pape sont réunis à l'Empire français.

17 mai. — Les immenses matériaux qu'il faut pour faire un pont sur le Danube sont rassemblés ; j'espère passer le 18 ou le 19 et dissiper les armées qui se sont réunies entre le Danube et la Moravie.

19 mai. Ebersdorf. — L'Empereur espère que le pont sera prêt demain avant midi, et que dans la journée toute son armée sera sur la rive gauche.

22 mai, au bivouac, île de Lobau. — Les premiers villages que l'on rencontre sont Aspern, Essling et Enzersdorf. Le passage d'une rivière comme le Danube, devant un ennemi connaissant parfaitement les localités et ayant les habitants pour lui, est une des plus grandes opérations de guerre qu'il soit possible de concevoir.

C'en était fait de l'armée autrichienne, lorsqu'à sept heures du matin un aide de camp vint annoncer à l'Empereur que, la crue subite du Danube ayant mis à flot un grand nombre de gros arbres et de radeaux coupés et jetés sur les rives dans les événements qui ont eu lieu lors de la prise de

Vienne, les ponts qui communiquaient de la rive droite à la petite île et de celle-ci à l'île d'In-der-Lobau venaient d'être rompus. Ce terrible contre-temps décida l'Empereur à arrêter le mouvement en avant.

L'ennemi fit des efforts inouïs, secondés par le feu de deux cents pièces de canon, pour culbuter l'armée française. Ses efforts tournèrent à sa honte ; il attaqua trois fois les villages d'Essling et d'Aspern, et trois fois il les remplit de ses morts. Le duc de Montebello a eu la cuisse emportée par un boulet, sur les six heures du soir. Au premier moment on le crut mort.

23 mai Ebersdorf. [*Au comte Daru.*] — Une grande partie de l'armée se trouvera cette nuit dans cette île et y aura besoin de vivres.

Dans la situation des choses, rien n'est plus pressant que l'arrivée de ses vivres.

28 mai. — Dans la nuit du 26 au 27, nos ponts sur le Danube ont été enlevés par les eaux et par des moulins qu'on a détachés. Aujourd'hui, l'un des ponts est rétabli.

31 mai. [*A l'impératrice Joséphine.*] — La perte du duc de Montebello, qui est mort ce matin, m'a fort affligé. Ainsi tout finit !

Adieu, mon amie. Si tu peux contribuer à consoler la pauvre maréchale, fais-le. Tout à toi.

Il est des blessures qui feraient préférer de per-

dre la vie. C'est au moment de quitter la vie qu'on s'y rattache de toutes ses forces. Lannes, le plus brave de tous les hommes, Lannes, privé de ses deux jambes, ne voulait pas mourir, au point de dire qu'on devrait pendre les deux chirurgiens qui venaient de manquer si brutalement à un maréchal. Il se cramponnait à moi de tout le reste de sa vie ; il ne voulait que moi. Espèce d'instinct ! Assurément il aimait mieux sa femme et ses enfants que moi ; il n'en parlait pourtant pas : c'est qu'il n'en attendait rien ; moi j'étais son protecteur ; j'étais pour lui quelque chose de vague, de supérieur ; j'étais sa providence, — il implorait !

[*A la maréchale Lannes.*] — Ma Cousine, le maréchal est mort ce matin des blessures qu'il a reçues sur le champ d'honneur. Ma peine égale la vôtre. Je perds le général le plus distingué de mes armées, mon compagnon d'armes depuis seize ans, celui que je considérais comme mon meilleur ami. Sa famille et ses enfants auront toujours des droits particuliers à ma protection. C'est pour vous en donner l'assurance que j'ai voulu vous écrire cette lettre, car je sens que rien ne peut alléger la juste douleur que vous éprouverez.

5 juin. Schœnbrunn. — Je me suis rendu ici pour passer la revue de ma garde, qui est superbe. Elle a 60 pièces de canon, 4.000 hommes de cavalerie, et 11.000 hommes de la meilleure infanterie de l'Europe.

9 juin. [*A Jérôme Napoléon.*] — L'expérience vous apprendra la différence qu'il y a entre les bruits que l'ennemi répand et la réalité. Jamais, depuis seize ans que je commande, je n'ai donné de contre-ordre à un régiment ; parce que j'attends toujours qu'une affaire soit mûre et que je la connaisse bien avant de faire manœuvrer. Inquiétez-vous moins, vous n'avez rien à craindre ; tout cela n'est que du bruit.

11 juin. [*Au général Clarke.*] — Je trouve les affaires d'Espagne mal conduites, et si mal conduites que je prévois des catastrophes si l'on ne donne pas plus d'activité aux mouvements des colonnes. On a laissé le temps aux Anglais de reformer une armée à Lisbonne. Les Anglais seuls sont redoutables. Seuls, si l'armée n'est pas différemment dirigée, ils la conduiront avant peu de mois à une catastrophe.

12 juin. — Je pense qu'en allemand Schönbrunn signifie belle fontaine ; la source de son parc produit une eau délicieuse dont je bois tous les matins. Aimes-tu aussi l'eau fraîche, toi ?

(*Ste-Croix.* Ma foi, non, Sire ; je préfère un bon verre de Bordeaux ou de Champagne.)

Vous enverrez au colonel 100 bouteilles de Bordeaux et autant de Champagne.

14 juin. [*Au comte Fouché.*] — J'ai reçu un mauvais galimatias de ce scélérat de Palafox. Je

suis mécontent que vous l'ayez accepté, fait traduire, et par là fait connaître qu'il était à Vincennes, tandis qu'il devait y être ignoré. Ce scélérat est couvert du sang de plus de 4.000 Français qu'il a eu la barbarie de faire égorger à Saragosse. Qu'il reste à Vincennes, oublié, sans plumes ni papier, et sans moyen d'intéresser à son sort les ennemis acharnés de la France.

16 juin. [*A l'Impératrice.*] — Le 14, anniversaire de Marengo, Eugène a gagné une bataille contre l'archiduc Jean à Raab en Hongrie; il leur a pris 3.000 hommes, plusieurs pièces de canon, quatre drapeaux, et les a poursuivis fort loin sur le chemin de Bude.

17 juin. [*A Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles.*] — Je désirerais beaucoup que vous fussiez près de moi. Mais dans ces circonstances il est convenable que vous ne vous éloigniez pas de Naples. A une autre campagne, lorsque les choses seront tout à fait assises de votre côté, il sera possible de vous appeler à l'armée.

20 juin. [*A Eugène.*] — L'art d'interroger les prisonniers est un des résultats de l'expérience et du tact de la guerre. Ce qu'il vous a dit vous a paru assez indifférent; si je l'avais interrogé, j'en aurais tiré les plus grands renseignements sur l'ennemi.

Tenez-vous prêt à partir, aussitôt que je vous en

donnerai l'ordre pour venir prendre part à la grande bataille.

Je reçois à l'instant la nouvelle que le Pape nous a tous excommuniés. Plus de ménagements ; c'est un fou furieux qu'il faut renfermer.

30 juin. [*Au comte Fouché.*] — Faites donc voir qui est-ce qui dirige le ministre de Prusse. Les bêtises et les infamies qu'il envoie à sa cour ne peuvent se concevoir. Cet homme est-il bête ou malin, ou est-il mystifié par un intrigant de Paris ? Il écrit à Berlin que mes affaires sont désespérées, que le mécontentement en France est au comble, et le résultat de tout cela est pour faire que la Prusse ne me paye pas. Il faut que cet homme soit bien malveillant.

2 juillet. Ile Napoléon. — L'armée du prince Charles est toute ici en bataille; le 4 au soir je passe.

4 juillet. — Avec l'aide de Dieu, malgré ses redoutes et ses positions retranchées, j'espère écraser l'armée du prince Charles.

Neuf heures du soir. — Je suis enchanté de cet orage. Quel belle nuit pour nous! Les Autrichiens ne peuvent voir nos préparatifs.

6 juillet. Bataille de Wagram. [*A Bernadotte.*] — Je vous retire le commandement du corps d'armée que vous dirigez si mal, Monsieur.

7 juillet. Ebersdorf. [*A l'impératrice Joséphine.*] — Je t'expédie un page pour te donner la bonne nouvelle de la victoire d'Enzersdorf, que j'ai remportée le 5, et de celle de Wagram, que j'ai remportée le 6. L'armée ennemie fuit en désordre, et tout marche selon mes vœux. Mes pertes sont assez fortes; mais la victoire est décisive et complète. Nous avons plus de cent pièces de canon, douze drapeaux, beaucoup de prisonniers. Je suis brûlé par le soleil.

Adieu, mon amie, je t'embrasse. Bien des choses à Hortense.

8 juillet. Wolkersdorf. — J'ai mon quartier général dans la maison qu'occupait le chétif François Ier, qui s'est contenté de voir toute l'affaire du haut d'un belvédère, à quatre lieues du champ de bataille.

J'estime que les ennemis nous ont fait feu avec sept à huit cents pièces de canon. Quant à moi, j'avais cinq cent cinquante pièces. Je leur ai tiré 100.000 boulets ou coups de mitraille.

13 juillet. Znaym. — Il y aura suspension d'armes entre les armées de S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie et de S. M. l'Empereur d'Autriche.

15 juillet. Schœnbrunn. — La bulle d'excommunication est une pièce si ridicule qu'elle ne mérite pas qu'on y fasse attention.

17 juillet. [*A Jérôme.*] — J'ai vu de vous un

ordre du jour qui vous rend la risée de l'Allemagne, de l'Autriche et de la France. N'avez-vous donc aucun ami autour de vous qui vous dira quelques vérités? Vous êtes roi et frère de l'Empereur, qualités ridicules à la guerre! Il faut être soldat, et puis soldat, et encore soldat; il faut bivouaquer à son avant-garde, être nuit et jour à cheval, marcher avec l'avant-garde pour avoir des nouvelles, ou bien rester dans son sérail. Vous faites la guerre comme un satrape. Est-ce de moi, Bon Dieu, que vous avez appris cela? De moi qui, avec une armée de 200.000 hommes, suis à la tête de mes tirailleurs?

Vous avez beaucoup de prétentions, quelque esprit, quelques bonnes qualités, mais gâtées par la fatuité, une extrême présomption, et vous n'avez aucune connaissance des choses.

Pardieu! ayez assez d'esprit pour écrire et parler convenablement!

18 juillet. — Aussitôt que j'aurai terminé ici, j'espère que l'Espagne ne nous arrêtera pas longtemps. Mais il y a à craindre que les Anglais ne tentent quelque chose, et je vois bien peu de têtes pour mener tout cela.

3 août. [*A la députation polonaise.*] — On ne fait que ce qu'on peut. La Pologne c'est toujours un article sur lequel toutes les négociations avec la Russie sont rompues. La Russie sent fort bien qu'elle n'est attaquable que par la Pologne. Si j'étais empereur de Russie je ne consentirais jamais à

la moindre augmentation du duché de Varsovie; comme moi-même je me ferais tuer, et mes dix armées avec, pour défendre la Belgique; de plus, je ferais une onzième armée d'enfants et de femmes pour combattre et défendre tout ce qui serait au préjudice de la France. Je sais qu'en rétablissant la Pologne c'est mettre une balance en Europe, mais vous sentez bien que la Russie n'y consentirait autrement qu'en étant forcée par une destruction complète de ses armées. Le rétablissement de la Pologne dans ce moment-ci est impossible pour la France. Je ne veux pas faire la guerre à la Russie.

15 août. [*Message au Sénat.*] — Sénateurs, nous avons jugé utile de reconnaître par des récompenses éclatantes les services qui nous ont été spécialement rendus dans cette dernière campagne par nos cousins le prince de Neufchâtel et les maréchaux ducs d'Auerstaedt et de Rivoli. Nous avons, en conséquence, érigé en principauté, sous le titre de principauté de Wagram, le château de Chambord, pour être possédée par notre cousin le prince de Neuchâtel et ses descendants.

Nous avons érigé en principauté, sous le titre de principauté d'Eckmühl, le château de Brühl, pour être possédée par notre cousin le maréchal duc d'Auerstaedt et ses descendants.

Nous avons en même temps érigé en principauté sous le titre de principauté d'Essling, le château de Thouars, pour être possédée par notre cousin le maréchal duc de Rivoli et ses descendants.

[*Au général Clarke.*] — Je reçois votre lettre du 8. Je ne comprends pas bien l'affaire d'Espagne (Talavera) et ce qui s'est passé. Le Roi dit qu'il manœuvre depuis un mois avec 40.000 hommes contre 100.000. Ecrivez-lui que c'est sa faute. On n'entend rien aux grands mouvements de la guerre à Madrid.

27 août. — Les conférences se suivent à Altenburg, mais il paraît que la descente des Anglais en Zélande rehausse les espérances des plénipotentiaires autrichiens, ou met plus de lenteur dans leur marche.

6 septembre. [*Au comte Fouché.*] — Maret vous enverra une collection de toutes les différentes espèces de billets de banque. Vous trouverez ci-joint une ordonnance relative à ce sujet. Je désire que vous montiez une fabrication de ces billets de toutes les valeurs jusqu'à la concurrence de 100 millions. C'est avec le papier-monnaie que la maison d'Autriche a pu me faire la guerre; c'est avec le papier-monnaie qu'elle pourra encore me la faire. Cela étant, il est de ma politique, en temps de paix comme en temps de guerre, de détruire ce papier-monnaie et d'obliger l'Autriche à revenir au système du numéraire, qui, par sa nature, la mettra dans la nécessité de réduire son armée et les dépenses folles par lesquelles elle a compromis la sûreté de mes états. Mon intention est que cette opération se fasse avec secret et mystère. Cependant le but que je me propose est bien plutôt le but politique

qu'un avantage de spéculation et de gain. Il n'y a pas de tranquillité à espérer en Europe, tant que la maison d'Autriche pourra se donner des avances de 3 à 400 millions par le crédit de son papier-monnaie.

10 septembre. — Monsieur de Champagny, vous trouverez ci-jointe la lettre que m'écrit l'empereur d'Autriche. Je ne comprends pas bien quel est le but de cette démarche, à moins que cette lettre n'ait servi de passeport pour que l'aide de camp venu à Vienne me fût présenté et causât avec moi. Cet aide de camp m'a dit que l'Empereur avait déclaré qu'il approuvait les bases proposées et qu'il était disposé à faire des sacrifices.

J'ai dit que l'empereur d'Autriche était toujours de l'opinion du dernier qui lui parle, et qu'ainsi, dans cinq ou six ans, il recommencerait la guerre et serait encore le jouet de l'Angleterre. Il m'a tenu ensuite le langage ordinaire de tous les Autrichiens : il m'a parlé de l'alliance. Je lui ai dit que la Maison d'Autriche n'en avait jamais voulu ; que nous étions deux taureaux qui voulaient coucher avec l'Italie et la Germanie ; et que, tant que la maison d'Autriche userait de discours pareils, il n'y aurait pas moyen de nous entendre.

23 septembre. [*Au comte Maret.*] — Mon intention n'est point de donner à l'empereur d'Autriche le titre d'*apostolique*. Vous feindrez de croire que ce titre appartenait à l'empereur d'Allemagne ; il ne

l'est plus maintenant, et il n'est pas plus apostolique que moi; je suis aussi chrétien que lui.

30 septembre. [*A Joachim Napoléon.*] — Je ne pense pas qu'il soit convenable que vous donniez rien à votre ministre Saliceti, parce qu'il n'y a pas assez de temps qu'il vous sert. En général, ne donnez rien à qui que ce soit qu'il ne vous ait servi pendant dix ans.

Vous faites bien d'établir l'usage qu'aucun membre du corps diplomatique ne peut voir ni vous ni la Reine. Les membres du corps diplomatique sont des espions que rien ne peut contenter, qui écrivent d'autant plus de sottises qu'on les traite mieux. Malgré l'usage qu'a adopté l'empereur de Russie d'inviter, deux jours par semaine, à dîner Caulaincourt, je n'ai jamais invité le prince Kourakine. Partez bien du principe que moins le corps diplomatique vous approchera mieux cela vaudra.

3 octobre. Note. — L'Institut propose de donner à l'Empereur le titre d'*Auguste* et de *Germanicus*. Auguste n'a eu que la bataille d'Actium. Germanicus a pu intéresser les Romains par ses malheurs, mais il n'a illustré sa vie que par des souvenirs très médiocres. On ne voit rien dans le souvenir des empereurs romains que l'on puisse envier.

Le seul homme, et il n'était pas empereur, qui s'illustra par son caractère et par tant d'illustres actions, c'est César. S'il était un titre que l'Empereur pût désirer, ce serait celui de *César*. Mais

tant de petits princes ont tellement déshonoré ce titre (si cela était possible) que cela ne se rapproche plus de la mémoire du grand César, mais de celle de ce tas de princes allemands aussi faibles qu'ignorants et dont aucun n'a laissé de souvenirs parmi les hommes.

Le titre de l'Empereur est celui d'*Empereur des Français*.

10 octobre. — Les militaires les plus exercés ont peine, un jour de bataille, à évaluer le nombre d'hommes dont est composée l'armée ennemie, et, en général, l'instinct naturel porte à juger l'ennemi que l'on voit plus nombreux qu'il ne l'est réellement. Mais, lorsque l'on a l'imprudence d'autoriser soi-même des calculs exagérés sur la force de l'ennemi, cela a l'inconvénient que chaque colonel de cavalerie qui va en reconnaissance voit une armée, et chaque capitaine de voltigeurs, des bataillons.

Encore une fois, à la guerre, le moral et l'opinion sont plus de la moitié de la réalité. L'art des grands capitaines a toujours été de publier et faire apparaître à l'ennemi leurs troupes comme très nombreuses, et à leur propre armée l'ennemi comme très inférieur.

Encore aujourd'hui, malgré le bon temps qui s'est écoulé depuis que nous sommes en Allemagne, l'ennemi ne connut pas notre véritable force. Nous nous étudions à nous faire plus nombreux tous les jours. Loin d'avouer que je n'avais à Wagram que

100.000 hommes, je m'attache à persuader que j'avais 220.000 hommes. Constamment, dans mes campagnes, en Italie, où j'avais une poignée de monde, j'ai exagéré ma force. Cela a servi mes projets et n'a pas diminué ma gloire. Mes généraux et les militaires instruits savaient bien, après les événements, reconnaître tout le mérite des opérations, même celui d'avoir exagéré le nombre de mes troupes.

12 octobre. — Un jeune homme de dix-sept ans, fils d'un ministre luthérien d'Erfurt, a cherché, à la parade d'aujourd'hui, à s'approcher de moi. Il a été arrêté par les officiers; et comme on a remarqué du trouble dans ce petit homme, cela a excité des soupçons; on l'a fouillé et on lui a trouvé un poignard. Je l'ai fait venir.

— Que me vouliez-vous ?

(Staps : — Vous tuer.)

— Que vous ai-je fait ? Qui vous a établi mon juge ici-bas ? —

(— Je voulais terminer la guerre.)

— Et que ne vous adressiez-vous à l'empereur François?

(— Lui ! Et à quoi bon ! Il est si nul ! Et puis, lui mort, un autre lui succéderait; au lieu qu'après vous les Français disparaîtraient aussitôt de toute l'Allemagne.)

— Vous repentez-vous ?

(— Non !)

— Le feriez-vous encore?

(— Oui!)
— Mais si je faisais grâce?

[*A Fouché.*] — Ce petit misérable, qui m'a paru assez instruit, m'a dit qu'il voulait m'assassiner pour délivrer l'Autriche de la présence des Français. Je n'ai démêlé en lui ni fanatisme religieux, ni fanatisme politique. Il ne m'a pas paru bien savoir ce que c'était que Brutus. La fièvre d'exaltation où il était a empêché d'en savoir davantage. On l'interrogera lorsqu'il sera refroidi et à jeun. Il serait possible que ce ne fût rien.

J'ai voulu vous informer de cet événement, afin qu'on ne le fasse pas plus considérable qu'il ne paraît l'être. J'espère qu'il ne pénétrera pas; s'il en était question, il faudrait faire passer cet individu pour fou. Gardez cela pour vous secrètement, si l'on n'en parle pas. Cela n'a fait à la parade aucun esclandre; moi-même je ne m'en suis pas aperçu.

14 octobre. — La paix a été signée, il y a deux heures, entre Champagny et le prince de Liechtenstein.

15 octobre. — Le nommé Staps, natif d'Erfurt, saisi dans la cour de Schœnbrunn, armé d'un poignard, sera traduit devant une commission militaire.

21 octobre. Munich. [*A l'Impératrice.*] — Je suis ici depuis hier, bien portant. Je m'arrêterai un jour à Stuttgart. Tu seras prévenue vingt-quatre heures d'avance de mon arrivée à Fontainebleau.

Je me fais une fête de te revoir, et j'attends ce moment avec impatience. Je t'embrasse. Tout à toi.

22 octobre. [*A l'Impératrice.*] — Mon amie, je pars dans une heure. Je serai arrivé à Fontainebleau du 26 au 27; tu peux t'y rendre avec quelques dames.

26 octobre. Fontainebleau. — J'arrive à dix heures du matin. — Le temps est ici superbe.

23 novembre. Paris. — Monsieur le général Clarke, tenez un conseil de ma Garde pour régler ses finances et la mettre en état de faire la campagne d'Espagne. Mon intention est de marcher en Espagne avec près de 25.000 hommes. Mon intention est que ma garde soit prête à partir vers le 15 janvier prochain.

30 novembre. La question du divorce. [*A Joséphine.*] — Voulez-vous, de gré,ou de force ?

Je suis résolu.

1er décembre. — Joséphine me fit dire qu'elle y consentait. En nous mettant à table,elle poussa un cri et s'évanouit.

3 décembre. — J'ai réuni la Toscane à l'Empire. Ces peuples en sont dignes par la douceur de leur caractère, et par l'attachement que nous ont toujours montré leurs ancêtres,et par les services qu'ils ont rendus à la civilisation européenne.

[*A l'Impératrice.*] — Je vais à Paris,mon amie,

Je désire te savoir gaie. Je viendrai te voir dans la semaine.

J'ai reçu tes lettres, que je vais lire en voiture.

15 décembre. [*Au prince Cambacérès.*] — Mon Cousin, nous avons ordonné la convocation d'un conseil privé qui aura lieu aujourd'hui, à dix heures du soir, dans notre palais des Tuileries. Nous jugeons convenable de ne pas nous trouver à ce conseil, et nous avons signé la présente lettre pour vous faire connaître que notre intention est que vous lui présentiez le projet de sénatus-consulte ci-après :

Le Sénat,

Vu l'article dressé le 15 du présent mois par l'archichancelier de l'empire dont la teneur suit ;

A décrété et décrète :

Le mariage contracté entre l'Empereur Napoléon et l'Impératrice Joséphine est dissous.

Cette cérémonie se fit dans les grands appartements des Tuileries ; elle fut extrêmement intéressante : les larmes coulaient des yeux de tous les spectateurs.

La politique de ma monarchie, l'intérêt, le besoin de mes peuples, qui ont constamment guidé toutes mes actions, veulent qu'après moi je laisse à des enfants héritiers de mon amour pour mes peuples ce trône où la Providence m'a placé. Cependant, depuis plusieurs années, j'ai perdu l'espérance d'avoir des enfants de mon mariage avec ma bien-aimée

épouse, l'impératrice Joséphine : c'est ce qui me porte à sacrifier les plus douces affections de mon cœur, à n'écouter que le bien de l'Etat, et à vouloir la dissolution de notre mariage. Parvenu à l'âge de quarante ans, je puis concevoir l'espérance de vivre assez pour élever dans mon esprit et dans ma pensée les enfants qu'il plaira à la Providence de me donner. Dieu sait combien une pareille résolution a coûté à mon cœur, mais il n'est aucun sacrifice qui soit au-dessus de mon courage, lorsqu'il m'est démontré qu'il est utile au bien de la France.

17 décembre. Trianon. [*A l'impératrice Joséphine.*] — Mon amie, je t'ai trouvée aujourd'hui plus faible que tu ne devais être. Tu as montré du courage ; il faut que tu en trouves pour te soutenir ; il faut ne pas te laisser aller à une funeste mélancolie ; il faut te trouver contente et surtout soigner ta santé, qui m'est si précieuse. Si tu m'es attachée et si tu m'aimes, tu dois te comporter avec force. Tu ne peux pas mettre en doute ma constante et tendre amitié, et tu connaîtrais bien mal tous les sentiments que je te porte, si tu supposais que je puisse être heureux si tu n'es pas heureuse, et content si tu ne te tranquillises. Adieu, mon amie ; dors bien ; songe que je le veux.

18 décembre. — Ma dépense est énorme, et il faut aujourd'hui songer sérieusement à une réforme. Mon armée, dans l'état actuel, mangerait trois fois le revenu de la France.

19 décembre. [*A l'Impératrice.*] — Je reçois ta lettre, mon amie. Savary me dit que tu pleures toujours ; cela n'est pas bien. J'espère que tu auras pu te promener aujourd'hui. Je t'ai envoyé de ma chasse. Je viendrai te voir lorsque tu me diras que tu es raisonnable et que ton courage prend le dessus.

Adieu, mon amie, je suis triste aussi aujourd'hui ; j'ai besoin de te savoir satisfaite et d'apprendre que tu prends de l'aplomb. Dors bien.

[*Au maréchal Augereau.*] — Je reçois votre lettre du 11 décembre, avec la capitulation de Gérone, que me remet votre aide de camp. J'ai double satisfaction de cette nouvelle, à cause de l'importance de la place et parce que c'est vous qui l'avez prise..

[*A l'impératrice Joséphine.*] — Je serais venu te revoir aujourd'hui si je n'avais dû aller voir le roi de Bavière, qui vient d'arriver à Paris. J'espère te voir demain.

27 décembre. [*A l'impératrice Joséphine.*] — Eugène m'a dit que tu avais été été toute triste hier ; cela n'est pas bien, mon amie, c'est contraire à ce que tu m'avais promis. J'ai été fort ennuyé de revoir les Tuileries ; ce grand palais m'a paru vide, et je m'y suis trouvé isolé.

31 décembre. — J'ai aujourd'hui grande parade, je verrai toute ma vieille Garde et plus de soixante trains d'artillerie.

[*A Alexandre Ier, empereur de Russie.*] — Monsieur mon Frère, je reçois une seconde note du chancelier Romanzoff; elle me peine. Pourquoi revenir sur des affaires que ma lettre de Vienne a terminées? Après tout cela, je ne sais plus ce que l'on veut; je ne puis détruire des chimères et combattre des nuages. Je laisse Votre Majesté juge qui est le plus dans le langage de l'alliance et de l'amitié, d'elle ou de moi. Commencer à se défier, c'est avoir déjà oublié Erfurt et Tilsit.

1810

1^er^ janvier 1810. Paris. — A l'avenir, les papes devront me prêter serment, comme ils le prêtaient à Charlemagne et à ses prédécesseurs. Ils ne seront installés qu'après mon approbation, ainsi qu'ils étaient confirmés par les empereurs de Constantinople ; mais je n'exige rien du Pape actuel ; je ne lui demande aucun serment ; je ne veux pas même qu'il reconnaisse la réunion de Rome à la France ; je n'en ai pas besoin.

17 janvier. Trianon. [*A l'impératrice Joséphine.*] — Mon amie, d'Audenarde, que je t'ai envoyé ce matin, me dit que tu n'as plus de courage depuis que tu es à la Malmaison. Ce lieu est cependant tout plein de nos sentiments, qui ne peuvent et ne doivent jamais changer, du moins de mon côté.

J'ai bien envie de te voir ; mais il faut que je sois sûr que tu es forte, et non faible ; je le suis aussi un peu, et cela me fait un mal affreux.

Adieu, Joséphine ; bonne nuit. Si tu doutais de moi, tu serais bien ingrate.

6 février. Paris. — Un conseil a eu lieu il y a peu de jours, et les opinions y ont été partagées entre les princesses russe et autrichienne.

Monsieur le duc de Cadore, je vous prie, avant de vous coucher, d'expédier le courrier en Russie, tel que je vous l'ai écrit. Ne parlez pas de la séance de ce soir. Demain au soir, quand vous aurez signé avec le prince Schwarzenberg, vous en expédierez un second pour faire connaître que je suis décidé pour l'Autrichienne. Vous viendrez demain à mon lever. Portez-moi le contrat de Louis XVI et l'historique.

7 février. — On est donc bien joyeux de mon mariage?

(Decrès : Oui, sire, beaucoup.)

J'entends, c'est qu'on suppose que le lion s'endormira ! Eh bien ! l'on se trompe. Le sommeil lui serait aussi doux peut-être qu'à tout autre. Mais ne voyez-vous pas qu'avec l'air d'attaquer sans cesse je ne suis pourtant jamais occupé qu'à me défendre?

Monsieur le duc de Cadore, je désire que vous donniez à M. Otto les instructions suivantes. Le courrier portant le contrat de mariage pouvant arriver le 13 de ce mois à Vienne, il pourra en expédier un le 14, avec l'assurance des ratifications ; il arrivera à Paris le 21. Le prince de Neufchâtel, étant destiné à être envoyé comme ambassadeur extraordinaire pour demander la princesse en mariage, pourra partir le 22 ; il arrivera à Vienne le

28 ou le 29, et fera la demande le lendemain de son arrivée. M. Otto aura, avant son arrivée, arrangé tout ce qui est relatif au cérémonial, pour la célébration du mariage par procuration. Ce mariage pourra se faire le 2 mars. La princesse achèvera le carnaval à Vienne et en partira le 7, jour des Cendres.

23 février. Rambouillet. — La convention portant contrat de mariage entre moi et l'archi-duchesse Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche, a été ratifiée le 16 à Vienne.

[*A l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche.*] — Ma Cousine, les brillantes qualités qui distinguent votre personne nous ont inspiré le désir de la servir et honorer. En nous adressant à l'Empereur votre père pour le prier de nous confier le bonheur de Votre Altesse Impériale, pouvons-nous espérer qu'elle agréera les sentiments qui nous portent à cette démarche ? Pouvons-nous nous flatter qu'elle ne sera pas déterminée uniquement par le devoir de l'obéissance à ses parents? Pour peu que les sentiments de Votre Altesse Impériale aient de la partialité pour nous, nous voulons les cultiver avec tant de soins, et prendre à tâche si constamment de lui complaire en tout, que nous nous flattons de réussir à lui être agréable un jour; c'est le but où nous voulons arriver et pour lequel nous prions Votre Altesse de nous être favorable.

4 mars. Palais des Tuileries. [*A la députation*

du Sénat.] — Sénateurs, je suis touché des sentiments que vous m'exprimez. L'impératrice Marie-Louise sera pour les Français une tendre mère; elle fera ainsi mon bonheur. Je suis heureux d'avoir été appelé par la Providence à régner sur ce peuple affectueux et sensible, que j'ai trouvé, dans toutes les circonstances de ma vie, si fidèle et si bon pour moi.

11 mars. [*A Fouché.*] — Je vous avais dit de faire en sorte que les journaux ne parlassent pas de l'impératrice Joséphine ; cependant ils ne font pas autre chose : encore aujourd'hui *le Publiciste* en est plein. Veillez à ce que demain les journaux ne répètent pas cette nouvelle du *Publiciste.*

16 mars. — Monsieur le duc de Cadore, préparez un courrier pour Saint-Pétersbourg, par lequel vous ferez connaître au duc de Vicence combien je trouve ridicules les plaintes que fait la Russie ; qu'il doit répondre ferme à l'empereur ; que l'empereur me méconnaît lorsqu'il pense qu'il y a eu double négociation ; que je suis trop fort pour cela ; que ce n'est que quand il a été clair que l'empereur n'était pas le maître dans sa famille, et qu'il ne tenait pas les promesses faites à Erfurt, que l'on a négocié avec l'Autriche, négociation qui a été commencée et terminée en vingt-quatre heures, parce que l'Autriche avait envoyé toutes les autorisations à son ministre pour s'en servir dans l'événement.

20 mars. — Je pars pour Compiègne.

28 mars. Compiègne. [*A François Ier, empereur d'Autriche.*] — Monsieur mon Frère et Beau-Père, la fille de Votre Majesté est depuis deux jours ici. Elle remplit toutes mes espérances, et, depuis deux jours, je n'ai cessé de lui donner et d'en recevoir des preuves des tendres sentiments qui nous unissent. Nous nous convenons parfaitement. Je ferai son bonheur, et je devrai à Votre Majesté le mien.

Nous partons demain pour Saint-Cloud, et, le 2 avril, nous célébrerons la cérémonie de notre mariage aux Tuileries.

[*A l'archiduc Charles.*] — Mon Cousin, je dois bien des remerciements à Votre Altesse Impériale d'avoir voulu me représenter à mon mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise. Elle est depuis deux jours ici, et je lui ai, bien de cœur, renouvelé les promesses que vous avez faites en mon nom.

Votre Altesse sait que l'estime que je lui porte est déjà ancienne, et fondée sur ses grandes qualités et actions. Je suis bien désireux de lui en donner une marque authentique, et je la prie d'accepter le grand aigle de la Légion d'honneur. Je la prie de recevoir aussi la croix de la Légion que je porte et qui est portée par vingt mille soldats qui ont été mutilés ou se sont distingués sur le champ d'honneur. L'une est un hommage à son génie comme général, et l'autre, à sa rare valeur comme soldat.

21 avril. Compiègne. [*A l'impératrice Joséphine.*] — Mon amie, je reçois ta lettre du 19 avril; elle est d'un mauvais style. Je suis toujours le même; mes pareils ne changent jamais. Je vois avec plaisir que tu ailles à Malmaison, et que tu sois contente; moi, je le serai de recevoir de tes nouvelles, et de te donner les miennes, je te laisse juge qui est meilleur et plus ami de toi ou de moi.

Adieu, mon amie; porte-toi bien, et sois juste pour toi et pour moi.

28 avril. [*A l'impératrice Joséphine.*] — N'écoute pas les bavardages de Paris; ils sont oisifs, et bien loin de connaître le véritable état des choses. Mes sentiments pour toi ne changent pas, et je désire beaucoup te savoir heureuse et contente.

20 mai. [*A l'impératrice Joséphine.*] — Je désire bien te voir. Si tu es à la Malmaison à la fin du mois, je viendrai te voir. Je compte être à Saint-Cloud le 30 du mois. Ma santé est fort bonne; il me manque de te savoir contente et bien portante.

23 mai. Lille. [*A Louis Napoléon.*] — Il est temps que je sache si vous voulez faire le malheur de la Hollande et, par vos folies, causer la ruine de ce pays. Je ne veux pas que vous envoyiez de ministre en Autriche. Je ne veux pas que vous renvoyiez les Français qui sont à votre service. Je n'aurai plus d'ambassadeurs en Hollande. Ne m'écrivez plus de vos phrases ordinaires; voilà trois ans que

vous me les répétez; c'est la dernière lettre de ma vie que je vous écris.

1^er^ juillet. Paris. — Que prétend la Russie? Veut-elle la guerre ? Pourquoi ces plaintes continuelles ? Pourquoi ces soupçons injurieux? Si j'avais voulu rétablir la Pologne, je l'aurais dit et je n'aurais pas retiré mes troupes d'Allemagne. La Russie veut-elle me préparer à sa défection ? Je serai en guerre avec elle le jour où elle fera la paix avec l'Angleterre. Je ne veux pas rétablir la Pologne. Je ne veux pas aller finir mes destinées dans les sables de ses déserts. Mais je ne veux pas me déshonorer en déclarant que le royaume de Pologne ne sera jamais rétabli. Non, je ne puis prendre l'engagement de m'armer contre des gens qui m'ont témoigné une bonne volonté constante et un grand dévouement. Par intérêt pour eux et pour la Russie, je les exhorte à la tranquillité et à la soumission, mais je ne me déclarerai pas leur ennemi, et je ne dirai pas aux Français : il faut que votre sang coule pour mettre la Pologne sous le joug de la Russie.

6 septembre. Saint-Cloud. [*A Charles XIII, roi de Suède.*] — Monsieur mon frère, le comte de Rosen m'a remis votre lettre datée du 21 août. Votre Majesté me fait connaître que la diète a nommé le prince de Ponte-Corvo prince royal de Suède, et elle me demande que je lui permette d'accepter. J'étais peu préparé à cette nouvelle. J'ai cependant apprécié les sentiments qui ont porté

la nation suédoise à donner cette preuve d'estime à mon peuple et à mon armée. J'autorise le prince de Ponte-Corvo à accepter le trône où l'appelle le vœu réuni de Votre Majesté et des Suédois.

4 novembre. Fontainebleau.— Les marchandises coloniales qui ont paru à la dernière foire de Leipzig y ont été apportées par 700 chariots venant de Russie; c'est qu'aujourd'hui tout le commerce des denrées coloniales se fait par la Russie, c'est enfin que les douze cents bâtiments que les Anglais ont escortés par vingt vaisseaux de guerre et qu'ils avaient masqués sous pavillons suédois, portugais, espagnol, américain, ont en partie débarqué leurs marchandises en Russie; que la paix ou la guerre est entre les mains de la Russie.

23 novembre. Paris. [*Au général Savary.*] — Le *Journal de l'Empire* dit, dans sa feuille d'aujourd'hui, que je faisais faire à Vienne la statue de l'empereur d'Autriche, sans doute pour la mettre sur quelque place de Paris. Dites bien au sieur Etienne que, la première fois qu'il laissera passer de pareilles absurdités, je lui ôterai la direction du journal.

Les Allemands sont si connus pour leur niaiserie que je suis étonné qu'Etienne, qui a de l'esprit, s'y laisse prendre. Que ne répète-t-il, d'après les journaux allemands, que je portais sur ma bouche la pantoufle de la princesse Louise, que je ne connaissais même pas? Ce sont des choses qui se recommandent par leur extrême bêtise. Ce sont les

journaux de Paris qui doivent dire à l'Europe ce que je fais, et non les gazettes de Vienne.

5 décembre. — Les Russes font beaucoup de travaux sur la Dwina et même sur le Dniester.

Monsieur le duc de Cadore, remettez-moi, au 15 décembre, un livret de la situation des troupes de la Confédération du Rhin, en y comprenant le duché de Varsovie, un autre de l'armée russe, et un autre de l'armée autrichienne.

Nous avons des nouvelles de Londres du 22; il en résulte qu'au 3 décembre le prince d'Essling occupait toujours Santarem; qu'il y avait eu quelques affaires d'avant-garde où les Anglais avaient été repoussés, et que lord Wellington avait repris sa position de Lisbonne.

1811

5 janvier. Paris. — L'Empereur désire que M. Barbier lui envoie, le plus tôt possible, le résultat de ses recherches sur la question de savoir s'il y a des exemples d'empereurs qui aient suspendu ou déposé des papes.

Hier, me trouvant au Conseil d'Etat, j'ai demandé au comte Portalis s'il avait connaissance d'un libelle du Pape, qui avait circulé ici, tendant à provoquer la désobéissance et le mépris de l'autorité. Après avoir hésité, ce conseiller d'Etat m'ayant répondu qu'il en avait eu connaissance, je l'ai chassé de mon conseil, lui ai ôté toutes ses places et l'ai exilé à quarante lieues de Paris.

28 février. [*A Alexandre Ier, empereur de Russie.*] — Je charge le comte de Czernitchef de parler à Votre Majesté de mes sentiments pour elle. Ces sentiments ne changeront pas, quoique je ne puisse me dissimuler que Votre Majesté n'a plus d'amitié pour moi; déjà notre alliance n'existe plus dans l'opinion de l'Angleterre et de l'Europe : fût-elle aussi entière dans le cœur de Votre Majesté qu'elle

l'est dans le mien, cette opinion générale n'en serait pas moins un grand mal. Moi, je suis le même pour elle, mais je suis frappé de l'évidence de ces faits et de la pensée que Votre Majesté est toute disposée, aussitôt que les circonstances le voudront, à s'arranger avec l'Angleterre, ce qui est la même chose que d'allumer la guerre entre les deux empires.

9 mars. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon cousin, je vous prie d'écrire une lettre particulière au général Suchet pour lui témoigner ma satisfaction de la bonne conduite qu'il a tenue dans la campagne qui vient d'avoir lieu; que j'attends beaucoup de son zèle pour pousser vivement le siège de Sarragosse. C'est dans Sarragosse qu'il trouvera son bâton de maréchal de France.

19 mars. — A sept heures après-midi, l'Impératrice me fit demander de descendre chez elle. Je la trouvai sur la chaise longue, commençant à sentir les premières douleurs. Elle se coucha à huit heures, et depuis ce moment elle a eu des douleurs assez vives, mais qui n'avançaient en rien sa délivrance, parce que c'étaient des douleurs de reins. Les gens de l'art pensèrent que cette délivrance pourrait tarder vingt-quatre heures; ce qui me fit renvoyer toute la cour et dire au Sénat, au corps municipal et au chapitre de Paris, qui étaient assemblés, qu'ils pouvaient se retirer.

20 mars. Ce matin, à huit heures, Dubois accourt tout éperdu, pâle comme la mort. Je lui

criai : — Eh bien est-ce qu'elle est morte ? Si elle est morte, on l'enterrera. — Car, comme je suis habitué aux grands événements, ce n'est pas dans le moment où on me les annonce qu'ils me font de l'effet. Ce n'est qu'ensuite. On viendrait me dire je ne sais quoi que je n'éprouverais rien. Ce n'est qu'une heure après que je ressens le mal.

Dubois me répondit que non, mais que l'enfant se présentait de travers. Cela était bien malheureux, car cela n'arrive pas une fois sur deux mille. Je descendis vite chez l'Impératrice. Elle criait horriblement. Je ne suis pas tendre, et cependant de la voir tant souffrir, cela m'émut. Dubois, ne sachant plus ce qu'il faisait, avait voulu attendre Corvisart, qui lui redonna du courage. La duchesse de Montebello était là comme une sotte. Ivan et Corvisart tenaient l'Impératrice...

Le roi de Rome resta au moins une minute sans crier ; lorsque j'entrai, il gisait sur le tapis comme un mort. M^me^ de Montebello voulait qu'on suivît l'étiquette. Corvisart l'envoya promener. Enfin, à force de frotter, l'enfant revient à lui ; il était seulement égratigné sur la tête par les fers. L'Impératrice s'était crue perdue, elle était persuadée qu'on la sacrifierait pour l'enfant, et cependant c'était bien le contraire que j'avais recommandé.

21 mars. — L'enfant se porte parfaitement bien. L'Impératrice est aussi bien que le comporte son état ; elle a déjà un peu dormi et pris quelque nourriture.

22 mars. — Monge, Berthollet, Laplace sont de vrais athées. Je crois que l'homme a été produit par le limon de la terre, échauffé par le soleil et combiné avec les fluides électriques.

2 avril. — L'empereur Alexandre est déjà loin de l'esprit de Tilsit ; toutes les idées de guerre viennent de la Russie. Si l'empereur n'arrête pas promptement cette impulsion, il y sera entraîné l'année prochaine malgré lui ; et ainsi la guerre aura lieu malgré moi, malgré lui, malgré les intérêts de la France et ceux de la Russie. J'ai déjà vu cela si souvent que c'est mon expérience du passé qui me dévoile cet avenir. Tout cela est une scène d'opéra, et ce sont les Anglais qui tiennent les machines.

13 avril. — J'ai fixé au 2 juin prochain le baptême du roi de Rome, qui sera célébré dans Notre-Dame, à laquelle moi et l'impératrice nous nous rendrons solennellement pour rendre grâces à Dieu sur sa naissance. Après la cérémonie, j'irai dîner à l'hôtel de ville de ma bonne ville de Paris, et je verrai tirer un feu d'artifice. Le même jour il sera chanté un *Te Deum* dans tout l'Empire.

27 mai. Caen. — Je ne peux pas donner le commandement général de mes armées en Espagne, parce que je ne vois pas d'homme capable de les conduire.

23 juin. [*Saint-Cloud.*] — On a acheté une si grande quantité de chevaux en France, tant pour

l'Espagne que pour remonter les corps de l'intérieur que la France est épuisée de chevaux.

5 juillet. [*Au maréchal Davoût.*] — Les marchandises coloniales venant de Suède et de Prusse doivent être confisquées, car elles viennent d'Angleterre ; toute denrée coloniale, de quelque lieu qu'elle vienne, doit être confisquée, car elle vient d'Angleterre. Envoyez des ordres et tenez la main pour que toutes les marchandises coloniales quelconques soient confisquées, n'importe le lieu d'où elles viennent.

15 juillet. Trianon. [*A M. Maret.*] — Il n'y a pas de bâtiments américains ; tous les bâtiments prétendus américains sont anglais, ou chargés pour le compte des Anglais ; si le ministre d'Amérique soutient le contraire, il ne sait ce qu'il dit.

18 août. Palais des Tuileries. — Messieurs les Députés du département de la Lippe, la ville de Münster appartenait à un souverain ecclésiastique : déplorable effet de l'ignorance et de la superstition ! Vous étiez sans patrie. La Providence, qui a voulu que je rétablisse le trône de Charlemagne, vous a fait naturellement rentrer, avec la Hollande et les villes hanséatiques, dans le sein de l'Empire. Du moment où vous êtes devenus français, mon cœur ne fait pas de différence entre vous et les autres parties de mes Etats. Aussitôt que les circonstances me le permettront, j'éprouverai une vive satisfaction à me trouver au milieu de vous.

24 septembre. A bord du Charlemagne, en rade de Flessingue. — Nous avons été trente-six heures sans communiquer avec la terre, parce qu'un coup de vent s'est fait sentir. Cela ne m'a pas empêché de bien manger et de bien dormir. La mer était forte et houleuse ; cependant la rade est fort bonne. Le temps devenant meilleur, je compte demain faire manœuvrer l'escadre.

30 septembre. Anvers. — Je suis arrivé à Anvers aujourd'hui à une heure du matin, fort content de mon escadre, de sa tenue, de son esprit et de ses manœuvres.

1er novembre. Wesel. — L'impératrice Louise n'a que 100.000 écus ; elle solde ses dépenses tous les huit jours ; elle se prive de robes et s'impose des privations pour n'avoir jamais de dettes.

3 novembre. Düsseldorf. — Je vais demain passer la revue à Cologne de plusieurs régiments de cuirassiers. Après cela je m'en vais droit à Paris.

6 novembre. Cologne. — Si la Russie veut désarmer, je ne demande pas mieux que de désarmer ; cela tranquillisera la Prusse et rassurera tout le monde ; mais qu'elle ne nous montre pas le germe d'un mécontentement qui, entre grandes puissances, se résout toujours par la guerre.

2 décembre. Paris. [*Au maréchal Davoût.*] — Je réponds à l'une de vos dernières lettres. Les

Allemands se plaignent que vous avez dit à Rostock que vous sauriez bien empêcher l'Allemagne de devenir une Espagne; que, tant que vous y commanderiez, on n'oserait rien entreprendre. Ces propos font un mal réel. Il n'y a rien de commun entre l'Espagne et les provinces d'Allemagne. L'Espagne serait réduite depuis longtemps sans ses 60.000 Anglais, sans ses 1.000 lieues de côtes qui font que nos armées sont partout sur les frontières, et enfin sans les 100 millions que lui a fournis l'Amérique. Mais, comme en Allemagne il n'y a pas d'Amérique, ni la mer, ni une immense quantité de places fortes et 60.000 Anglais, il n'y a rien à craindre.

Je ne sais pas pourquoi Rapp se mêle de ce qui ne le regarde pas. De quoi va-t-il parler de ce qui se passe en Hongrie, de l'esprit qui anime la Confédération et ces pays, lui qui en est si éloigné? Qu'il se renferme dans son gouvernement, qu'il se mêle de ce qui le concerne et qu'il se borne à me rendre compte de Danzig et des pays environnants. Je vous prie de ne pas remettre de pareilles rapsodies sous mes yeux. Mon temps est trop précieux pour que je le perde à m'occuper de pareilles fadaises. Vous ne prétendez sans doute pas que je m'instruise de ce qui se passe en Hongrie et en Autriche par des rapports de Danzig, surtout transmis par un homme aussi faible et dont je fais aussi peu de cas, hormis un jour d'affaire, que Rapp; tout cela ne sert qu'à me faire perdre mon temps et à salir mon imagination par des tableaux et des suppositions absurdes.

13 décembre. — Monsieur le comte Decrès, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite ; je n'adhère point à son contenu. Je fais trop de cas de vos services pour vous accorder la demande que vous me faites. Restez au poste où la Providence et ma volonté vous ont appelé ; vous avez de la santé pour me servir encore dix ans.

16 décembre. — Je désire qu'une communication soit faite aux princes de la Confédération sur la nécessité de remonter leur cavalerie et de préparer leur contingent.

Il faut préparer la Garde pour entrer en campagne...

17 décembre. [*Au général Savary.*] — Les journaux de Toscane mettent dans le plus grand détail ce que fait la grande-duchesse. Les journaux de Paris, comme de raison, le répètent trop souvent. Je vois dans un article que des équipages français ont crié : « Vive Eliza ! vive l'empereur! » ; c'est ridicule.

19 décembre. — Sa Majesté désire avoir ce que nous avons en français de plus détaillé sur la campagne de Charles XII en Pologne et en Russie.

1812

16 janvier. Paris. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Il est convenable que vos équipages, ceux de votre état-major et de ce qui appartient au grand quartier général soient réunis du 15 février au 1er mars à Mayence.

24 janvier. — Mon intention est d'avoir 2016 voitures; quatre bataillons de voitures comtoises, attelant 2.424 voitures ; quatre bataillons attelés par des bœufs, composés de 1.224 voitures ; un bataillon de voitures à bœufs du royaume d'Italie, attelant 306 voitures ; total général, dix-sept bataillons attelant près de 6.000 voitures et portant de 110 à 120.000 quintaux ; ce qui ferait un million de rations de farine, ou pour une armée de 200.000 hommes pendant près de deux mois.

18 février. [*Au maréchal Marmont.*] — Vous avez la supériorité sur l'ennemi, et, au lieu de prendre l'initiative, vous ne cessez de la recevoir. Vous remuez et fatiguez vos troupes. Ce n'est pas l'art de la guerre. La prise de Ciudad-Rodrigo est un échec pour vous.

19 février. [*Au maréchal Bessières.*] — Mon cousin, faites partir le 3e régiment des grenadiers à pied de ma Garde, demain 20, pour Metz, sans le faire passer par Paris. Ce régiment emmènera avec lui son artillerie et ses caissons. Donnez ordre aux chevau-légers polonais de se rendre à Compiègne demain. Gardez le secret, de manière que les Polonais ne sachent pas où ils vont.

Ayez soin que ces mouvements se fassent de nuit et que les troupes ne sachent pas où elles vont.

21 février. Paris. — Ordre au prince d'Eckmühl de commencer son mouvement sans délai.

24 février. [*A Alexandre Ier, empereur de Russie.*] — Monsieur mon Frère, après l'arrivée du courrier que le comte Lauriston a expédié le 6 de ce mois, j'ai pris le parti de causer avec le colonel Czernitchef sur les affaires fâcheuses survenues depuis quinze mois. Il ne dépend que de Votre Majesté de tout terminer. Je prie Votre Majesté de ne jamais douter de mon désir de lui donner des preuves de la considération distinguée que j'ai pour sa personne.

28 mars. [*A Eugène Napoléon.*]—Préparez tout pour votre départ, car dans trois ou quatre jours je vous écrirai de venir à Paris, et peut-être de Paris vous rendrez-vous directement à Glogau, et de là à votre corps d'armée.

Je ne veux point vous laisser ignorer que j'ai conclu depuis plusieurs mois une alliance avec

l'Autriche, qui fait cause commune avec moi et me fournit un contingent de 40.000 hommes.

23 avril. [*Au prince de Neufchâtel.*] — A mesure que nous avançons, nous approchons de la guerre, et il faut, par conséquent, redoubler de fermeté et de vigilance. Voici mes instructions : conformément à l'esprit du traité, aucun général ou officier prussien ne doit commander à Berlin; aucune troupe prussienne ne doit s'y trouver; aucun service ne doit s'y faire que par ordre du général français.

La meilleure manière d'assurer la tranquillité de la Prusse, c'est de la mettre dans l'impuissance de faire un mouvement. Le duc de Bellune devra dans toutes les circonstances témoigner les plus grands égards pour le roi et pour le gouvernement prussien, ce qui doit même être porté jusqu'à l'affectation dans toutes les fêtes et circonstances quelconques.

4 mai. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Remettez, dans la journée de mardi, toutes les affaires des armées d'Espagne au ministre de la Guerre, de sorte que, dans la nuit de mardi à mercredi, vous puissiez être prêt à partir.

21 mai. Dresde. — Je suis à Dresde depuis deux jours avec l'Impératrice, avec l'empereur et l'impératrice d'Autriche. Je compte y rester encore quelques jours. Toute mon armée est sur la Vistule. Il n'y a encore rien de nouveau. Les hostilités ne sont pas commencées.

26 mai. — Il est possible que le 6 juin je commence des mouvements de guerre, sans cependant être en guerre, vu que j'ai six ou huit jours de marche sur le territoire de Prusse ou du Grand-Duché.

4 juin. [*Au général Clarke.*] — Il semblerait qu'à Paris on regarde l'armée comme un pis-aller et qu'on cherche des prétextes pour n'y pas venir. Retirez toutes les permissions, et que tous les officiers rejoignent.

Il me paraît qu'il y a de l'anarchie dans la place de Thorn.

Toute ma garde se réunit ici. Je compte la voir demain, finir quelques affaires de l'administration et me rendre à Marienburg et Danzig.

5 juin. [*A Jérôme Napoléon.*] — Je crois vous avoir fait connaître ce que vous avez de mieux à faire au début de la campagne : d'abord, faire croire que vous allez entrer en Volhynie et tenir l'ennemi le plus possible sur cette partie, pendant que, le débordant sur son extrême droite, j'aurai gagné sur lui douze ou quinze marches dans la direction de Pétersbourg ; je passerai le Niemen et lui enlèverai Vilna, ce qui est le premier objet de la campagne.

Quand cette opération sera démasquée, l'ennemi prendra un des deux partis suivants : ou il se ralliera dans l'intérieur de ses Etats pour se trouver en force de livrer bataille, ou il prendra lui-même l'offensive.

8 juin. Danzig. [*A Joséphine.*] — Je recevrai toujours, mon amie, de tes nouvelles avec un grand intérêt. Les eaux te feront du bien, je l'espère, et je te verrai avec bien du plaisir à ton retour. Ne doute jamais de l'intérêt que je te porte. J'arrangerai toutes les affaires dont tu me parles.

10 juin. Danzig. — Je pars demain pour me rendre à Kœnigsberg où je serai le 12 à deux heures du matin.

13 juin. Kœnigsberg. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, je vous envoie une lettre de l'ordonnateur Deschamps, en date de ce jour, qui fait connaître la mauvaise situation où se trouve le 2e corps sous le rapport des subsistances. La faute en est tout entière au duc de Reggio et à l'ordonnateur. Faites connaître à ce maréchal qu'il est important qu'il prenne des mesures pour avoir tous ces approvisionnements.

15 juin. — Tout me porte à penser que les premiers coups de fusil auront lieu du 22 au 23. Je porte demain mon quartier général à Wehlau.

16 juin. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, écrivez au duc d'Elchingen que son corps s'éloigne mal à propos de la route qui lui est tracée, et que partout il porte la dévastation.

17 juin. Insterburg. [*A Eugène Napoléon.*] — Retardez votre mouvement jusqu'à nouvel ordre; car, avant tout, il faut que vous ayez des vivres.

Faites-moi connaître combien vous avez de pain le 19 au soir. Je me déciderai alors à vous donner un ordre de mouvement. Dans ce pays-ci, le pain est la principale chose.

[*Au maréchal Davoût.*] — Je suppose que vous vous êtes assuré de vingt-cinq jours de vivres pour votre corps d'armée.

22 juin. Quartier impérial de Wilkowyszki. Proclamation à la Grande Armée. — Soldats! la seconde guerre de la Pologne est commencée; la première s'est terminée à Friedland et à Tilsit. A Tilsit, la Russie a juré éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses serments! Elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin. La Russie est entraînée par la fatalité; ses destins doivent s'accomplir. Nous croirait-elle donc dégénérés? Ne serions-nous donc plus les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre : le choix ne saurait être douteux. Marchons donc en avant : passons le Niemen, portons la guerre sur son territoire.

L'Empereur ordonne aux maréchaux et généraux commandant les corps d'armée, aux généraux commandant les divisions et les brigades, et aux chefs de corps, de prendre toutes les mesures nécessaires pour maintenir l'armée dans le plus grand ordre et empêcher les désordres qui commencent à désoler le pays.

24 juin. Kovno. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Faites connaître au Roi (de Naples) que, jusqu'à ce qu'il se trouve dans des pays de grande plaine, il ne doit pas trop s'encombrer de cavalerie; qu'il faut ménager les cuirassiers; qu'il n'est question que de repousser les troupes légères de l'ennemi et d'avoir de ses nouvelles dans les directions de Vilna.

29 juin. Vilna. — Nous sommes entrés hier à Vilna, que l'ennemi a évacué après avoir brûlé le pont et les magasins immenses.

30 juin. — Nous attendons toujours avec impatience les convois de Tilsit.

[*Au maréchal Davoût.*] — Je vous envoie un rapport du général Bordesoulle; vous y verrez la marche du corps de Doktourof, qui marchait sur Ochmiana; tachez de savoir quelle est la direction qu'ont prise les Russes.

1er juillet. [*A Alexandre Ier, empereur de Russie.*]— Votre Majesté, après avoir constamment refusé pendant dix-huit mois de s'expliquer, m'a fait enfin remettre par son ministre une sommation d'évacuer la Prusse comme condition préalable de toute explication. Peu de jours après, ce ministre a fait la demande de ses passe-ports et a répété trois fois cette demande. Dès ce moment, j'étais en guerre avec Votre Majesté, par là elle a voulu ôter à la Prusse l'indépendance qu'elle paraissait vouloir lui garantir, en même temps qu'elle

me montrait du doigt les Fourches Caudines. Je plains la méchanceté de ceux qui ont pu donner de tels conseils à Votre Majesté. Quoi qu'il en soit ; jamais la Russie n'a pu tenir ce langage avec la France ; c'est tout au plus celui que l'impératrice Catherine pouvait tenir au dernier des rois de Pologne.

La guerre est donc déclarée entre nous. Dieu même ne peut pas faire que ce qui a été n'ait pas été. Mais mon oreille sera toujours ouverte à des négociations de paix ; et, quand Votre Majesté voudra sérieusement s'arracher à l'influence des hommes ennemis de sa famille, de sa gloire et de celle de son empire, elle trouvera toujours en moi les mêmes sentiments et la vraie amitié.

3 juillet. — La Garde est réunie à Vilna. Le corps du vice-roi est arrivée.

4 juillet. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Ecrivez au duc d'Elchingen que la situation de son corps d'armée me paraît fort alarmante. Dites-lui d'envoyer des détachements de cavalerie commandés par des officiers d'état-major pour faire rejoindre les traîneurs ; il y en a beaucoup qui commettent des crimes, et qui finiraient par se faire prendre par les Cosaques.

7 juillet. — La Garde doit partir. Mais je ne puis avoir de tranquillité que la Garde et le quartier général n'aient vingt jours de vivres assurés,

puisque la Garde marche la dernière et doit donner l'exemple de la discipline.

8 juillet. — On perd tant de chevaux, dans ce pays-ci, qu'on aura bien de la peine, avec toutes les ressources de la France et de l'Allemagne, à maintenir monté l'effectif actuel des régiments.

10 juillet. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, faites partir une brigade de gendarmerie pour se rendre à Voronovo. Ils arrêteront les pillards du 33e, qui commettent des dégâts horribles dans ce pays.

14 juillet. — Députés de la Confédération de Pologne, j'ai entendu avec intérêt ce que vous venez de me dire.

L'amour de la patrie est la première vertu de l'homme civilisé. Dans ma position, j'ai bien des intérêts à concilier et bien des devoirs à remplir. Si j'eusse régné lors du premier, du second ou du troisième partage de la Pologne, j'aurais armé tout mon peuple pour vous soutenir. J'aime votre nation, depuis seize ans j'ai vu vos soldats à mes côtés, sur les champs d'Italie comme sur ceux d'Espagne.

Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez concevoir l'espoir de réduire vos ennemis à reconnaître vos droits.

15 juillet. — L'ennemi a attaqué la cavalerie de la division Sebastiani. Le roi de Naples prend position à Skazni avec les 2e, 3e corps, une partie du 1er et toute sa cavalerie.

19 juillet. Gloubokoïe. — Je viens de recevoir des nouvelles fraîches de Drina. L'ennemi a abandonné son camp retranché. Les mouvements paraissent bien incertains.

22 juillet. — Le roi de Naples s'est porté sur Polotsk et inonde toute la rive droite de la Dvina de sa cavalerie.

[*Au prince de Neufchâtel.*] — Répondez au général Jomini qu'il est absurde de dire qu'on n'a pas de pain quand on a 500 quintaux de farine par jour, qu'au lieu de se plaindre il faut se lever à quatre heures du matin, aller soi-même aux moulins, à la manutention, et faire faire 30.000 rations de pain par jour ; mais que s'il dort et que s'il pleure il n'aura rien.

Nous allons avoir une bataille qui fera une énorme consommation de poudre et de munitions : comment ferons-nous pour les remplacer? Faudra-t-il envoyer les caissons vides à Vilna? Alors il faudra un mois ou six semaines pour qu'ils rejoignent.

24 juillet. Kamen. — L'ennemi paraît être à Vitebsk, nous y marchons.

25 juillet. Biéchenkovitchi. — Le prince d'Eckmühl a eu une bataille le 23 à Mohilef ; j'en ignore le détail. Bagration a voulu lui passer sur le corps, il a été repoussé.

26 juillet. — Je pars à l'instant. Si l'ennemi tient, nous livrerons bataille après demain.

29 juillet. Vitebsk. — L'ennemi bat en retraite de tous les côtés, il n'est pas possible de l'atteindre.

1er août. — La brigade de cavalerie légère du général Guyon a poussé jusqu'auprès de Nevel et n'y a rien trouvé; le vice-roi, de son côté, a poussé des partis sur Vélije.

2 août. — Il n'y a rien de nouveau.

6 août. — Mon intention est de marcher à l'ennemi, probablement par la rive gauche du Borysthène, d'enlever Smolensk, et de livrer bataille à l'armée russe, si elle veut tenir dans la position où elle est.

7 août. [*A M. Barbier.*] — L'Empereur désirerait avoir quelques livres amusants. S'il y avait quelques bons romans nouveaux, ou plus anciens qu'il ne connût pas, ou des mémoires d'une lecture agréable, vous feriez bien de nous les envoyer, car nous aurons des moments de loisir qu'il n'est pas aisé de remplir ici.

10 août. — Les nouvelles que je reçois sont que l'ennemi s'est entièrement retiré; on a poussé à plusieurs lieues en avant et on ne l'a point trouvé.

15 août. — *Bivouac de Boyarintsova.* — Je marche sur Smolensk. Il est possible qu'il y ait demain une grande bataille. Une affaire d'avant-garde a

eu lieu hier : la 27e division russe a été écrasée.

18 août. Smolensk. — Je rentre à l'instant ; la chaleur est excessive et il y a beaucoup de poussière, ce qui nous fatigue un peu. Nous avons eu ici toute l'armée ennemie, elle avait ordre de donner ici bataille, et ne l'a pas osé. Nous avons pris Smolensk de vive force.

L'armée russe marche fort mécontente et très découragée dans la direction de Moscou.

23 août. [*A Mme la comtesse de Montesquiou, gouvernante de France, à Paris.*] — J'ai reçu le portrait du Roi, je l'ai trouvé fort ressemblant. Il me fournit une occasion, que je saisis avec plaisir, de vous témoigner toute ma satisfaction des soins que vous prenez de lui.

[*Au maréchal Davoût.*] — J'attends de vos nouvelles ce soir pour mettre en marche la Garde, afin que, si l'ennemi veut nous attendre, nous puissions lui livrer bataille.

26 août. Dorogobouje. — L'ennemi, après avoir construit des fortifications, élevé des batteries et des redoutes et avoir annoncé l'intention de tenir ici, a, comme à l'ordinaire, manqué de résolution. Nous sommes entrés dans cette ville, qui est assez considérable, puisqu'il y a huit ou dix clochers. Le pays est bon et l'on assure qu'il se soutient très beau jusqu'à Moscou. La chaleur que nous éprouvons est excessive. Le temps continue à être très beau.

On dit que l'ennemi est résolu à nous attendre à Viazma.

29 août. Viazma. — Nous sommes à Viazma. L'ennemi continue sa retraite sur Moscou.

1er septembre. Velitchevo. — L'ennemi est sur le grand chemin, devant l'avant-garde du roi de Naples.

2 septembre. Ghjatsk. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, donnez ordre au roi de Naples, au prince d'Eckmühl, au vice-roi, au prince Poniatowski, au duc d'Elchingen, de prendre aujourd'hui repos, de rallier les troupes, de faire faire à trois heures après midi un appel, et de me faire connaître positivement le nombre d'hommes qui seront présents à la bataille.

L'état-major général ne m'est d'aucun service; ni le grand-prévôt de la gendarmerie, ni le vaguemestre, ni les officiers d'état-major, aucun ne sert comme il le devrait. Vous avez reçu mon ordre du jour pour les bagages. Faites en sorte que les premiers bagages que je ferai brûler ne soient pas ceux de l'état-major général.

3 septembre. [*Au prince de Neufchâtel.*]— Mon Cousin, écrivez aux généraux commandant les corps d'armée que nous perdons tous les jours beaucoup de monde par le défaut d'ordre qui existe dans la manière d'aller aux subsistances; qu'il est urgent qu'ils concertent avec les différents chefs de corps les mesures à prendre pour mettre un terme

à un état de choses qui menace l'armée de sa destruction; que le nombre de prisonniers que l'ennemi fait se monte chaque jour à plusieurs centaines.

Depuis vingt ans que je commande les armées françaises, je n'ai jamais vu l'administration militaire plus nulle, il n'y a personne; ce qui a été envoyé ici est sans aptitude et sans connaissance.

7 septembre. Sur les hauteurs de Borodino. — Soldats, voilà la bataille que vous avez tant désirée! Désormais, la victoire dépend de vous; elle nous est nécessaire. Elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie! Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitebsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous: *Il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou!*

8 septembre. Bataille de la Moskova. — La bataille de la Moskova est l'action de guerre la plus glorieuse, la plus difficile et la plus honorable pour les Gaulois, dont l'histoire ancienne et moderne fasse mention.

Intrépides héros, Murat, Ney, Poniatowski, c'est vous à qui la gloire en est due! Que de grandes, que de belles actions l'histoire aurait à recueillir! Elle dirait comment ces intrépides cuirassiers forcèrent et sabrèrent les canonniers sur leurs pièces;

elle raconterait le dévouement héroïque de Montbrun, de Caulaincourt, qui trouvèrent la mort au milieu de leur gloire; elle dirait ce que nos canonniers, découverts, en pleine campagne, firent contre des batteries plus nombreuses et couvertes par de bons épaulements; et ces intrépides fantassins qui, au moment le plus critique, au lieu d'avoir besoin d'être rassurés par leur général, lui criaient : « Sois tranquille, tes soldats ont tous juré aujourd'hui de vaincre, et ils vaincront ! »

L'armée russe d'Austerlitz n'aurait pas perdu la bataille de la Moskova.

9 septembre. Mojaïsk. [*A François Ier, empereur d'Autriche.*] — Monsieur mon Frère et très cher Beau-Père, je m'empresse d'annoncer à Votre Majesté Impériale l'heureuse issue de la bataille de la Moskova, qui a eu lieu le 7 septembre, au village de Borodino. Sachant l'intérêt personnel que Votre Majesté veut bien me porter, j'ai cru devoir lui annoncer moi-même ce mémorable événement et le bon état de ma santé. J'évalue la perte de l'ennemi à 40 ou 50.000 hommes; il avait de 120 à 130.000 hommes en bataille. J'ai perdu de 8 à 10.000 tués ou blessés. J'ai pris 60 pièces de canon et fait un grand nombre de prisonniers.

Je prie surtout Votre Majesté de me conserver ses bonnes grâces et ses mêmes sentiments, qu'elle me doit pour ceux que je lui porte.

10 septembre. Mojaïsk. — Nous avons bien

besoin de fusils français ; il nous en faut à Vilna, à Minsk, à Smolensk et à l'abbaye qui est près du champ de bataille, pour armer les traîneurs et, bien entendu, les blessés qui ont perdu les leurs.

13 septembre. Borisovka. — A peine étions-nous éloignés de quelques milles de Mojaïsk, que nous fûmes tout étonnés de nous trouver, malgré le voisinage où l'on était d'une des plus grandes capitales du monde, sur une plaine sablonneuse, aride et complètement déserte.

L'armée traversa cet espace avec peine. Les chevaux étaient harassés, épuisés par la faim et la soif; car l'eau était aussi rare que les fourrages. Les hommes eurent aussi beaucoup à souffrir.

14 septembre. Moscou. — Nous arrivâmes au soir dans Moscou.

15 septembre. — Incendie de Moscou.

18 septembre. — Nous suivons l'ennemi, qui se retire au delà du Volga. Nous avons trouvé une immense quantité de choses à Moscou, qui était une ville extrêmement belle. De deux cents ans la Russie ne se relèvera pas de la perte qu'elle fait. Ce n'est pas exagérer que de l'évaluer à un milliard.

20 septembre. [*A Alexandre Ier, empereur de Russie.*] — Monsieur mon Frère, la belle et superbe ville de Moscou n'existe plus. Rostopchine l'a fait brûler. Quatre cents incendiaires ont été arrêtés

sur le fait; tous ont déclaré qu'ils mettaient le feu par les ordres de ce gouverneur et du directeur de la police; ils ont été fusillés. Le feu paraît avoir enfin cessé. Les trois quarts des maisons sont brûlées, un quart reste. Cette conduite est atroce et sans but. A-t-elle pour objet de nous priver de quelques ressources? Mais ces ressources étaient dans des caves que le feu n'a pu atteindre. D'ailleurs, comment détruire une ville des plus belles du monde et l'ouvrage des siècles pour atteindre un si faible but? Si je supposais que de pareilles choses fussent faites par les ordres de Votre Majesté, je ne lui écrirais pas cette lettre; mais je tiens pour impossible qu'avec ses principes, son cœur, la justesse de ses idées, elle ait autorisé de pareils excès, indignes d'un grand souverain et d'une grande nation.

J'ai fait la guerre à Votre Majesté sans animosité : un billet d'elle, avant ou après la dernière bataille, eût arrêté ma marche, et j'eusse voulu être à même de lui sacrifier l'avantage d'entrer à Moscou. Si Votre Majesté me conserve encore quelque reste de ces anciens sentiments, elle prendra en bonne part cette lettre. Toutefois elle ne peut que me savoir gré de lui avoir rendu compte de ce qui se passe dans Moscou.

Jamais, en dépit de la poésie, toutes les fictions de l'incendie de Troie n'égalèrent la réalité de celle de Moscou. La ville était de bois, le vent était violent; toutes les pompes avaient été enlevées. C'était littéralement un océan de feu.

23 septembre. — Je viens de lever en France une conscription de 140.000 hommes, et en Italie une de 30.000. Les circonstances de la bataille de la Moskova et de l'entrée à Moscou ne doivent pas affaiblir le zèle.

4 octobre. — L'ennemi se dirigeant sur la route de Kief, son but est évident : C'est qu'il attend des renforts de l'armée de Moldavie. Marcher à lui, c'est agir dans le sens de ses secours, et se trouver sans points d'appui.

Moscou, se trouvant abandonné de ses habitants et brûlé, n'entre plus pour nous dans aucune considération. Cette ville ne peut contenir nos blessés et nos malades.

Si l'armée se reploie sur Smolensk, est-il sage d'aller chercher l'ennemi et de s'exposer à perdre, dans une marche qui aurait l'air d'une retraite, quelques milliers d'hommes devant une armée connaissant bien son pays, ayant beaucoup d'agents secrets et une nombreuse cavalerie légère.

Voulant se replier pour passer ses quartiers d'hiver sur la Pologne, vaut-il mieux se reployer directement par la route sur laquelle nous sommes venus ?

5 octobre. [*Au prince de Neufchâtel.*] — J'ai peine à croire qu'il faille quarante-cinq jours pour évacuer les blessés qui se trouvent à Mojaïsk. Car je remarque que, dans ces quarante-cinq jours, en ne faisant rien, partie guérira, partie mourra ; il n'y aurait donc que le surplus à évacuer, et l'expé-

rience prouve que, trois mois après une bataille, il ne reste pas le sixième des blessés; ainsi en comptant sur 6.000, il n'en resterait, au bout de trois mois, que 1.000 à transporter. Mon intention est de rester maître de ma ligne d'opérations et de faire évacuer mes blessés.

6 octobre. — L'armée russe de Moldavie, forte de trois divisions, a passé le Dnieper dans les premiers jours de septembre. L'armée du général Koutouzof, battue à la bataille de la Moskova, est aujourd'hui sur Kalonga, ce qui pourrait faire penser qu'elle attend des renforts qui lui viendraient de Moldavie par la route de Kief.

14 octobre. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Envoyez l'ordre au duc d'Abrantès de ne laisser passer aucun convoi d'artillerie pour Moscou à dater de demain 15, et de les faire tous rétrograder vers Smolensk.

15 octobre. — Il y aura à notre Conservatoire Impérial dix-huit élèves pour notre Théâtre français, neuf de chaque sexe.

Ils pourront suivre les classes de musique ; mais ils seront plus spécialement appliqués à l'art de la déclamation, et suivront exactement les cours des professeurs, selon le genre auquel ils seront destinés.

A cet effet, indépendamment des professeurs, il y aura pour l'art dramatique deux répétiteurs, lesquels feront répéter et travailler les élèves, chaque jour, à des heures qui seront fixées.

Il y aura, en outre, un professeur de grammaire, d'histoire et de mythologie appliquées à l'art dramatique, lequel enseignera spécialement les élèves destinés au Théâtre-Français.

18 octobre. [*A Berthier.*] — Mon Cousin, mandez au roi de Naples que toute l'armée est en mouvement. Le duc d'Istrie, avec ma Garde à cheval, couche ce soir à quatre lieues; moi-même je pars cette nuit.

La Garde bivouaquera en carré autour du logement de l'Empereur.

19 octobre. — Le général Sebastiani, placé à une lieue sur la gauche du roi de Naples, s'est laissé surprendre par une horde de Cosaques, le 18, à cinq heures du matin.

Il a perdu six pièces de canon qui étaient au bivouac. L'infanterie ennemie s'est alors portée sur les derrières du roi de Naples pour aller occuper un défilé. Le roi de Naples, à la tête des carabiniers et cuirassiers, a enfoncé cette infanterie et l'a écharpée.

L'armée est en marche; on se décidera demain à faire sauter le Kremlin et à passer par Kalonga ou par Viazma, pour arriver avant les grands froids et prendre les quartiers d'hiver. Tout, du reste, va bien.

Eh bien, Rapp, nous allons nous retirer sur la Pologne : je prendrai de bons quartiers d'hiver : j'espère qu'Alexandre fera la paix.

(Rapp : Les habitants prédisent un hiver rigoureux.)

Bah ! bah ! avec vos habitants ! Voyez comme il fait beau !

20 octobre. Troïtskoïe [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, donnez ordre au duc de Trévise de faire partir demain, à la pointe du jour, les hommes fatigués et éclopés des corps du prince d'Eckmühl et du vice-roi, de la cavalerie à pied et de la Jeune Garde.

Le 23, à deux heures du matin, il fera mettre le feu au palais du Kremlin.

Quand le feu sera en plusieurs endroits du Kremlin, le duc de Trévise se portera sur la route de Mojaïsk. A quatre heures, l'officier d'artillerie chargé de cette besogne fera sauter le Kremlin. Sur sa route, il brûlera toutes les voitures qui seraient restées en arrière, fera autant que possible enterrer tous les cadavres et briser tous les fusils qu'il pourrait rencontrer.

21 octobre. Krasnoïe. — Le duc d'Elchingen doit former l'arrière-garde de l'armée.

23 octobre. Borovsk. — Les habitants de la Russie ne reviennent pas du temps qu'il fait depuis vingt jours. C'est le soleil et les belles journées du voyage de Fontainebleau.

L'armée est dans un pays extrêmement riche, et qui peut se comparer aux meilleurs de la France et de l'Allemagne.

26 octobre. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Ecrivez au duc d'Abrantès pour lui faire connaître que l'armée russe s'était portée sur Malo-Jaroslavetz; que son avant-garde y arrivait sur une rive en même temps que notre avant-garde arrivait sur l'autre; que la ville est située sur la rive de l'ennemi et dans une position très élevée, ce qui a donné lieu à un combat qui a duré toute la journée du 24; que, pendant que notre avant-garde soutenait ce combat, toute l'armée russe est arrivée; que, de notre côté, des troupes du prince d'Eckmühl sont arrivées au secours du vice-roi; que nous sommes restés maîtres du champ de bataille. Ecrivez aussi que, le 25, l'armée a pris position; l'armée russe était vis-à-vis, à une lieue en arrière de Malo-Yaroslavetz, mais que la nécessité de se débarrasser des blessés qui sont avec l'armée ont décidé l'Empereur à se porter sur Mojaïsk.

30 octobre. Ghjatsk. — Les équipages du grand et du petit quartier général fileront aussi loin qu'ils le pourront.

La division de la Vieille Garde restera ici toute la journée pour se rallier.

2 novembre. Viazma. — Le 8e corps sera demain à Dorogobouje, où sera après demain le quartier général. Nous aurons grand besoin de subsistances à Dorogobouje.

3 novembre. Sembvo. — Le temps continue à être très beau, ce qui est extrêmement favorable.

[*A M. Maret.*] — Il faut acheter des chevaux le plus possible, mais surtout faire le plus vite qu'on pourra.

5 novembre. Dorogobouge. — Ordre au 5e corps de filer demain après le vice-roi, et de se rendre en toute diligence sur Smolensk.

6 novembre. [*A Berthier.*] — Mon Cousin, écrivez au prince d'Eckmühl que, si ce matin, à neuf heures, son corps, soit, comme je le suppose, dépourvu de vivres, il est nécessaire qu'il se porte à dix ou à douze lieues de Smolensk, sur la route d'Yelnia. On dit le pays beau et ayant beaucoup de vivres.

Ce mouvement sera d'autant plus avantageux qu'il n'y a pas de fourrages à Smolensk.

7 novembre. Mikhaïlovka. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, écrivez au duc de Bellune la lettre suivante :

En clair :

J'ai mis votre lettre du 2 sous les yeux de l'Empereur.

Sa Majesté ordonne que vous réunissiez vos six divisions et que vous abordiez sans délai l'ennemi et le poussiez au delà de la Dvina ; que vous repreniez Polotsk.

En chiffre :

Ce mouvement est des plus importants. Dans peu de jours, vos derrières peuvent être inondés de Cosaques ; l'armée et l'Empereur seront demain à Smolensk, mais bien fatigués par une marche de 120 lieues sans s'arrêter. Prenez l'offensive, le

salut des armées en dépend; tout jour de retard est une calamité. La cavalerie de l'armée est à pied, le froid a fait mourir tous les chevaux. Marchez. C'est l'ordre de l'Empereur et celui de la nécessité.

9 novembre. Smolensk. — Il est nécessaire que la journée de demain soit employée à se réunir, de sorte qu'après demain tous ces corps ralliés puissent se mettre en marche.

11 novembre. — Ordre que le corps du général Baraguey d'Hilliers soit dissous.

14 novembre. — Je fais sauter les remparts de Smolensk, et je me rends à Orcha.

[*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, écrivez au duc d'Elchingen qu'il est nécessaire qu'il continue de faire l'arrière-garde.

18 novembre. Doubrovna. — Je serai demain à Orcha.

[*A. M. Maret.*] — Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, notre position s'est gâtée. Des gelées et des froids rigoureux de 16 degrés ont fait périr presque tous les chevaux, c'est-à-dire 30.000. Nous avons été obligés de brûler plus de 300 pièces d'artillerie et une immense quantité de caissons. Les froids ont beaucoup augmenté les hommes isolés. Les Cosaques ont profité de cette nullité absolue de notre cavalerie et de cette nullité de notre artillerie pour nous inquiéter et couper nos communications, de manière que je suis assez

inquiet du maréchal Ney, qui était resté en arrière avec 3.000 hommes, pour faire sauter Smolensk.

Mon intention est de me porter sur Minsk, et, quand on sera maître de cette ville, de prendre la ligne de la Bérézina.

20 novembre. Orcha. — Nous avons trouvé ici une soixantaine de pièces d'artillerie qui nous sont inutiles. Ma santé est fort bonne. Je n'ai point de nouvelles du maréchal Ney ; j'en désespère.

J'ai 200 millions dans mes caves je les donnerais pour Ney !

Baran.

Mes inquiétudes sur le maréchal Ney ont cessé. Il vient de nous rejoindre.

21 novembre. — Nous n'avons plus aucune carte.

23 novembre. Bobr. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, expédiez un des aides de camp du duc de Reggio pour lui faire connaître que j'attends avec impatience d'apprendre dans la nuit qu'il est maître d'un passage sur la Bérézina et qu'il y fait établir des ponts.

24 novembre. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, donnez ordre au général Zayonchek (qu'il remette) au général Sorbier 200 chevaux, et davantage s'il le peut. Si ce contingent n'était pas fourni demain, à mon passage, je ferai brûler toutes les voitures et fourgons de son corps. Le général Dombrowski, qui était à la tête du pont de Borisof, s'est laissé forcer le 21. Le duc de Reggio est arrivé

le 23, a repris la ville et battu les deux divisions russes qui sont là. Mais le pont est brûlé ; on espère en construire un dans la journée. Il fait froid. Il me tarde bien d'avoir des lettres de Vilna et de Paris.

25 novembre. Lochnitsa. — Le duc de Bellune arrivera à midi à Kostritsa et sera en mesure ce soir de passer la rivière. Le général Eblé et beaucoup de sapeurs sont arrivés.

27 novembre. Stoudienka. — Je viens de passer la Bérézina, mais cette rivière qui charrie beaucoup de glaces rend très difficile la stabilité de nos ponts. L'armée qui était opposée à Schwarzenberg voulait nous disputer le passage ; elle est cette nuit concentrée sur la rive droite de la Bérézina, vis-à-vis de Borisof. Le froid est très considérable ; l'armée est excessivement fatiguée.

29 novembre. Zanivki. — Monsieur le duc de Bassano, j'ai reçu votre lettre du 25 novembre, où vous ne me parlez pas de France, et ne me donnez aucune nouvelle d'Espagne. Il y a cependant quinze jours que je n'ai reçu aucune nouvelle, aucune estafette, et que je suis dans l'obscur de tout.

Nous avons eu hier une affaire très chaude contre l'amiral Tchitchakof et Wittgenstein. Nous avons battu le premier, qui nous a attaqués par la rive droite, sur la chaussée de Borisof. Le second, qui voulait forcer les ponts sur la Bérézina, a été contenu. Le duc de Reggio et beaucoup de généraux ont été blessés.

L'armée est nombreuse, mais débandée d'une manière affreuse. Il faut quinze jours pour les remettre aux drapeaux, et quinze jours, où pourra-t-on les avoir ? Le froid, les privations ont débandé cette armée. Nous serons sur Vilna ; pourrons-nous y tenir? Oui, si l'on peut y tenir huit jours ; mais si l'on est attaqué les huits premiers jours, il est douteux que nous puissions rester là. Des vivres, des vivres, des vivres, sans cela il n'y a pas d'horreurs auxquelles cette masse indisciplinée ne se porte contre cette ville. Peut-être cette armée ne pourra-t-elle se rallier que derrière le Niemen? Dans cet état de choses, il est possible que je croie ma présence à Paris nécessaire pour la France, pour l'Empire, pour l'armée même. Dites-m'en votre avis.

Je désire bien qu'il n'y ait à Vilna aucun agent étranger. L'armée n'est pas belle à montrer aujourd'hui ; quant à ceux qui y sont, il faudrait les éloigner. On pourrait, par exemple, leur dire que vous vous rendez, que je me rends à Varsovie, et les y diriger de suite en les faisant partir à jour nommé.

3o novembre. Plechtchennitsy. — Si l'on ne peut nous donner 100.000 rations de pain à Vilna, je plains cette ville. Des vivres en abondance peuvent seuls tout remettre en ordre. Le gouverneur peut venir à ma rencontre pour m'instruire de l'état des choses. L'armée est horriblement fatiguée. Voilà quarante-cinq jours de marche.

2 décembre. Selitché. — M. de Montesquiou partira sur-le-champ pour se rendre à Paris. Il

remettra la lettre ci jointe à l'Impératrice. Il annoncera partout l'arrivée de 10.000 prisonniers russes et la victoire remportée sur la Bérézina, dans laquelle on a fait 6.000 prisonniers russes et pris 8 drapeaux et douze pièces de canon.

3 décembre. Molodetchna. Bulletin de la Grande Armée. — Jusqu'au 6 novembre, le temps a été parfait, et le mouvement de l'armée s'est exécuté avec le plus grand succès. Le froid a commencé le 7 ; dès ce moment, chaque nuit nous avons perdu plusieurs centaines de chevaux, qui mouraient au bivouac. Arrivés à Smolensk, nous avions perdu bien des chevaux de cavalerie et d'artillerie. Le froid s'accrut subitement, et, du 14 au 16, le thermomètre marqua 16 et 18 degrés au-dessous de glace. Les chemins furent couverts de verglas ; les chevaux de cavalerie, d'artillerie, de train périssaient toutes les nuits non par centaines, mais par milliers, surtout les chevaux de France et d'Allemagne. Plus de 30.000 chevaux périrent en peu de jours, notre cavalerie se trouva toute à pied ; notre artillerie et nos transports se trouvaient sans attelages. Sans cavalerie, nous ne pouvions pas risquer une bataille ; il fallait marcher pour ne pas être contraints à une bataille, que le défaut de munitions nous empêchait de désirer.

L'ennemi, qui voyait sur les chemins les traces de cette affreuse calamité qui frappait l'armée française, chercha à en profiter. Il enveloppait toutes les colonnes par ses Cosaques, qui enlevaient

comme les Arabes dans les déserts, les trains et les voitures qui s'écartaient. Cette méprisable cavalerie, qui ne fait que du bruit et n'est pas capable d'enfoncer une compagnie de voltigeurs, se rendit redoutable à la faveur des circonstances.

Cependant l'ennemi occupait tous les passages de la Bérézina : cette rivière est large de 40 toises, elle charriait assez de glaces, et ses bords sont couverts de marais de 300 toises de longs, ce qui la rend un obstacle difficile à franchir. Le général ennemi avait placé ses quatre divisions dans différents débouchés où il présumait que l'armée française voudrait passer. Le 26, à la pointe du jour, l'Empereur, après avoir trompé l'ennemi par divers mouvements faits dans la journée du 25, se porta sur le village de Stoudienka, et fit aussitôt, malgré une division ennemie et en sa présence, jeter deux ponts sur la rivière. Toute la journée du 26 et du 27 l'armée passa.

Dire que l'armée a besoin de rétablir sa discipline, de se refaire, de remonter sa cavalerie, son artillerie et son matériel, c'est le résultat de l'exposé qui vient d'être fait. Dans tous ces mouvements, l'Empereur a toujours marché au milieu de sa Garde, la cavalerie commandée par le maréchal duc d'Istrie, et l'infanterie commandée par le duc de Danzig. Notre cavalerie était tellement démontée que l'on a dû réunir les officiers auxquels il restait un cheval pour en former quatre compagnies de 150 hommes chacune. Les généraux y faisaient les

fonctions de capitaines, et les colonels celles de sous-officiers. Cet escadron sacré, commandé par le général Grouchy, et sous les ordres du roi de Naples, ne perdait pas de vue l'Empereur dans tous les mouvements.

La santé de Sa Majesté n'a jamais été meilleure.

4 décembre. — Je ne vois dans le *Moniteur* rien de bien important sur les affaires d'Espagne. La résistance du château de Burgos est une belle affaire militaire. Lord Wellington s'en est allé pour opérer contre l'armée d'Andalousie. Si nous perdions une bataille de ce côté, les affaires de ce pays deviendraient une crise sérieuse.

[*A M. Maret.*] — Si les subsistances ne peuvent pas être assurées à Vilna, il est nécessaire de s'occuper de l'évacuer, en commençant par le trésor. Nous avons ici 3 à 4 millions. On m'assure qu'il y en a le double à Vilna; faites-les filer sur Danzig.

5 décembre. Benitsa. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, deux ou trois jours après mon départ, on mettra le décret ci-joint à l'ordre de l'armée. On fera courir le bruit que je me suis porté sur Varsovie avec le corps autrichien et le 7e corps. Cinq à six jours après, suivant les circonstances, le roi de Naples fera un ordre du jour pour faire connaître à l'armée qu'ayant dû me porter à Paris je lui ai confié le commandement.

Smorgoni. [*A Eugène Napoléon.*] — Mon Fils, j'ai reçu votre lettre. Faites votre devoir et

reposez-vous sur moi. Je suis le même pour vous et je sais bien ce qu'il vous faut. Ne doutez jamais de mes sentiments paternels.

14 décembre. Dresde. [*A François Ier, empereur d'Autriche.*] — Monsieur mon Frère et très-cher Beau-Père, je m'arrête un moment à Dresde pour écrire à Votre Majesté et lui donner de mes nouvelles. Malgré d'assez grandes fatigues, ma santé m'a jamais été meilleure. Je suis parti le 4 de ce mois, après la bataille de la Berezina, de Lithuanie, laissant la Grande Armée sous les ordres du roi de Naples, le prince de Neufchâtel continuant à faire les fonctions de major général. Je serai dans quatre jours à Paris ; j'y resterai les mois d'hiver pour vaquer à mes affaires les plus importantes.

Je suis plein de confiance dans les sentiments de Votre Majesté. L'alliance que nous avons contractée forme un système permanent dont nos peuples doivent retirer de si grands avantages que je pense que Votre Majesté fera tout ce qu'elle m'a promis à Dresde pour assurer le triomphe de la cause commune et nous conduire promptement à une paix convenable.

18 décembre. Paris. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, je vois avec peine que vous ne vous soyez pas arrêté à Vilna sept à huit jours, afin de profiter des effets d'habillement et de rallier un peu l'armée.

19 décembre. — Je m'occupe sans relâche à réorganiser tous mes moyens. J'ai déjà une armée de 40.000 hommes à Berlin et sur l'Oder.

26 décembre. [*Au général Clarke.*] — Il faut considérer toute l'artillerie de la cavalerie, celle des 1er, 2e, 3e, 4e et 6e corps, comme perdue.

S'il est nécessaire, j'ordonnerai que mes arsenaux de la marine travaillent aux équipages d'artillerie; je préfère cela aux réquisitions. Un ou deux vaisseaux de plus ou de moins ne sont d'aucune influence dans la balance des affaires, tandis que le moindre manque d'artillerie peut m'être très préjudiciable.

29 décembre. [*Au pape Pie VII.*] — Très Saint Père, je m'empresse d'envoyer un officier de ma Maison près de Votre Sainteté pour lui exprimer la satisfaction que j'ai éprouvée de ce que m'a dit l'évêque de Nantes sur le bon état de sa santé, car j'ai été un moment très alarmé, cet été, lorsque j'ai appris qu'elle avait été fortement indisposée. Le nouveau séjour de Votre Sainteté nous mettra à même de nous voir, et j'ai fort à cœur de lui dire que, malgré tous les événements qui ont eu lieu, j'ai toujours conservé la même amitié pour sa personne. Peut-être parviendrons-nous au but tant désiré de finir tous les différends qui divisent l'Etat et l'Église. De mon côté, j'y suis fort disposé, et cela dépendra entièrement de Votre Sainteté.

30 décembre. [*Au prince de Neufchâtel.*] — J'ai

reçu votre lettre du 21; j'ai reçu aussi votre note *pertes réelles;* je vais y penser sérieusement. La conscription de cette année est fort belle, j'ai eu dimanche une parade d'environ 25 à 30.000 hommes.

1813

3 janvier. Paris. [*Au général Clarke.*] — Le roi d'Espagne demandant qu'on rappelle à Paris le duc de Dalmatie, et ce maréchal le demandant aussi, envoyez-lui par estafette extraordinaire un congé pour revenir à Paris.

Faites connaître au Roi, en lui écrivant en chiffre, que, dans les circonstances actuelles, je pense qu'il doit placer son quartier-général à Valladolid.

7 janvier. [*A l'empereur François.*] — Je n'ai jamais rencontré l'armée russe que je ne l'aie battue. Ma Garde n'a jamais donné. Elle n'a pas tiré un coup de fusil et n'a pas perdu un seul homme devant l'ennemi. Il est vrai que, du 7 novembre au 16, 30.000 de mes chevaux de cavalerie et d'artillerie sont morts ; j'ai abandonné plusieurs milliers de voitures, par défaut de chevaux. Dans cette terrible tempête de froid, le bivouac est devenu insupportable à mes gens ; beaucoup s'éloignaient le soir pour chercher des maisons et des abris ; je n'avais plus de cavalerie pour les protéger. Les Cosaques en ont ramassé plusieurs milliers.

Quant à la France, il est impossible d'en être plus satisfait que je le suis : hommes, chevaux, argent, on m'offre tout. Mes finances sont en bon état.

La conséquence de tout ceci doit être que je ne ferai aucune démarche pour la paix.

Votre Majesté connaît à présent mes affaires et mes vues comme moi-même. Je suppose que cette lettre et les sentiments que je confie à Votre Majesté resteront entre Elle et moi; mais elle peut, en conséquence de la connaissance qu'elle a de mes dispositions, agir comme Elle le jugera convenable dans l'intérêt de la paix.

9 janvier. [*Au prince de Neufchâtel.*]— Aussitôt que j'ai appris la trahison du général York, je me suis décidé à faire une levée extraordinaire. J'ai formé un corps d'observation de l'Elbe, qui se réunit à Hambourg. Ce corps sera fort de soixante bataillons; j'en ai donné le commandement au général Lauriston. J'ai formé un corps d'observation d'Italie, que je réunis à Vérone et qui sera fort de quarante bataillons; j'en ai donné le commandement au général Bertrand. J'ai formé un 1^er^ corps d'observation du Rhin, composé de soixante bataillons; j'en ai donné le commandement au maréchal duc de Raguse, son quartier général sera à Mayence. Je vais former un 2^e^ corps d'observation du Rhin, qui sera également de soixante bataillons.

Je fais un appel de 100.000 hommes des cons-

criptions arriérées depuis 1810, de sorte que ce seront des hommes âgés de plus de vingt et un ans. La conscription de 1814 sera de 150.000 hommes; elle sera levée dans le courant de février.

18 janvier. — L'empereur de Russie vient de nommer le baron de Stein ministre d'Etat; il l'admet dans ses conseils les plus intimes, lui et tous ces hommes qui aspirent à changer la face de l'Allemagne.

22 janvier. Fontainebleau. [*A Eugène Napoléon.*] — Mon fils, prenez le commandement de la Grande Armée. Je suis fâché de ne pas vous l'avoir laissé à mon départ; je me flatte que vous seriez revenu plus doucement et que je n'aurais pas éprouvé d'aussi grandes pertes. Le mal passé est sans remède.

23 janvier. [*Au vice-amiral comte Decrès.*] — Je ne puis point me résoudre à diminuer mes armements maritimes; je ne suis point dans une position à mettre en balance 12 ou 15 millions avec la réaction que produirait cette diminution sur l'esprit de mes marins et de mes ennemis.

24 janvier. [*A Caroline Napoléon.*] — Le roi a quitté l'armée le 16. Votre mari est très brave sur le champ de bataille, mais il est plus faible qu'une femme ou qu'un moine quand il ne voit pas l'ennemi. Il n'a aucun courage moral. Il a eu peur et il n'a pas hasardé de perdre un instant ce qu'il ne

peut tenir que par moi et avec moi. Prouvez-lui bien son absurdité.

Je puis encore lui pardonner le mal qu'il m'a fait.

29 janvier. — J'ai en marche un superbe corps de 20.000 hommes tirés des troupes de la marine, et dont le moindre soldat a un an de service.

La campagne prochaine, je chasserai l'ennemi au delà du Niemen.

8 février. [*Au maréchal Kellermann.*] — Mon Cousin, je reçois votre lettre du 5 février. J'approuve fort les dispositions faites pour comprimer les rebelles du grand-duché de Berg.

10 février. — Monsieur le duc de Bassano, écrivez à M. de Saint-Marsan par un courrier que le grand recrutement qu'on fait dans toute la Prusse ne peut que nous alarmer, et que je désire que tout reste tranquille.

[*A Eugène.*] — Il faut faire cesser le recrutement des Prussiens.

14 février. — Messieurs les députés des départements au Corps législatif, la guerre rallumée dans le nord de l'Europe offrait une occasion favorable aux projets des Anglais sur la péninsule. Ils ont faits de grands efforts : toutes leurs espérances ont été déçues. Je suis moi-même entré en Russie. Les armes françaises ont été constamment victorieuses aux champs d'Ostrovno, de Polotsk, de Mohilef, de

Smolensk, de la Moskova, de Malo-Jaroslavetz. Nulle part les armées russes n'ont pu tenir devant nos aigles : Moscou est tombé en notre pouvoir.

Lorsque les barrières de la Russie ont été forcées et que l'impuissance de ses armes a été reconnue, un essaim de Tartares ont tourné leurs mains parricides contre les plus belles provinces de ce vaste empire, qu'ils avaient été appelés à défendre. Ils ont, en peu de semaines, malgré les larmes et le désespoir des infortunés Moscovites, incendié plus de quatre mille de leurs plus beaux villages, plus de cinquante de leurs plus belles villes, assouvissant leur ancienne haine, et sous le prétexte de retarder notre marche en nous environnant d'un désert. Nous avons triomphé de tous ces obstacles ; l'incendie même de Moscou, où en quatre jours, ils ont anéanti le fruit des travaux et des épargnes de quarante générations n'avait rien changé à l'état prospère de mes affaires. Mais la rigueur excessive et prématurée de l'hiver a fait peser sur mon armée une affreuse calamité. En peu de nuits, j'ai vu tout changer, j'ai fait de grandes pertes ; elles auraient brisé mon âme si, dans ces grandes circonstances, j'avais dû être accessible à d'autres sentiments qu'à l'intérêt, à la gloire et à l'avenir de mes peuples.

Les malheurs qu'a produits la rigueur des frimas ont fait ressortir dans toute leur étendue la grandeur et la solidité de cet Empire.

C'est avec une vive satisfaction que nous avons vu nos peuples du royaume d'Italie, ceux de l'ancienne Hollande et des départements réunis, riva-

liser avec les anciens Français, et sentir qu'il n'y a pour eux d'espérance, d'avenir et de bien que dans la consolidation et le triomphe du grand Empire.

J'ai besoin de grandes ressources pour faire face à toutes les dépenses qu'exigent les circonstances; mais, moyennant différentes mesures que vous proposera mon ministre des finances, je ne devrai imposer aucune nouvelle charge à mes peuples.

21 février. — Le duc de Valmy m'écrit qu'il n'y a pas de baudriers pour sabres à Mayence ; qu'il n'y a ni marmites, ni bidons, ni souliers, ni chemises, et que le peu de souliers qu'il y avait à Wesel étaient extrêmement mauvais.

23 février. — Mon intention est de prendre pour mes équipages une tout autre marche que la campagne passée. Je veux avoir beaucoup moins de cuisiniers, moins de vaisselle, aucun grand nécessaire, et cela autant pour donner l'exemple que pour diminuer les embarras. En campagne et en marche, les tables, même la mienne, seront servies avec une soupe, un bouilli, un rôti et des légumes; point de dessert. Dans les grandes villes, on fera comme on voudra.

26 février. — Des patrouilles de Cosaques se sont approchées de Berlin ; j'attends avec impatience l'estafette de demain ; je suppose que le vice-roi et le maréchal Saint-Cyr les auront repoussées.

2 mars. — Le duc de Trévise sera rendu le

12 à Mayence et le 14 à Gotha, où toute la Garde impériale sera réunie.

Le prince de la Moskova sera rendu le 10 mars à Francfort avec le 1er corps, fort de soixante bataillons.

Les Bavarois se réunissent à Bamberg, Baireuth, et Kronach. Les Wurtembergeois, les Hessois et les Badois se réunissent à Würzburg.

Le vice-roi se trouve à Berlin.

[*A Eugène.*] — Les 300.000 hommes qui composent les quatre corps d'observation sont en mouvement, et la scène changera bientôt.

5 mars. [*A Eugène Napoléon.*] — Restez à Berlin autant que vous pourrez. Faites des exemples pour la discipline. A la moindre insulte d'une ville, d'un village prussien, faites-le brûler, fût-ce même Berlin, s'il se comporte mal. La cavalerie se forme à force en France, mais il nous faut encore tout le mois d'avril.

9 mars. Trianon. [*A Eugène.*] — Je ne vois pas ce qui vous obligeait à quitter Berlin. Vos mouvements sont si rapides que vous n'avez pas pu prendre la direction qui vous était indiquée. Vous pouviez gagner vingt jours, et cela eût été bien avantageux politiquement et militairement.

10 mars. — Cette situation est tout à fait alarmante. Qu'est-ce que 150.000 fusils ! presque rien, il en faudrait 300.000, afin de pouvoir armer la cons-

cription de 1815, et en avoir 150.000 de reste en magasin.

11 mars. [*A Eugène Napoléon.*] — Il faut enfin commencer à faire la guerre.

Nos opérations militaires sont l'objet des risées de nos alliés à Vienne et de nos ennemis à Londres et à Saint-Pétersbourg, parce que, constamment, l'armée s'en va huit jours avant que l'infanterie ennemie soit arrivée, à l'approche des troupes légères et sur des simples bruits.

17 mars. [*A Eugène Napoléon.*] — Mon fils, je vous envoie un bulletin de Hambourg du 12 : vous y verrez que 200 cosaques vont s'emparer de toute la 32e division militaire. On a coulé beaucoup de chaloupes canonnières. Ils me font un tort de plusieurs millions; ils portent l'insurrection sur tous les derrières de l'Elbe. Cela est le résultat de ce que, vous tenant sur la défensive derrière la rive gauche, vous n'avez plus aucune action sur l'ennemi.

20 mars. — J'ai des nouvelles du 12, de Breslau. Les Prussiens armaient, mais gardaient encore les apparences, et mon ministre y était toujours traité avec les égards convenables.

23 mars. [*A Eugène Napoléon.*] — Je vois, dans les lettres du prince d'Eckmühl, que le corps du général Reynier n'est que de 2.000 hommes, j'ai toujours supposé ce corps de 12.000 hommes. Je vois aussi dans ces lettres que le corps de Dombro-

vski n'est que de 300 hommes, j'avais toujours aussi supposé, conformément à vos états de situation, que ce corps était de 3.000 hommes.

28 mars. [*Au maréchal Ney.*] — Le prince d'Eckmühl a fait sauter le pont de Dresde, ce qui a fort indisposé les habitants, et en même temps attiré l'ennemi, qui s'était éloigné. Le vice-roi a réuni toutes ses troupes sur Wittenberg, Magdeburg et le bas Elbe.

La Prusse a levé l'étendard et nous a déclaré la guerre.

8 avril. Saint-Cloud. [*Au général Clarke.*] — Faites continuer l'enquête sur le général Loison. Il est temps de donner des exemples ; la plus grande insubordination règne parmi les généraux ; la vie des soldats et la gloire de mes armes s'en ressentent.

Faites mettre dans les petits journaux que le général Loison, qui a quitté l'armée sans permission, a été mis aux arrêts, et que le général Pamphile Lacroix, qui a abandonné son poste, a été arrêté pour être jugé selon toutes les rigueurs des lois militaires.

11 avril. [*A Eugène Napoléon.*] — Il est probable que je serai du 20 au 22 avec 200.000 hommes à Erfurt. Je ne sais pas ce que vous ferez. Manœuvrez en conséquence, et faites en sorte que j'aie mes communications avec vous assurées.

12 avril. — Mon intention est de refuser ma

droite et de laisser l'ennemi pénétrer sur Baireuth, faisant un mouvement inverse de celui que j'ai fait dans la campagne d'Iéna, de sorte que si l'ennemi pénètre sur Baireuth, je puisse arriver avant lui sur Dresde et le couper de la Prusse.

13 avril. — Si les nouvelles de demain confirment un grand mouvement de la part de l'ennemi, je partirai à l'heure même.

17 avril. Mayence. — Je suis arrivé en quarante heures à Mayence, fort bien portant et sans aucun accident. Je resterai quelques jours à Mayence pour pourvoir à bien des choses qui manquent.

20 avril. [*A Frédéric-Auguste, roi de Saxe.*] — Monsieur mon frère, la lettre de Votre Majesté m'a fait de la peine. Elle n'a plus d'amitié pour moi; j'en accuse les ennemis de notre cause qui peuvent être dans son cabinet. J'ai besoin de toute sa cavalerie et de tous ses officiers. J'ai dit ce que je pensais, avec cette franchise que Votre Majesté me connaît, à son aide de camp; je m'en rapporte à lui; mais, quel que soit l'événement, que Votre Majesté compte sur l'estime qu'elle m'a inspirée et qui est à l'abri de tout.

24 avril.— Je me trouverais en position de finir très promptement les affaires si j'avais 16.000 hommes de plus de cavalerie.

26 avril. Erfurt. — La Garde est en colonne d'Erfurt à Weimar.

Pour ce moment, ma grande affaire c'est de me réunir au vice-roi

Je porte ce soir mon quartier-général à Auerstadt.

[*Au prince Cambacérès.*] — Je pense que le ministre de la Police ne doit adresser ses rapports de police qu'à vous, et que vous ne devez montrer à l'Impératrice que ce qu'il est bon qu'elle sache : il est inutile de lui parler de choses qui pourraient l'inquiéter ou salir son esprit. La même chose doit être pour tous les ministres; ils ne doivent pas parler à l'Impératrice de choses qui pourraient l'inquiéter ou la peiner.

27 avril. — J'espère qu'aujourd'hui le Vice-Roi se trouvera à Querfurt, et que la jonction sera opérée.

[*Au général Clarke.*] — Je viens de voir le 37e d'infanterie légère; il est impossible de voir un plus beau corps en soldats, mais il est impossible en même temps d'en voir un plus mauvais en officiers. Si votre bureau avait pris à tâche de nommer les officiers les plus ineptes de France, il n'aurait pas mieux réussi; ces officiers sont la risée des soldats. Effectivement, ils sont tirés des bataillons coloniaux, du service hollandais ou de la garde nationale des Pyrénées et de l'Escaut ; la plupart des capitaines n'ont jamais vu le feu. Je vais être obligé de destituer et de renvoyer tous ces officiers.

28 avril. — J'arriverai à midi à Weimar; je ne m'arrêterai qu'un quart d'heure pour voir la duchesse ; je monterai de suite à cheval pour me mettre à la tête de la Garde.

29 avril. Naumburg. [*A Eugène.*] — Appuyez sur Merseburg avec toute l'armée.

Le prince de la Moskova poussera demain probablement une avant-garde sur Lützen.

1er *mai. Weissenfels.* [*Au maréchal Marmont.*] — Le vice-roi, avec 60.000 hommes, est, ce matin, 1er mai, à mi-chemin de Merseburg à Leipzig. Approchez vos divisions le plus possible de Weissenfels, afin de pouvoir soutenir le maréchal Ney, si cela était nécessaire.

[*A Eugène Napoléon.*] — Mon Fils, il est huit heures. A neuf heures, nous nous mettons en mouvement sur Lützen. Je suppose qu'à dix heures vous serez avec toute votre armée, la gauche à Mœritzch, et la droite à Schaldebuch. Si vous entendez le canon sur Lützen, marchez sur la droite de l'ennemi.

Lützen. [*Au prince Cambacérès.*] — Mon Cousin, j'ai porté aujourd'hui mon quartier général à Lützen. L'ennemi voulait nous empêcher de déboucher dans les plaines de Lützen, il y avait réuni une nombreuse cavalerie. Notre infanterie, soutenue par beaucoup d'artillerie, l'a repoussé pendant l'espace de quatre lieues. L'ennemi, ayant peu

d'artillerie, nous a fait peu de mal ; nous lui en avons fait beaucoup.

Le premier coup de canon de cette journée nous a causé une perte sensible : le duc d'Istrie a été frappé d'un boulet au travers du corps et est tombé roide mort.

Je vous écris en toute hâte pour que vous en préveniez l'Impératrice, et que vous le fassiez savoir à sa femme, pour éviter qu'elle ne l'apprenne par les journaux. Faites comprendre à l'Impératrice que le duc d'Istrie était fort loin de moi quand il a été tué.

2 mai. Bataille de Lützen. [*Au maréchal Marmont.*] — Le quartier général est à Lützen, où toute la Garde se trouve. Le vice-roi est à Markrannstdat ; le général Lauriston marchant sur Leipzig, où il sera probablement dans deux heures. Tous les renseignements sont que l'ennemi est remonté sur Zwenkau.

A neuf heures du matin, Sa Majesté, ayant entendu une canonnade du côté de Leipzig, s'y porta au galop L'ennemi défendait les ponts en avant de Leipzig. Mais à dix heures l'armée ennemie débouche vers Kaja sur plusieurs colonnes d'une noire profondeur; l'horizon en était obscurci. L'ennemi présentait des forces qui paraissaient immenses : L'Empereur fit sur-le-champ ses dispositions. Le vice-roi reçut l'ordre de se porter sur la gauche du prince de la Moskova; mais il lui fallait trois heu-

res pour exécuter ce mouvement. Le prince de la Moskova prit les armes, et avec ses cinq divisions soutint le combat, qui, au bout d'une demi-heure, devint terrible. Sa Majesté se porta elle-même à la tête de la Garde, derrière le centre de l'armée, soutenant la droite du prince de la Moskova. Le village de Kaja fut pris et repris plusieurs fois. La bataille embrassait une ligne de deux lieues, couverte de feu, de fumée et de tourbillons de poussière. Le prince de la Moskova, le général Souham, le général Girard étaient partout, faisaient face à tout.

Cependant on commençait à apercevoir dans le lointain la poussière et les premiers feux du corps du général Bertrand. Au même moment, le vice-roi entrait en ligne sur la gauche, et le duc de Tarente abordait au village où l'ennemi appuyait sa droite. Dans ce moment, l'ennemi redouble ses efforts sur le centre; le village de Kaja fut emporté de nouveau; notre centre fléchit.

Ce n'est rien, mes enfants, tenez ferme !

Quelques bataillons se débandèrent; mais cette valeureuse jeunesse, à la vue de l'Empereur, se rallia en criant : *Vive l'Empereur !* Il n'y avait plus un moment à perdre. L'Empereur ordonna au duc de Trévise de se porter avec seize bataillons de la jeune Garde au village de Kaja, de donner tête baissée, de culbuter l'ennemi, de reprendre le village, et de faire main basse sur tout ce qui s'y trouvait. Au même moment, Sa Majesté ordonna à son aide de camp, le général Drouot, de réunir une batterie de

quatre-vingts pièces et de la placer en avant de la vieille Garde, qui fut disposée en échelons comme quatre redoutes, pour soutenir le centre, toute notre cavalerie rangée en bataille derrière. Le feu devint épouvantable. L'ennemi fléchit de tous côtés. Le duc de Trévise emporta le village de Kaja, culbuta l'ennemi et continua à se porter en avant en battant la charge. Cavalerie, infanterie, artillerie de l'ennemi, tout se mit en retraite.

Sa Majesté ne saurait trop faire l'éloge de la bonne volonté, du courage et de l'intrépidité de l'armée.

3 mai. De notre camp impérial de Lützen. — Soldats, je suis content de vous ! Vous avez rempli mon attente ! Vous avez suppléé à tout par votre bonne volonté et par votre bravoure. Vous avez ajouté un nouveau lustre à la gloire de mes aigles ; vous avez montré tout ce dont est capable le sang français. La bataille de Lützen sera mise au dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de la Moskova.

Nous rejetterons ces barbares dans leur affreux climat, qu'ils ne doivent pas franchir. Qu'ils restent dans leurs déserts glacés, séjour d'esclavage, de barbarie et de corruption, où l'homme est ravalé à l'égal de la brute ! Vous avez bien mérité de l'Europe civilisée. Soldats, l'Italie, la France, l'Allemagne vous rendent des actions de grâces !

4 mai. Pegau. — Je fais marcher sur Dresde. Rien n'égale la valeur, la bonne volonté et l'a-

mour que me montrent tous ces jeunes soldats ; ils sont pleins d'enthousiasme.

6 mai. Colditz. — Le vice-roi a défait hier le corps de Miloradovitch, au village de Gersdorf; mais il y a bien peu de prisonniers.

7 mai. Waldheim. — Probablement nous serons demain à Dresde ; le prince de la Moskova va passer l'Elbe et marcher sur Berlin.

Nossen. — Les habitants du pays prétendent avoir entendu du canon du côté de Meissen, ce matin, à dix heures.

L'armée ennemie a brûlé tous les ponts et fait tout ce qu'elle a pu pour retarder ma marche.

8 mai. Dresde. — Ordre de placer des piquets sur les différents chemins qui conduisent en Bohême afin de savoir ce qui se passe.

9 mai. — Nous sommes en train de construire un pont pour passer sur la rive droite.

10 mai. — Le duc de Raguse traversera demain la ville à midi, son corps en grande tenue, avec ses pièces et dans le meilleur ordre. Il fera passer ses bagages, avec tout ce qui peut n'être pas beau à voir, par le pont de radeaux.

12 mai. [*A Eugène Napoléon.*] — Mon fils, partez ce soir, et rendez-vous en Italie. Je donne ordre au ministre de la Guerre de mettre sous vos ordres

les troupes qui sont dans mon royaume d'Italie et dans les provinces illyriennes.

13 mai. [*Au maréchal Ney.*] — Je commence à avoir de la cavalerie. Dégager Glogau, occuper Berlin, pour mettre le prince d'Eckmühl à même de réoccuper Hambourg, m'emparer de Breslau : voilà les trois buts importants que je me propose et que je voudrais remplir tous trois dans le mois.

Le roi de Saxe a fait hier une entrée triomphante à Dresde; il dîne aujourd'hui avec moi.

14 mai. — Je reçois des nouvelles positives sur le mouvement du général Blücher, se rendant sur Bautzen, route de Breslau. On dit les Russes et les Prussiens réunis. Leur arrière-garde montre 30.000 hommes et beaucoup d'artillerie; ils couvrent la petite ville de Bautzen.

15 mai. — Le prince de la Moskova et le général Lauriston sont partis depuis deux jours de Torgau pour tourner Bautzen.

17 mai. — Les renseignements qu'on reçoit de tous côtés ne laissent pas de doute que l'ennemi ne veuille livrer bataille à Bautzen.

[*A François Ier, empereur d'Autriche.*] — Monsieur mon Frère et très cher Beau-Père, ce que Votre Majesté me dit dans sa lettre sur l'intérêt qu'elle me porte m'a touché vivement. Je le mérite de sa part par les sentiments si vrais que je lui

porte. Si Votre Majesté prend quelque intérêt à mon bonheur, qu'elle soigne mon bonheur. Je suis décidé à mourir, s'il le faut, à la tête de ce que la France a d'hommes généreux, plutôt que de devenir la risée des Anglais et de faire triompher mes ennemis. Que Votre Majesté songe à l'avenir; qu'elle ne détruise pas le fruit de trois ans d'amitié; qu'elle ne sacrifie pas à de misérables considérations le bonheur de notre génération, pourquoi ne dirais-je pas, d'une partie de sa famille qui lui est si sincèrement attachée. Que Votre Majesté ne doute jamais de tout mon attachement.

[*Instructions pour le général Caulaincourt.*] — Vous me ferez savoir du quartier-général ce qui a été dit. En connaissant les vues de l'empereur Alexandre, on finira par s'entendre. Mon intention, au surplus, est de lui faire un pont d'or, pour le délivrer des intrigues de Metternich. Si j'ai des sacrifices à faire, j'aime mieux que ce soit au profit de l'empereur Alexandre, qui me fait bonne guerre, et du roi de Prusse, auquel la Russie s'intéresse, qu'au profit de l'Autriche, qui a trahi l'alliance, et qui, sous le titre de médiateur, veut s'arroger le droit de disposer de tout, après avoir fait la part qui lui convient.

Vous devez chercher à nouer une négociation directe sur cette base.

18 mai. — Je pars de Dresde avec toute ma Garde pour me porter sur l'ennemi, qui a concentré ses forces et qui a été rejoint par le corps de Barclay

de Tolly sur la route de Breslau. Il n'a rien laissé pour couvrir Berlin.

24 mai. Gœrlitz. Bulletin. — L'Empereur partit de Dresde le 18 ; et le 19 il arriva, à dix heures du matin, devant Bautzen. Il employa toute la journée à reconnaître les positions de l'ennemi.

Le 20, à huit heures du matin, l'Empereur se porta sur la hauteur, en arrière de Bautzen.

A midi, la canonnade s'engagea. Le général Bonet fit occuper le village de Nieder-Kayna, et enleva au pas de charge un plateau qui le rendit maître de tout le centre de la position de l'ennemi ; le duc de Reggio s'empara des hauteurs, et à sept heures du soir l'ennemi fut rejeté sur la seconde position. L'Empereur entra à huit heures du soir à Bautzen et fut accueilli par les habitants et par les autorités avec les sentiments que devaient avoir des alliés heureux de se voir délivrés de Stein, des Kotzebue et des Cosaques. Cette journée, qu'on pourrait appeler, si elle était isolée, la bataille de Bautzen, n'était que le prélude de la bataille de Wurschen. Le 21, à cinq heures du matin, l'Empereur se porta sur les hauteurs, à trois quarts de lieu en avant de Bautzen.

A onze heures, le duc de Raguse marcha à 1.000 toises en avant de sa position, et engagea une épouvantable canonnade.

La Garde et la réserve de l'armée, infanterie et cavalerie, masquées par un rideau, avaient des débouchés faciles pour se porter en avant par la

gauche ou par la droite, selon les vicissitudes que présenterait la journée. L'ennemi fut tenu ainsi incertain sur le véritable point d'attaque.

Pendant ce temps, le prince de la Moskova culbutait l'ennemi au village de Klix, et menait battant tout ce qu'il avait devant lui jusqu'au village de Preititz. A dix heures, il enleva le village ; mais les réserves de l'ennemi s'étant avancées le prince de la Moskova fut ramené. Le duc de Dalmatie commença à déboucher à une heure après-midi. L'ennemi, qui avait compris tout le danger dont il était menacé par la direction qu'avait prise la bataille, voulut s'opposer à l'attaque du duc de Dalmatie. Le moment de décider la bataille se trouvait dès lors bien indiqué. L'Empereur, par un mouvement à gauche, se porta, en vingt minutes, avec la Garde, les quatres divisions du général Latour-Maubourg et une grande quantité d'artillerie, sur le flanc de la droite de la position de l'ennemi, qui était devenue le centre de l'armée russe.

L'ennemi fut obligé de dégarnir sa droite pour parer à cette nouvelle attaque. Le prince de la Moskova en profita et marcha en avant. Il s'avança, ayant débordé l'armée ennemie, sur Wurschen. Il était trois heures après midi, et, lorsque l'armée était dans la plus grande incertitude du succès, et qu'un feu épouvantable se faisait entendre sur une ligne de trois lieues, l'Empereur annonça que la bataille était gagnée.

L'ennemi, voyant sa droite tournée, se mit en retraite, et bientôt sa retraite devint une fuite.

A sept heures du soir, le prince de la Moskova et le général Lauriston arrivèrent à Wurschen.

L'Empereur coucha sur la route au milieu de sa garde.

A sept heures, le grand-maréchal duc de Frioul, étant sur une petite éminence à causer avec le duc de Trévise et le général Kirgener, tous les trois pied à terre et assez éloignés du feu, un des derniers boulets de l'ennemi rasa de près le duc de Trévise, ouvrit le bas-ventre au grand-maréchal et jeta raide mort le général Kirgener. Le duc de Frioul se sentit aussitôt frappé à mort ; il expira douze heures après. Dès que les postes furent placés et que l'armée eut pris ses bivouacs, l'Empereur alla voir le duc de Frioul. Il le trouva avec toute sa connaissance et montrant le plus grand sang-froid. Le duc serra la main de l'Empereur, qu'il porta sur ses lèvres.

L'Empereur, serrant de la main droite le grand-maréchal, reste un quart d'heure la tête appuyée sur sa main gauche dans le plus profond silence. Le grand-maréchal rompit le premier ce silence. « Ah ! Sire, allez-vous-en, ce spectacle vous peine ! » l'Empereur, s'appuyant sur le duc de Dalmatie et sur le grand-écuyer, quitta le duc de Frioul sans pouvoir lui dire autre chose que ces mots : « Adieu donc, mon ami ! » Sa Majesté rentra dans sa tente, et ne reçut personne pendant toute la nuit.

25 mai. [*A M. Maret.*] — Les Suédois étant à Hambourg, il est convenable que vous me pro-

posiez sur-le-champ une déclaration de guerre à la Suède.

Le duc de Reggio sera ce soir à Hoyerswerda, marchant sur Berlin.

1er *juin. Neumark.* — Monsieur le duc de Vicence, je n'ai point de lettres de vous depuis celle de trois heures après minuit. Comme je vais monter à cheval pour me porter sur la route d'Eisendorf, j'espère y trouver de vos nouvelles. Je désire être instruit sur-le-champ, aussitôt qu'on aura donné de part et d'autre l'ordre de cesser les hostilités.

Vous sentez l'importance que je sois instruit de cela, parce que, s'il n'y avait pas suspension des hostilités, il y aurait des dispositions militaires à faire pour la journée de demain. Je vous recommande toujours de préparer quelque ouverture directe. Je désire la paix, je la désire solide, mais il faut qu'elle soit honorable.

Bubna est arrivé à Liegnitz; il a eu une conférence avec le duc de Bassano. La maison d'Autriche paraît fort exigeante; il faut s'attendre à la guerre avec elle.

2 *juin.* [*Au général Clarke.*] — Cet armistice arrête le cours de mes victoires. Je m'y suis décidé par deux raisons : mon défaut de cavalerie, qui m'empêche de frapper de grands coups, et la position hostile de l'Autriche. Cette cour, sous les couleurs les plus aimables, les plus tendres, je dirais

même les plus sentimentales, ne veut rien moins que me forcer, par la crainte de son armée réunie à Prague, à lui restituer la Dalmatie et l'Istrie, et même au delà de l'Isonzo. Elle veut de plus la rive gauche de l'Inn et le pays de Salzburg, et enfin la moitié du grand-duché de Varsovie, en donnant l'autre moitié à la Prusse et à la Russie. Elle espère arriver à ces avantages par la seule présence d'une centaine de mille hommes et sans hostilités réelles.

Si je le puis, j'attendrai le mois de septembre pour frapper de grands coups.

[*A M. Maret.*] — Il faut gagner du temps. Pour gagner du temps sans indisposer l'Autriche, il faut tenir le langage que nous tenons depuis six mois que nous pouvons tout faire si l'Autriche est notre alliée.

4 juin. — L'armistice a été signé aujourd'hui à deux heures après-midi.

6 juin. Liegnitz. [*Au général comte Bertrand.*] — J'ai reçu votre lettre. Il est vrai que je n'ai pas été satisfait de la manière dont vos troupes se sont trouvées placées. Je ne l'ai pas été davantage de ce que vous avez évacué le plateau en avant de Jauer, lorsque vous n'aviez devant vous que vingt-deux bataillons ennemis et que les divisions Peyri et Morand étaient encore tout entières. Vous avez fait preuve, dans différentes circonstances, de talents distingués; mais la guerre ne se fait qu'avec de la vigueur, de la décision et une volonté constante; il

ne faut ni tâtonner ni hésiter. Etablissez une sévère discipline, et, dans les affaires, n'hésitez pas à avoir confiance en vos troupes.

7 juin. Haynau. [*A Marie-Louise.*] — Madame et chère amie, j'ai reçu la lettre par laquelle vous m'avez fait connaître que vous avez reçu l'archi-chancelier étant au lit : mon intention est que, dans aucune circonstance et sous aucun prétexte, vous ne receviez qui que ce soit étant au lit. Cela n'est permis que passé l'âge de trente ans.

[*A madame la comtesse de Montesquiou.*] — Madame la comtesse de Montesquiou, je vois avec plaisir que mon fils grandit et continue à donner des espérances. Je ne puis que vous témoigner ma satisfaction pour tous les soins que vous en prenez.

La mort du duc de Frioul m'a peiné. C'est, depuis vingt ans, la seule fois qu'il n'ait pas deviné ce qui pouvait me plaire.

8 juin. Bunzlau. [*Au prince Cambacérès.*] — Mon Cousin, le grand-écuyer doit avoir écrit au comte Rémusat pour demander des comédiens pour Dresde. Je désire assez que cela fasse du bruit dans Paris, puisque cela ne pourra faire qu'un bon effet à Londres et en Espagne, en y faisant croire que nous nous amusons à Dresde. La saison est peu propre à la comédie : il ne faut donc envoyer que six ou sept acteurs tout au plus.

13 juin. [*Au général Savary.*] - Le ton de votre correspondance ne me plaît pas ; vous m'en-

nuyez toujours du besoin de la paix. Je connais mieux que vous la situation de mon Empire, et cette direction donnée à votre correspondance ne produit pas un bon effet sur moi. Je veux la paix, et j'y suis plus intéressé que personne : vos discours là-dessus sont donc inutiles; mais je ne ferai pas une paix qui serait déshonorante, ou qui nous ramènerait une guerre plus acharnée dans six mois. Ne répondez pas à cela; ces matières ne vous regardent pas, ne vous en mêlez pas.

18 juin. [*Au prince Cambacérès.*] — Le ministre de la Police paraît chercher à me rendre pacifique. Cela ne peut avoir aucun résultat, et me blesse, parce que cela supposerait que je ne suis pas pacifique. Je ne suis pas un rodomont; je ne fais pas de la guerre un métier, et personne n'est plus pacifique que moi.

26 juin. — Vous voilà donc, Metternich! Soyez le bienvenu! Mais, si vous voulez la paix, pourquoi venir si tard? Nous avons déjà perdu un mois, et votre médiation devient presque hostile à force d'être inactive.

Alors vous voulez la guerre? Eh bien, vous l'aurez; je vous donne rendez-vous à Vienne!

Je gagne deux batailles; mes ennemis affaiblis sont au moment de revenir de leurs illusions : soudain vous vous glissez au milieu de nous; vous venez me parler d'armistice et de médiation, vous leur parlez d'alliance, et tout s'embrouille. Sans votre funeste intervention, la paix entre les alliés

et moi serait faite aujourd'hui. Convenez-en : depuis que l'Autriche a pris le titre de médiateur, elle n'est plus de mon côté ; elle n'est plus impartiale ; elle est ennemie.

Aujourd'hui, vos 300.000 hommes sont prêts, là, derrière le rideau des montagnes de la Bohême. Et, parce que vous vous croyez en état de dicter la loi, vous venez me trouver. Eh bien, voyons, traitons, j'y consens. Que voulez-vous?

(Metternich : Il dépend de Votre Majesté de donner la paix au monde.)

Mon honneur avant tout, et puis la paix.

Vous ne savez pas ce qui se passe dans la tête d'un soldat ; un homme tel que moi ne compte pas la vie d'un million de soldats.

Je vous ai offert l'Illyrie pour rester neutre. Cela vous convient-il? Votre neutralité est tout ce que je demande.

(Metternich : Ah! Sire, nous ne pouvons plus rester neutres ; il faut que nous soyons pour vous ou contre vous.)

Si cela me coûte mon trône, j'écraserai le monde sous ses ruines.

Eh bien, qu'entendez-vous par la paix? Quelles sont vos conditions? Voulez-vous me dépouiller? Voulez-vous l'Italie, le Brabant, la Lorraine? Je ne céderai pas un pouce de terrain ; je fais la paix sur la base du *statu quo ante bellum*. Je ne vous donnerai rien parce que vous ne m'avez pas battu ; je ne donnerai rien à la Prusse, parce qu'elle m'a trahi. L'Illyrie m'a coûté 300.000 hommes à con-

quérir; si vous voulez l'avoir, il faut dépenser un nombre égal d'hommes.

Savez-vous ce qui va arriver? Vous ne me ferez pas la guerre.

(Metternich : Vous êtes perdu, Sire; j'en avais le pressentiment en arrivant, maintenant j'en suis convaincu.)

Et c'est mon beau-père qui accueille un tel projet! C'est lui qui vous envoie! Ah! Metternich, combien l'Angleterre vous a-t-elle donné pour vous décider à jouer ce rôle contre moi?

30 juin. — J'ai aujourd'hui 15.000 hommes qui n'ont pas de fusils.

1er juillet. — Il serait possible que l'armistice fût prolongé jusqu'au 15 août.

[*Au maréchal Soult.*] — Mon Cousin, vous partirez aujourd'hui avant dix heures du soir. Vous voyagerez incognito, en prenant le nom d'un de vos aides de camp. Vous arriverez le 4 à Paris, où vous descendrez chez le ministre de la Guerre; vous irez avec lui chez l'archichancelier. Il vous mettra au fait. Vous ne resterez pas plus de douze heures à Paris ; de là vous continuerez votre route pour aller prendre le commandement de mes armées en Espagne.

Vous prendrez toutes les mesures pour rétablir mes affaires en Espagne.

3 juillet. — Je ne comprends encore rien aux

affaires d'Espagne. Je ne sais pas si c'est une bataille que nous avons perdue (Vittoria), quelles sont les troupes qui s'y trouvaient, ni où se trouvent aujourd'hui le roi et l'armée. Il est difficile d'imaginer quelque chose d'aussi inconcevable que ce qui arrive en Espagne.

15 juillet. — La prolongation de l'armistice a été consentie jusqu'au 10 août par l'intermédiaire de l'Autriche.

20 juillet. — Les malheurs d'Espagne sont d'autant plus grands qu'ils sont ridicules ; c'est ainsi que les Anglais en pensent eux-mêmes. Mais cela ne déshonore pas l'armée. Il manquait à l'armée d'Espagne un général, et il y avait de trop le roi. En dernière analyse, je ne me dissimule pas que c'est ma faute.

22 juillet. — Je suis revenu ce matin d'une course d'une cinquantaine de lieues que j'ai faite en basse Lusace.

Je suppose que l'Impératrice est partie et qu'elle couchera ce soir à Châlons. Je ne pense pas qu'elle soit avant le 25 à Mayence ; je compte y être rendu pour ce jour-là.

25 juilllet. — L'Empereur part pour Mayence à deux heures du matin, dans sa voiture, avec le prince de Neufchâtel, Roustan sur le devant.

27 juillet. Mayence. — Je suis arrivé ici en

quarante-deux heures. J'ai trouvé l'Impératrice bien portante.

Il doit y avoir 60.000 ou 80.000 réfractaires en France.

28 juillet. — Il n'y a rien à faire en Europe depuis deux cents ans, ce n'est que dans l'Orient que l'on peut travailler en grand.

29 juillet. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Faites connaître au duc de Castiglione que je partirai d'ici le 1er au soir ; que je serai le 2 au matin à Würzburg ; que j'y verrai les deux divisions, tout ce qu'il y a de son corps à Würzburg, ainsi que la citadelle, et que je continuerai ensuite ma route pour Bamberg, où je verrai la division qui est à Baireuth, celle qui est à Hof et la cavalerie du général Milhaud ; qu'ainsi je serai, dans la nuit du 3 au 4, de retour à Dresde. Prévenez aussi le général Pajol pour qu'il y ait des escortes partout ; mais recommandez qu'on garde le secret. Ce sera le prince de Neufchâtel qui sera censé devoir passer.

Le duc de Dalmatie est entré en Espagne le 24, à la tête de son armée, qui est près de 100.000 hommes et pourvue d'une nombreuse artillerie. Il marchait sur Pampelune pour débloquer cette place.

31 juillet. [*Au général Clarke.*] — Donnez ordre que toutes les femmes de généraux, d'officiers, d'employés d'administration, toutes les filles, y compris celles travesties en hommes, qui se trouvent à Bayonne ou dans les départements des Lan-

des et des Basses-Pyrénées venant d'Espagne, soient sur-le-champ renvoyées au delà de la Garonne. Vous aurez soin que, nominativement, les femmes des généraux G..., F... et V... soient non seulement renvoyées au delà de la Garonne, mais renvoyées chez elles.

4 août. Dresde. — On ne fait rien au congrès de Prague. Un agent anglais s'en mêle. On ne pourra arriver à aucun résultat, et les alliés sont dans l'intention de dénoncer l'armistice le 10.

9 août. [*Au général Savary.*]— Il est probable que, le 11 ou le 12, l'Autriche nous déclarera la guerre. Cette puissance a fait un beau rêve, et a cru pouvoir reprendre tout ce qu'elle a perdu depuis vingt ans : elle voulait tout, même Venise. Il faut garder le secret jusqu'au dernier moment.

11 août. — Ordre au duc de Reggio de réunir ses trois corps d'armée avec le 3e corps de cavalerie et de se diriger sur Berlin.

12 août. — L'armistice est dénoncé. Je n'ai pas la nouvelle que l'Autriche m'ait déclaré la guerre ; mais je suppose que j'en recevrai la nouvelle dans la journée.

Indépendamment de 110.000 hommes qui marcheront sur Berlin et de là sur Stettin, j'aurai, sur Gœrlitz, près de 300.000 hommes. Avec ces 300.000 hommes, je prendrai position entre Gœrlitz et Bautzen, de manière à voir ce que veulent faire les

Russes et les Autrichiens, et à profiter des circonstances.

14 août. — Le roi de Naples est arrivé aujourd'hui à l'armée.

15 août. — La tournure malheureuse et inattendue qu'ont prise les affaires d'Espagne exige qu'il soit pourvu à la sûreté de la frontière. Il est donc nécessaire de faire une levée dans les provinces du midi. Le général Moreau est arrivé de Berlin. Il était parti d'Amérique avant d'avoir appris la bataille de Lützen et lorsque ces messieurs croyaient entrer en France.

16 août. Bautzen. — Nous sommes en grande manœuvre. J'augure bien de la campagne. Jomini, chef d'état-major du prince de la Moskova, a déserté. C'est un militaire de peu de valeur ; c'est cependant un écrivain qui a saisi quelques idées saines sur la guerre.

18 août. Reichenbach. — J'ai ici 365.000 coups de canon attelés, c'est la valeur de quatre batailles comme celle de Wagram, et 18 millions de cartouches.

Gœrlitz. — Les Autrichiens ont passé l'Elbe pour aller je ne sais où. Il serait possible que j'entrasse sur-le-champ en Bohême pour tomber sur les Russes et les prendre en flagrant délit.

20 août. Zittau. — J'ai passé hier les montagnes et je suis allé à Gabel.

[*Au général baron Corbineau.*] — Poussez votre cavalerie le plus loin que vous pourrez sur la route de Lauben. Nous sommes en manœuvre de guerre, et il faut nous rapprocher pour donner bataille.

Je crains qu'il n'y ait une lettre écrite par moi au duc de Tarente qui ait été prise, et que cela ne dégrise l'ennemi.

22 août. Lœwenburg. — On sera inquiet à Paris et les alliés ne manqueront pas de faire courir toute espèce de bruit. Je suis bien loin d'avoir renoncé à mon opération de Bohême. Ce qu'il y a de fâcheux dans la position des choses, c'est le peu de confiance qu'ont les généraux en eux-mêmes : les forces de l'ennemi leur paraissent considérables partout où je ne suis pas.

23 août. Gœrlitz. — Les troupes qui sont ici seront à Dresde le 25; elles y seront le 26, si cela est moins urgent.

24 août. — Je me porte actuellement sur Dresde pour attaquer les corps ennemis qui se sont portés dans cette direction. L'armée que j'ai dirigée sur Berlin doit être aujourd'hui dans cette ville.

Deux régiments de hussards westphaliens viennent de passer tout entiers à l'ennemi, à ce qu'il paraît, avec tous leurs officiers.

Bautzen. — J'arrive maintenant, à trois heures après-midi, avec la Garde. Demain, à deux heures

après-midi, je puis faire entrer 40.000 hommes à Dresde, et après-demain 100.000 autres.

25 août. Stolpen. — J'arrive à Stolpen. Les troupes du général Vandamme sont déjà fort avancées sur Dresde. Je désire, du reste, qu'on fasse le moins de mouvement possible pour que rien n'annonce à l'ennemi l'arrivée des forces et les opérations qu'on médite. La vieille Garde arrivera à onze heures.

[*Au maréchal Saint-Cyr.*] — Il faut tenir. J'arriverai de bonne heure.

Les nouvelles du duc de Reggio me paraissent tellement confuses que je ne puis pas encore asseoir mes idées. La lettre dit que le 20 et le 21 nous avions eu des affaires avantageuses ; or, il est de fait, d'après les lettres officielles, que le 20 et le 21 on n'avait tiré que quelques coups de fusil.

26 août. 4 heures du matin. — Toute l'armée ennemie, hier à minuit, s'est présentée sur Dresde et le maréchal Saint-Cyr craignait d'être attaqué aujourd'hui.

Sur la route de Dresde. 9 heures du matin. — Nous arrivons à Dresde ; l'ennemi est devant la ville.

27 août. Dresde. — J'ai remporté hier une grande victoire à Dresde sur les armées autrichienne, russe et prussienne, commandées par l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie et le roi de Prusse. On

amène beaucoup de prisonniers, des drapeaux et des canons.

L'ennemi n'est point en retraite. S'il tient, mon intention est de le tourner par sa gauche, et le roi de Naples, avec les trente-huit bataillons du duc de Bellune, est chargé de cette opération.

29 août. — Cette nouvelle de la mort de Moreau me revient de tous côtés; il faut que ce soit vrai.

30 août. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Ecrivez au duc de Trévise de soutenir le général Vandamme, s'il en a besoin. Envoyez un officier auprès du général Vandamme pour savoir ce qui s'y passe, et que cet officier revienne sur-le-champ.

1er septembre. — Le duc de Tarente est aujourd'hui sur Gœrlitz. S'il continue son mouvement rétrograde, il sera nécessaire que je marche pour rétablir les affaires; je ne dois pas le laisser dépasser Bautzen.

Le malheur arrivé au 1er corps est un malheur auquel on ne pouvait pas s'attendre. Le général Vendamme, qui paraît s'être tué, n'avait pas laissé une sentinelle sur les montagnes, ni une réserve nulle part; il s'était engouffré dans un fond, sans s'éclairer en aucune façon.

2 septembre. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Répondez au duc de Reggio que j'apprends avec un extrême mécontentement qu'avec les trois corps dont il n'a fait aucun usage il se soit retiré sous le canon de Wittenberg; que déjà, m'apercevant de

l'incertitude de ses mouvements, j'ai envoyé le prince de la Moskova prendre le commandement de son armée.

3 septembre. — Je serai demain matin à Bautzen, où le duc de Tarente est arrivé avec l'armée ; l'ennemi suit vivement et paraît fort encouragé ; je l'attaquerai dans la journée et tâcherai de le pousser sur Reichenbach, et après la bataille je me mettrai en marche en grande hâte sur Berlin.

[*Au général comte Friant.*] — En vous portant sur la route de Bautzen, vous trouverez beaucoup de traîneurs et de maraudeurs appartenant aux 3e, 5e et 11e corps, qui ont jeté leurs armes. Mon intention est que vous les fassiez tous retourner sur Bautzen, où on leur porte des fusils.

[*Au général Durosnel.*] —Portez la plus grande surveillance au passage des ponts ; qu'aucun homme non blessé ne le passe et qu'on arrête toute cette canaille qui se sauve de l'armée.

6 septembre. Bautzen. —J'arrive à Bautzen. J'ai poursuivi l'ennemi au delà de la Niesse. Nous sommes entrés à six heures à Gœrlitz. Aussitôt que l'ennemi a appris que j'étais à l'armée, il s'est enfui à toutes jambes et dans toutes les directions. Il n'y a pas eu moyen de l'atteindre ; à peine a-t-il tiré un ou deux coups de canon. Je me suis sur-le-champ reporté ici, où je me trouve avec le 6e corps et ma Garde.

8 septembre. Dresde. — L'ennemi couronnne les différents débouchés de la Bohême, et il est possible qu'il y ait bientôt ici une affaire.

9 septembre. Liebstadt. — Faire reposer ma Garde, c'est là la grande affaire.

10 septembre. — Le prince de la Moskova et ses trois corps, qui ont essuyé un échec dans la journée du 6, se rallient à Torgau.

11 septembre. Breitenau. — Nous sommes maîtres de tous les débouchés de Bohême. J'ai vu hier l'armée ennemie revenir en toute hâte pour se former devant Tœplitz. S'il avait été possible de faire descendre des pièces par le Geyersberg, l'armée ennemie eût été attaquée en flanc, nous aurions obtenu de grands succès; mais tous les efforts ont été vains, et les événements arrivés à l'armée de Berlin m'empêchent de passer outre.

19 septembre Pirna. — Il fait un temps horrible. Le prince de Neufchâtel est malade; je ne sais pas si c'est sa goutte ou seulement un accès de fièvre.

Monsieur le duc de Bassano, vous devez répondre au comte de Narbonne que ses lettres sont ridicules et ne prouvent qu'une seule chose : c'est qu'il n'a aucun usage de la guerre. Est-il, en effet, extraordinaire qu'il y ait du désordre dans une place qui vient de servir de refuge à une armée qui a perdu une bataille? Qu'il emploie dans ses

lettres des formules plus sensées, telles, par exemple, que ses protestations de dire la vérité, comme si tout le monde ne devait pas dire la vérité et ne la disait pas. Des protestations de dire la vérité feraient presque croire qu'on n'a pas l'habitude de la dire toujours. Tâchez de lui faire comprendre cela de la manière la plus polie; mais vraiment il écrit au major général d'une manière ridicule. Qu'il ne s'étonne pas de ce qu'il voit; qu'il le dise avec simplicité, et tout aura son remède; l'armée du prince de la Moskova finira par aller ailleurs; l'ennemi sera éloigné de la rive droite; le général d'artillerie enverra des armes; le comte Daru enverra des effets d'habillement, les habits arriveront de tous côtés; les dépôts seront armés, habillés. C'est un moment à passer.

20 septembre. [*Au maréchal Marmont.*] — La journée d'hier et cette nuit sont si affreuses qu'il n'y a pas moyen de bouger. Il n'est pas probable que l'infanterie ennemie ose s'avancer. Si cela était, je viendrais vous renforcer et nous livrerions bataille, ce qui serait une chose bien avantageuse, mais qui paraît opposée à leur système.

22 septembre. Hartau. — Je couche à Hartau. J'ai fait attaquer et pousser l'ennemi, qui se retire sur Bautzen.

23 septembre. [*Au comte Daru.*] — L'armée n'est point nourrie. Ce serait une illusion que de voir autrement. Vingt-quatre onces de pain, une

once de riz et huit onces de viande sont insuffisantes pour le soldat. Aujourd'hui, vous ne donnez que huit onces de pain, trois onces de riz et huit onces de viande.

24 septembre. — Il est probable que l'ennemi battra en retraite cette nuit et repassera la Sprée. S'il ne la repasse pas cette nuit, il la repasserait demain lorsqu'il apercevrait qu'on déploie contre lui de grandes forces. Je perdrais plusieurs jours inutilement sans pouvoir espérer aucun résultat.

30 septembre. Dresde. — Le 28, à midi, les Suédois ont voulu reprendre Dessau; la garde suédoise y a perdu 1.500 hommes et a échoué complètement.

2 octobre. — Je regarderais comme une nouvelle bien heureuse la certitude que l'ennemi s'enfournât avec une armée de 80.000 hommes sur Leipzig; la guerre serait alors bientôt finie. Mais je pense qu'il connaît trop ma manière de faire pour s'exposer à pareille aventure.

3 octobre. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Ecrivez au prince de la Moskova que tous les bruits qui courent sont faux; que la Bavière n'a pas changé de système, au contraire.

[*Au maréchal Marmont.*] — Tous les bruits que l'on fait courir sont controversés. Il faut mettre une grande circonspection dans vos mouvements. Avant tout, il faut soutenir le prince de la

Moskova. Le roi de Naples, avec le 2e, le 5e et le 8e corps, se trouve, dans l'ordre naturel, opposé à tout ce qui arriverait de Bohême.

Je vous le répète : couvrir Leipzig, puisque vous y êtes; empêcher le passage de l'Elbe, de Wittenburg à Torgau; secourir Torgau, appuyer le prince de la Moskova, voilà le premier but que vous devez vous proposer. Le reste viendra après.

Monsieur le duc de Rovigo, je reçois votre lettre chiffrée du 27. Vous êtes bien bon de vous occuper de la Bourse. Que vous importe la baisse? Ceux qui auront vendu la rente à 60 la rachèteront à 80. Moins vous vous mêlerez de ces affaires, mieux cela vaudra. Il est naturel que, dans les circonstances actuelles, il y ait plus ou moins de baisse; laissez-les donc faire ce qu'ils veulent. A qui cela fait-il tort? A ceux qui ont la bonté de vendre. La rente descendrait-elle à 6 francs, qu'importe, si les intérêts sont toujours bien payés? Le seul moyen d'aggraver le mal, c'est que vous vous en mêliez et que vous ayez l'air d'y attacher de l'importance. Pour moi, je n'y en attache aucune.

6 octobre. — Ordre au duc de Castiglione de se porter sur Leipzig.

Toute l'armée de Silésie, commandée par le général Blücher, a filé du côté de Wittenberg. (Elle) a jeté dans la nuit un pont à Wartenberg. Le général Bertrand s'est battu pendant douze heures; l'ennemi est monté sept fois à l'assaut pour

le déloger, sans le pouvoir. Le général Bertrand, voyant, le soir, que l'armée se renforçait, a fait sa retraite.

Je serai ce soir à Meissen avec 80.000 hommes, mon avant-garde étant à l'embranchement de la route de Leipzig et de celle de Torgau.

7 octobre. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, écrivez au roi de Naples que son principal but doit être de retarder la marche de l'ennemi sur Leipzig, de sorte que nous puissions approcher tous en même temps de Leipzig, tenir l'ennemi éloigné, ou, s'il le faut, livrer une bataille générale.

Le maréchal Saint-Cyr placera les Westphaliens dans les différentes divisions de son corps d'armée, un régiment par division. Le quartier-général partira aujourd'hui, à dix heures du matin, pour Meissen, pour que je puisse battre Blücher et les Suédois avant leur arrivée au corps de Schwarzenberg.

Seerhausen. — Nous nous sommes arrêtés ici, et le quartier-général s'y trouve placé dans un vieux castel. Nous attendons à chaque instant des nouvelles.

9 octobre. Wurzen. — J'attache de l'importance à être maître aujourd'hui de Düben, et, si l'ennemi n'y a pas plus de 30.000 hommes, mon intention est d'attaquer ce soir.

On suppose que le général Blücher est à Düben.

Le temps est malheureusement fort mauvais.

10 octobre. Eilenburg. — Nous sommes arrivés hier à Düben. Le général Langeron en était parti à trois heures après midi.

J'ai grande hâte de recevoir des renseignements de Leipzig sur les mouvements de l'ennemi, et de savoir s'ils sont rétrogrades ou en avant.

Düben, trois heures après midi. — L'armée autrichienne débouche par Penig. Le roi de Naples était ce matin, à la pointe du jour, à Frohburg. Il est probable qu'il aura fait aujourd'hui un mouvement de retraite sur Leipzig. Cela finira par un coup de tonnerre sur l'armée ennemie.

11 octobre. [*Au général comte Reynier.*] — Le général Latour-Maubourg doit arriver; faites-lui passer sur le-champ le pont. Avec la cavalerie, on peut avoir quelques indices de ce que fait l'ennemi à Dessau. A-t-il quelques projets de repasser sur la rive droite et de livrer bataille, ou se propose-t-il de replier son pont et de rester sur la rive gauche?

12 octobre. — Tous les renseignements que je puis avoir disent que, dans la journée du 10, le général Blücher s'est dirigé sur Halle.

Wittgenstein a eu un combat à Borna avec le roi de Naples.

Trois heures après midi. — Nous nous sommes emparés des ponts de l'ennemi sur l'Elbe, et il paraît que l'armée de Berlin s'est portée sur la rive droite. D'un autre côté, le roi de Naples occupe la

position de Crœbern, qu'il a prise ce matin ; je lui mande de la conserver toute la journée de demain 13. Demain, vers midi, nous serons 70.000 hommes réunis à portée de Leipzig.

Quatre heures après midi. — Le roi de Naples a devant lui des forces qu'il évalue à 60.000 hommes ; s'il peut tenir avec ses propres forces toute la journée de demain 13, je me rendrai sur Leipzig et y livrerai bataille à l'ennemi.

[*Au maréchal Marmont*] — Marchez de manière à pouvoir surtout secourir Leipzig, et envoyez demander des ordres au Roi pour entrer en bataille. Le moment décisif paraît être arrivé ; il ne peut plus être question que de se bien battre.

13 octobre. Cinq heures du matin. — L'armée bavaroise (s'est) réunie à l'armée autrichienne et (menace) le bas Rhin.

[*Au maréchal Ney.*] — J'ai fait replier toute ma Garde, pour pouvoir demain me porter sur Leipzig ; le roi de Naples s'y trouve en avant. J'y ai envoyé le duc de Raguse, ce qui fera au roi de Naples 90.000 hommes. Je pense qu'il faut nous disposer à nous pelotonner en toute hâte. Il va y avoir indubitablement une grande bataille à Leipzig.

Dix heures du matin. [*Au maréchal Marmont.*] — On peut avoir à craindre que Blücher ne vienne à déboucher par Halle ou par quelque autre point.

Il est important que l'armée de Silésie n'approche pas à deux lieues de Leipzig.

Mon intention est que vous placiez vos troupes sur deux rangs au lieu de trois. L'ennemi, accoutumé à nous voir sur trois rangs, jugera nos bataillons plus forts d'un tiers. Donnez les ordres les plus précis pour l'exécution de la présente disposition.

[*A Joachim Napoléon, roi de Naples.*] — J'ai reçu vos lettres. Le duc de Raguse arrive ce matin à huit heures à Hohenleina. Il est très important que vous ne fassiez pas entrer en ligne ce maréchal. Comme il est à craindre que Blücher ne débouche par Halle vous seriez obligé d'affaiblir votre ligne dans un moment important. C'est ce mouvement qui fait perdre toutes les batailles; elles ne se gagnent qu'en renforçant la ligne dans un moment critique. Ayez soin de n'employer le 6e corps qu'à la dernière extrémité, car tout porte à croire que l'armée de Silésie est du côté de Halle.

14 octobre. — Je pars à sept heures pour me rendre à Leipzig.

Sept heures du matin. [*Au maréchal Macdonald.*] — Mon Cousin, j'espère que vous arriverez de bonne heure. Il est hors de doute que demain nous serons attaqués par l'armée de Bohême et par l'armée de Silésie. Marchez donc en toute hâte, et, si vous entendez la canonnade, portez-vous au feu. L'armée de Silésie débouche par Halle.

Rendnitz. [*Au maréchal Marmont.*] — Mon quartier général est au village de Rendnitz. Je vous envoie une relation de la bataille de Gustave-Adolphe, qui traite des positions que vous occupez.

15 octobre. — L'ennemi a attaqué hier le roi de Naples avec 80.000 hommes; il a fait six attaques, il a été partout repoussé; le 5e corps de cavalerie, composé en partie de cavalerie venant d'Espagne, a fait les plus belles charges. Non seulement le roi de Naples a maintenu sa position, mais même il a repris la portion de terrain qu'il avait évacuée pendant la nuit pour se concentrer.

16 octobre, sept heures du matin. [*Au maréchal Marmont.*] — Comme je vais faire attaquer les Autrichiens, je pense qu'il est convenable que vous veniez vous placer en réserve à une demi-lieue de la ville, vos divisions en échelons; de là vous pourrez vous porter sur Lindenau, si l'ennemi faisait une attaque sérieuse de ce côté, ce qui me paraît absurde. Je vous appellerai à la bataille aussitôt que je verrai les forces de l'ennemi et que je serai certain qu'il s'engage. Enfin, vous pourrez arriver au secours du général Bertrand, qui aura des postes sur vos positions, si, ce qui n'est pas probable, une armée ennemie pouvait paraître sur le chemin de Halle.

Leipzig. Bulletin. — A neuf heures du matin, la grande armée alliée déboucha sur nous. Elle opérait constamment pour s'étendre sur sa droite.

A midi, la sixième attaque de l'ennemi avait été repoussée.

L'Empereur ordonna au duc de Reggio de se porter sur Wachau avec deux divisions de la jeune Garde. Il ordonna également au duc de Trévise de se porter sur Liebertwolkwitz avec deux autres divisions de la jeune Garde, et de s'emparer d'un grand bois qui est sur la gauche du village. En même temps il fit avancer sur le centre une batterie de cent cinquante pièces de canon, que dirigea le général Drouot.

L'ensemble de ces dispostions eut le succès qu'on en attendait. L'artillerie ennemie s'éloigna. L'ennemi se retira, et le champ de bataille nous resta en entier.

Il était trois heures après midi. Toutes les troupes de l'ennemi avaient été engagées. Il eut recours à sa réserve. Le comte de Merveldt, qui commandait en chef la réserve autrichienne, releva avec six divisions toutes les troupes sur toutes les attaques, et la garde impériale russe, qui formait la réserve de l'armée russe, les releva au centre.

Le roi de Naples marcha avec les cuirassiers et chargea la cavalerie ennemie par la gauche de Wachau, dans le temps que la cavalerie polonaise et les dragons de la Garde chargeaient par la droite. La cavalerie ennemie fut défaite. Les affaires ainsi rétablies à notre droite, l'ennemi se mit en retraite et le champ de bataille ne nous fut pas disputé.

On ne saurait trop faire l'éloge de la conduite du comte Lauriston et du prince Poniatowski dans cette

journée. Pour donner à ce dernier une preuve de sa satisfaction, l'Empereur l'a nommé sur le champ de bataille maréchal de France.

Sur la droite de la Partha, à une lieue de Leipzig, et à peu près à quatre lieues du champ de bataille où se trouvait l'Empereur, le duc de Raguse fut engagé. Le duc de Raguse, livré à ses propres forces, défendit Leipzig et soutint sa position pendant toute la journée; mais il éprouva des pertes qui n'ont point été compensées par celles qu'il a fait éprouver à l'ennemi, quelque grandes qu'elles fussent. Le soir, le duc de Raguse, légèrement blessé lui-même, a été obligé de resserrer sa position sur la Partha.

18 octobre. Bulletin. — Ayant eu avis de l'arrivée de renforts, et ayant reconnu que la position de l'ennemi était très forte, l'Empereur résolut de l'attirer sur un autre terrain. Le 18 à deux heures du matin, il se rapprocha de Leipzig de deux lieues, et attendit de pied ferme l'ennemi.

A neuf heures, les coureurs annoncèrent qu'il marchait sur toute la ligne. A dix heures, la canonnade s'engagea.

Tous les efforts de l'ennemi, pendant la journée, contre Connewitz et Probstheyda échouèrent. Le duc de Tarente fut debordé à Holzhausen.

A cinq heures du soir, l'Empereur fit avancer des réserves d'artillerie et déploya tout son feu sur l'ennemi, qui s'éloigna à une lieue du champ de bataille.

Pendant ce temps, l'armée de Silésie attaqua le

faubourg de Halle ; en ce moment, l'armée saxonne : infanterie, cavalerie et artillerie, et la cavalerie wurtembergeoise passèrent tout entières à l'ennemi. Cette trahison non seulement mit du vide dans nos lignes, mais livra à l'ennemi le débouché important confié à l'armée saxonne, qui poussa l'infamie au point de tourner sur-le-champ ses quarante pièces de canon contre la division Durutte. Un moment de désordre s'ensuivit ; l'ennemi passa la Partha et marcha sur Rendnitz, dont il s'empara ; il ne se trouvait plus qu'à une demi-lieue de Leipzig.

A six heures du soir, l'Empereur ordonna les dispositions pour la journée du lendemain. Mais, à sept heures, les généraux Sorbier et Dulauloy, commandant l'artillerie de l'armée et de la Garde, vinrent à son bivouac lui rendre compte des consommations de la journée. Ils dirent que les réserves étaient épuisées, qu'il ne restait pas plus de 16.000 coups de canon.

Cet état de choses rendait nécessaire un prompt mouvement sur un de nos deux grands dépôts ; l'Empereur se décida pour Erfurt.

Cette circonstance obligea l'armée française à renoncer aux fruits des deux victoires où elle avait avec tant de gloire battu des troupes de beaucoup supérieures en nombre, les armées de tout le continent.

19 octobre. Lindenau. Bulletin. — L'Empereur avait ordonné au génie de pratiquer des fougasses sous le grand pont qui est entre Leipzig et Linde-

nau, afin de le faire sauter au dernier moment, une partie de l'armée était encore de l'autre côté avec un parc de 80 bouches à feu et de quelques centaines de voitures.

La tête de cette partie de l'armée, qui arrivait au pont, le voyant sauter, crut qu'il était au pouvoir de l'ennemi. Un cri d'épouvante se propagea de rang en rang : « L'ennemi est sur nos derrières et les ponts sont coupés! » Ces malheureux se débandèrent et cherchèrent à se sauver. Le duc de Tarente passa la rivière à la nage; le comte Lauriston, moins heureux, se noya; le prince Poniatowski, monté sur un cheval fougueux, s'élança dans l'eau et n'a plus reparu.

On ne peut encore évaluer les pertes occasionnées par ce malheureux événement; mais les désordres qu'il a portés dans l'armée ont changé la situation des choses : l'armée française victorieuse arrive à Erfurt comme y arriverait une armée battue.

L'ennemi, qui avait été consterné des batailles du 16 et du 18, a repris, par le désastre du 19, du courage et l'ascendant de la victoire. L'armée française, après de si brillants succès, a perdu son attitude victorieuse.

Je voyais clairement arriver l'heure décisive. L'étoile pâlissait, je sentais les rênes m'échapper, et je n'y pouvais rien. Un coup de tonnerre pouvait seul nous sauver. Il ne restait donc qu'à combattre; et chaque jour, par une fatalité ou une autre, nos chances diminuaient!

20 octobre. Route de Leipzig à Weissenfels. — Qu'on écrive au duc de Valmy, qui fera connaître par le télégraphe que, après des affaires multipliées, où la gloire des armes nous est toujours restée, je me dirige sur la Saale; que l'Empereur se porte bien.

23 octobre. Erfurt. — Ordre au général Sebastiani de partir. Il poussera les Cosaques, et établira ses communications avec Erfurt.

J'ai trouvé peu convenable, en lisant l'adresse du corps municipal de Paris à l'Impératrice, que, dans ces circonstances, on ait rappelé la conduite de Marie-Thérèse : il y a là bien peu de tact.

25 octobre. Gotha. — Je me rends à Mayence et je concentrerai l'armée sur la frontière. La trahison aussi inconcevable qu'inattendue de la Bavière a dérangé tous mes projets, et m'oblige à rapprocher la guerre de nos frontières.

J'écris au ministre de la Guerre pour ce qui est relatif à une levée de 80 à 100.000 hommes dont j'ai besoin. Quand toute l'Europe est sous les armes, quand partout on lève les hommes mariés et que tout le monde court aux armes contre nous, la France est perdue si elle n'en fait autant.

Un grand nombre de fuyards arrivent à chaque instant.

28 octobre. Sur la chaussée en avant de Schlüchtern. Aux officiers polonais. — Est-il vrai que les Polonais veuillent me quitter ?

J'ai été trop loin. J'ai fait des fautes.La fortune depuis deux ans me tourne le dos ; mais c'est une femme, elle changera. Qui sait ? Peut-être votre mauvaise étoile a-t-elle entraîné la mienne. Du reste, avez-vous perdu confiance en moi ? N'ai-je plus de... dans mes c... ? Ai-je maigri ?

Je voudrais bien que les Alliés me brûlent deux ou trois de mes bonnes villes en France, cela me donnerait un million de soldats. Je livrerais bataille, je la gagnerais, et je les mènerais, tambour battant, jusqu'à la Vistule.

On m'a rendu compte de vos intentions. Comme empereur, comme général, je ne puis que louer vos procédés ; je n'ai rien à vous reprocher. Vous avez agi loyalement envers moi ; vous n'avez pas voulu m'abandonner sans me rien dire, et même vous m'avez promis de me reconduire jusqu'au Rhin. Aujourd'hui je veux vous donner de bons conseils. Si vous m'abandonnez, je n'aurai plus le droit de parler de vous. Et je crois que, malgré les désastres qui ont eu lieu, je suis encore le plus puissant monarque de l'Europe.

31 octobre. Francfort. — J'arrive à Francfort. L'armée bavaroise et l'armée autrichienne qui était opposée à la Bavière, formant 60. ooo hommes, étaient venues se poster à Hanau, voulant me couper de la France : je les ai battues hier d'importance ; je leur ai pris du canon, des drapeaux et 6.ooo hommes.

1er novembre. [*A Marie-Louise.*] — Madame et

très chère épouse, je vous envoie vingt drapeaux pris par mes armées aux batailles de Wachau, de Leipzig et de Hanau ; c'est un hommage que j'aime à vous rendre. Je désire que vous y voyiez une marque de ma grande satisfaction de votre conduite pendant la régence que je vous ai confiée.

2 novembre. — Je suis arrivé à Mayence. Je tâche d'y rallier, d'y reposer et d'y réorganiser l'armée.

3 novembre. [*Au prince Cambacérès.*] — Mon Cousin, dites un mot aux conseillers d'Etat et sénateurs pusillanimes. On me dit de tout côté qu'ils montrent une grande peur et peu de caractère. Je suis fâché de ne pas être à Paris; on m'y verrait plus tranquille et plus calme que dans aucune circonstance de ma vie.

Monsieur le duc de Rovigo, vos alarmes et votre peur à Paris me font rire; je vous croyais digne d'entendre des vérités. Je battrai l'ennemi plus vite que vous ne croyez. Ma présence est trop nécessaire à l'armée pour que je parte en ce moment. Quand il sera nécessaire, je serai à Paris.

7 novembre. — Je pars cette nuit pour Paris.

10 novembre. Saint-Cloud. — Le directeur de la conscription promet 150.000 hommes. Ces 150.000 hommes étant insuffisants, je désire en lever 100.000 autres.

La conscription de 1815 est censée être de

160.000 hommes; je pourrai en appeler 200.000.

12 novembre. — Je suis occupé dans ce moment à lever 600.000 hommes.

14 novembre. Palais des Tuileries. — Sénateurs, j'agrée les sentiments que vous m'exprimez. Toute l'Europe marchait avec nous il y a un an; toute l'Europe marche aujourd'hui contre nous. C'est que l'opinion du monde est faite par la France ou par l'Angleterre. Nous aurions donc tout à redouter sans l'énergie et la puissance de la nation.

La postérité dira que, si de grandes et critiques circonstances se sont présentées, elles n'étaient pas au-dessus de la France et de moi.

15 novembre. Saint-Cloud. — Ordre que, si jamais les Anglais arrivent au château de Marracq, on brûle le château et toutes les maisons qui m'appartiennent, afin qu'ils ne couchent pas dans mon lit. On en retirera tous les meubles, si l'on veut, qu'on placera dans une maison de Bayonne.

17 novembre. — Le télégraphe m'apprend que la populace d'Amsterdam s'est insurgée.

14 décembre. Paris. — Je vois avec peine que les maladies continuent. Est-ce que le froid ne les fera pas diminuer?

15 décembre. — Rien n'est moins satisfaisant que notre situation en fusils.

17 décembre. [*Au comte de Montalivet.*] — Vous trouverez ci-joint un état de 21.200 ouvriers que

le préfet de police présente comme n'ayant pas de travail ; mon intention est de leur en donner. J'ai peine à croire qu'il y ait à Paris 350 passementiers, 700 chapeliers, 1.200 serruriers, 500 charpentiers, 2.000 menuisiers, 2.000 carrossiers, 300 bottiers, faisant en tout de 6 à 7.000 ouvriers sans ouvrage, lorsqu'on se plaint de ne point en trouver pour les travaux de la guerre, de l'administration de la guerre, de la Garde. Toutefois mon intention est de doubler, tripler les travaux, plutôt que de laisser ces ouvriers sans ouvrage.

20 décembre. [*Au maréchal Mortier.*] — Bruxelles est environné de Cosaques russes, de Cosaques hollandais, et je crois aussi de quelques Cosaques du pays ; il est nécessaire que la division à cheval soit promptement en mesure de se mettre à leurs trousses.

21 décembre. — Le major général fera connaître au duc de Bellune qu'il est indispensable qu'au 1er janvier il forme son corps à trois divisions, quand même chaque division ne serait qu'à 3.000 hommes.

26 décembre. — L'ennemi a débouché sur Bâle et marche sur Belfort, où son avant-garde a dû arriver le 24. Il est indispensable que ma Garde à pied et à cheval et mon artillerie de réserve se mettent en marche pour se rendre à Reims.

Si les nouvelles deviennent plus pressantes, je donnerai des ordres pour que l'infanterie voyage

en poste, mais, jusqu'à présent, cela n'est point nécessaire.

31 décembre. — Le Corps législatif, au lieu d'aider à sauver la France, concourt à précipiter sa ruine, il trahit ses devoirs ; je remplis les miens, je le dissous.

Tel est le décret que je rends ; et si l'on m'assurait qu'il doit, dans la journée, porter le peuple de Paris à venir en masse me massacrer aux Tuileries, je le rendrais encore ; car tel est mon devoir. Quand le peuple français me confia ses destinées, je considérai les lois qu'il me donnait pour le régir ; si je les eusse crues insuffisantes je n'aurais pas accepté. Qu'on ne pense pas que je suis un Louis XVI.

1814

1er *janvier. Paris.* — Messieurs, vous pouviez faire du bien et vous n'avez fait que du mal. Vous dites que l'adversité m'a donné des conseils salutaires. Comment pouvez-vous me reprocher mes malheurs? Je les ai supportés avec honneur, parce que j'ai reçu de la nature un caractère fort et fier, et si je n'avais pas cette fierté dans l'âme, je ne me serais pas élevé au premier trône de l'univers.

Cependant j'avais besoin de consolations, et je les attendais de vous; vous avez voulu me couvrir de boue, mais je suis de ces hommes qu'on tue et qu'on ne déshonore pas. Lorsqu'il s'agit de repousser l'ennemi, vous demandez des institutions comme si nous n'en avions pas! N'êtes-vous pas contents de la Constitution? Il y a quatre ans qu'il fallait en demander une autre, ou attendre deux ans après la paix. Vous voulez donc imiter l'Assemblée constituante et recommencer une révolution?

Ordres à donner par le major général. — On aura quatre corps d'armée.

Le major général s'entendra avec le comité de

défense pour partager la frontière entre ces quatre commandants. Il y aurait à chacune de ces quatre armées une organisation d'insurrection.

4 janvier. [*Au général Caulaincourt.*] — Je pense qu'il est douteux que les alliés soient de bonne foi, et que l'Angleterre veuille la paix; moi je la veux, mais solide, honorable.

Il faut écouter, observer. Il n'est pas certain qu'on vous reçoive au quartier-général ; les Russes et les Anglais voudront écarter d'avance tous les moyens de conciliation et d'explication avec l'Empereur d'Autriche. Il faut tâcher de connaître les vues des alliés, et de me faire connaître jour par jour ce que vous apprendrez afin de me mettre dans le cas de vous donner des instructions que je ne saurais sur quoi baser aujourd'hui. Veut-on réduire la France à ses anciennes limites ?

L'Italie est intacte ; le vice-roi a une belle armée. Avant huit jours j'aurai réuni de quoi livrer plusieurs batailles, même avant l'arrivée de mes troupes d'Espagne. Les dévastations des Cosaques armeront les inhabitants et doubleront nos forces. Si la nation me seconde, l'ennemi marche à sa perte. Si la fortune me trahit, mon parti est pris : je ne tiens pas au trône. Je n'avilirai ni la nation, ni moi, en souscrivant à des conditions honteuses.

Il faut savoir ce que veut Metternich. Il n'est pas de l'intérêt de l'Autriche de pousser les choses à bout; encore un pas et le premier rôle lui échappera.

Je pars pour l'armée. Nous serons si près que

vos premiers rapports ne seront pas un retard pour les affaires. Envoyez-moi fréquemment des courriers.

7 janvier. [*A Joseph.*] — Mon frère, j'ai reçu votre lettre. Il y a trop d'esprit pour la position où je me trouve. Voici en deux mots la question. La France envahie, l'Europe toute en armes contre la France, mais surtout contre moi. Vous n'êtes plus roi d'Espagne. Que voulez-vous faire ? Voulez-vous comme prince français venir vous ranger auprès du trône? Il faut alors avouer votre rôle, m'écrire une lettre simple, que je puisse imprimer, recevoir toutes les autorités et vous montrer zélé pour moi et pour le roi de Rome, ami de la Régence de l'Impératrice. Cela ne vous est-il pas possible ? N'avez-vous pas assez de bon jugement pour cela ? Sinon il faut vous retirer à quarante lieues de Paris, dans un château de province, obscurément. Vous y vivrez tranquille si je vis. Vous y serez tué ou arrêté, si je meurs. Vous serez inutile à moi, à la famille, à vos filles, à la France, mais vous ne me serez pas nuisible et ne me gênerez pas. Choisissez promptement, et prenez votre parti.

8 janvier. — On ne communique plus avec Mayence.

10 janvier. [*Au maréchal Macdonald.*] — Vous sentez combien il est important de retarder la marche de l'ennemi. Employez les gardes forestiers, les gardes nationales, pour faire le plus de mal possible à l'ennemi.

12 janvier. Note. — Le général Bülow se réunit sur Breda. Le général Blücher, avec l'armée de Silésie, a débouché par Coblentz, et marche sur Metz. Un troisième corps, commandé par le prince de Schwarzenberg, a débouché par Bâle.

Ne jamais faire aucun préparatif pour abandonner Paris, et s'ensevelir sous ses ruines, s'il le faut.

17 janvier. — Je fais partir de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie pour Châlons, où je compte porter incessamment mon quartier-général.

Monsieur le Duc de Bellune, l'Empereur désapprouve que vous ayez abandonné Nancy. Sa Majesté vous ordonne de ne pas quitter la Moselle sans vous battre. Cela amène l'ennemi sur nous et fait le plus grand tort à nos affaires.

18 janvier. — Je reçois toujours de la gendarmerie et de la justice des nouvelles très alarmantes sur le Nord.

Pour trois cents pièces, il me faut 3 ou 400.000 coups de canon. Je ne sais pas si l'artillerie s'est sérieusement occupée de cela.

Si à Leipzig j'avais eu 30.000 coups de canon le 18, au soir, je serais aujourd'hui le maître du monde.

21 janvier. [*Au général Savary.*] — Faites partir avant cinq heures du matin le Pape. L'ad-

judant du palais dira qu'il le mène à Rome, où il a ordre de le faire arriver comme une bombe.

23 janvier. [*Au général comte Belliard*]. — Je compte prendre l'offensive. Tâchez qu'à mon arrivée à Châlons je trouve des renseignements qui me fassent connaître où il y a de l'infanterie ennemie, afin de pouvoir lui tomber dessus. Tenez secrète la nouvelle de mon arrivée. Ne compromettez pas vos dépêches, pour qu'il n'y ait rien de pris et qu'on ne se doute pas que j'arrive.

24 janvier. — Le roi Joseph, en qualité de mon lieutenant général, commandera la garde nationale de Paris.

26 janvier. Châlons-sur-Marne. [*Au prince de Neufchâtel*]. — Il faut avoir des renseignements sur ce que les ennemis ont à Saint-Dizier : qui les commande, dans quel nombre ils sont. S'il n'y a que 25 à 30.000 hommes, nous pourrons les battre, et si nous réussissons dans cette opération, cela changerait tout l'état des affaires. Si, au contraire, on les laissait se concentrer, nous n'aurions plus de chance pour nous.

Faites prendre à Vitry 2 à 300.000 bouteilles de vin et d'eau-de-vie, afin qu'on en fasse la distribution à l'armée aujourd'hui et demain. S'il n'y a pas d'autre vin que du vin de Champagne en bouteilles, prenez-le toujours; il vaut mieux que nous le prenions que l'ennemi.

Vitry-le-François. — Nous pourrons écraser

l'ennemi par une immense supériorité d'artillerie. Je pense faire jouer demain trois cents pièces.

28 janvier. Saint-Dizier. — Le 27 je me suis porté sur Saint-Dizier, que l'ennemi occupait; je l'en ai chassé. On lui a pris quelques pièces de canon, tué quelques hommes et fait quelques prisonniers. J'ai appris que Blücher avec 25.000 hommes s'était porté sur Brienne, où il arrive aujourd'hui. J'ai coupé la ligne d'opération et fait occuper Bar, et je pars pour me porter en queue de Blücher. S'il tient, il serait possible qu'il y eût une affaire demain à Brienne.

29 janvier. Montiérender. — Le dégel continue à force. Nous nous en tirerons encore aujourd'hui.

31 janvier. Brienne. — J'ai eu une affaire fort chaude le 29 à Brienne. J'ai attaqué toute l'armée du maréchal Blücher et du général Sacken, au moment même où je venais de faire une forte marche. J'ai eu le bonheur de m'emparer, dès le commencement de l'affaire, du château qui domine tout. Comme l'attaque n'a commencé qu'une heure avant nuit, on s'est battu toute la nuit. Blücher a été battu; on lui a fait 5 à 600 prisonniers, tué ou blessé 3 à 4.000 hommes, et il a été obligé de se replier sur Bar-sur-Aube. Hier, je l'ai reconduit dans cette direction pendant deux lieues, l'accompagnant par des salves de quarante pièces de canon. Dans les circonstances actuelles, et avec

l'espèce de troupes qu'il faut manier, il faut se tenir heureux de ce qui est arrivé.

Nous avons pris position à deux lieues en avant de Brienne. Depuis ce combat de Brienne, nos armées sont en grande réputation chez les alliés. Ils ne croyaient plus à l'existence de nos armées.

1er février. Bataille de la Rothière. Retraite vers Paris.

2 février. — Les troupes ennemies se comportent partout horriblement. Tous les habitants se réfugient dans les bois. On ne trouve plus de paysans dans les villages. L'ennemi mange tout, prend tous les chevaux, tous les bestiaux, tous les effets d'habillements, toutes les guenilles des paysans; ils battent tout le monde, hommes et femmes, et commettent un grand nombre de viols. Je désire promptement tirer mes peuples de cet état de misère et de souffrance, qui est véritablement horrible. Cela doit aussi donner fort à penser aux ennemis, car le Français n'est pas patient; il est naturellement brave, et je m'attends à les voir s'organiser d'eux-mêmes en bandes.

Je serai demain à Troyes. Il serait possible que l'armée de Blücher se portât entre la Marne et l'Aube.

3 février. Troyes. — J'attends, dans deux jours, 15.000 hommes de l'armée d'Espagne.

4 février. [*Au général Caulaincourt.*] — Mon-

sieur le duc de Vicence, le rapport du prince de Schwarzenberg est une folie. Il n'y a pas eu de bataille. La vieille Garde n'y était pas, la jeune Garde n'a pas donné. Il y a eu quelques pièces de canon qui nous ont été prises par des charges de cavalerie. Il paraît que toute l'armée ennemie était là et qu'ils regardent cela comme une bataille; en ce cas, ces gens-là ne sont guère habiles. Ils n'ont pas eu affaire à plus de 15.000 des nôtres, et nous avons tenu le champ de bataille toute la journée.

6 février. [*Au général Clarke.*] — Vous m'avez fait connaître que l'artillerie avait une grande quantité de piques : il faut en donner aux gardes nationales qui se rassemblent dans les environs de Paris. Ce sera pour le troisième rang. Faites imprimer une instruction sur la manière de s'en servir. Il faut aussi envoyer des piques dans les départements ; cela est préférable aux fourches, et d'ailleurs dans les villes on manque même de fourches.

Je serai demain de bonne heure à Nogent. Je suis donc en mesure de couvrir Paris.

7 février. Nogent. [*Au prince Cambacérès.*] — Mon Cousin, je reçois votre lettre du 6. Je vois qu'au lieu de soutenir l'Impératrice vous la décourager. Pourquoi perdre ainsi la tête? Qu'est-ce que c'est que ces *miserere* et ces prières de quarante heures à la chapelle? Est-ce qu'on devient fou à Paris?

Je compte, d'après les nouvelles que je recevrai,

me mettre en marche à la pointe du jour, avec les 6.000 chevaux de la cavalerie de ma Garde et les 10.000 hommes d'infanterie de la vieille Garde. Mais, comme je ne peux pas faire un faux mouvement, il me faut des renseignements précis.

8 février. [*Au maréchal Marmont.*] — Coupez la route de Montmirail, et envoyez-nous des nouvelles le plus tôt possible.

Je ne puis pas croire que l'ennemi marche sur la route d'Epernay.

[*Au roi Joseph.*] — Si, par des circonstances que je ne puis prévoir, je me portais sur la Loire, je ne laisserais pas l'Impératrice et mon fils loin de moi, parce que, dans tous les cas, il arriverait que l'un et l'autre seraient enlevés et conduits à Vienne. Cela arriverait bien davantage si je n'existais plus.

J'avoue que votre lettre du 7 à onze heures du soir m'a fait mal, parce que je ne vois aucune tenue dans vos idées et que vous vous laissez aller aux bavardages et aux opinions d'un tas de personnes qui ne réfléchissent pas. Or je vous parlerai franchement. Si Talleyrand est pour quelque chose dans cette opinion de laisser l'Impératrice à Paris, dans le cas où nos forces l'évacueraient, c'est une trahison qu'ils doivent comploter. Je vous le répète, méfiez-vous de cet homme. Je le pratique depuis seize années; j'ai même eu de la faveur pour lui; mais c'est sûrement le plus grand ennemi de notre maison, à présent que la fortune l'abandonne de-

puis quelque temps. Tenez-vous aux conseils que j'ai donnés. J'en sais plus que ces gens-là.

S'il arrivait bataille perdue et nouvelle de ma mort, vous en seriez instruit avant mes ministres. Faites partir l'Impératrice et le Roi de Rome pour Rambouillet ; ordonnez au sénat, au conseil d'état et à toutes les troupes de se réunir sur la Loire; laissez à Paris ou le préfet, ou un commissaire impérial, ou un maire. Ne laissez jamais tomber l'Impératrice et le Roi de Rome entre les mains de l'ennemi.

Quant à mon opinion, je préférerais qu'on égorgeât mon fils plutôt que de le voir jamais élevé à Vienne, comme prince autrichien; et j'ai assez bonne opinion de l'Impératrice pour être aussi persuadé qu'elle est de cet avis, autant qu'une femme et une mère peuvent l'être.

Je n'ai jamais vu représenté *Andromaque* que je n'aie plaint le sort d'Astyanax survivant à sa maison, et que je n'aie regardé comme un bonheur pour lui de ne pas survivre à son père. Vous ne connaissez pas la nation française : le résultat de ce qui se passerait dans ces grands événements est incalculable !

[*A M. Daure.*]— L'armée meurt de faim, quoiqu'on ait mis tout à feu et à sang sur la route pour en tirer des subsistances. Cependant, si j'en crois vos rapports, l'armée est nourrie. Le duc de Bellune n'a rien; le général Gérard n'a rien ; la cavalerie de la Garde meurt de faim.

9 février. — Envoyez une vingtaine de gendarmes d'élite et une vingtaine de gendarmes de Paris pour arrêter les traînards et les décimer, c'est-à-dire en fusiller un sur dix.

J'ai eu ici tant d'affaires toute cette nuit que je n'ai pu partir pour Sézanne. Le duc de Raguse est arrivé à Champaubert. Le général Sacken, avec 15.000 hommes, était à Montmirail. Je le fais attaquer demain.

10 février. [*Sézanne, dix heures du matin.*] — Je monte à cheval pour me porter à Champaubert. Je suis un peu contrarié par les chemins, ils sont affreux, il y a six pieds de boue.

[*Champaubert, dix heures du soir.*] — J'ai attaqué l'ennemi à Champaubert. Il était fort de douze régiments; il avait quarante pièces de canon. Le général en chef Olsoufief a été pris avec tous ses généraux, tous ses colonels, officiers, canons, caissons et bagages. On compte à cette heure 6.000 prisonniers, quarante canons, 200 voitures. Le reste a été jeté dans un étang ou tué sur le champ de bataille.

Ce corps est entièrement détruit.

On marche sur Montmirail, où nous serons ce soir à dix heures. J'ai les espérances les plus flatteuses que Sacken est perdu; et si la fortune nous seconde comme aujourd'hui, les affaires seront changées dans un clin d'œil; car c'est dans le corps de Sacken que consiste toute la force de l'armée

russe, puisqu'il a dix divisions ou soixante régiments. Blücher est coupé de Sacken ; il a avec lui deux divisions.

11 février. De la ferme de l'Epine-au-Bois, près de Montmirail. — Mon frère. Il est huit heures, et, avant de dormir, je vous expédie ces deux mots pour vous faire connaître que la journée d'aujourd'hui a été décisive. L'armée ennemie de Silésie n'existe plus; je l'ai mise dans une complète déroute. Nous avons pris tous ses canons, ses bagages et fait bien des milliers de prisonniers, peut-être plus de 7.000. Il nous en arrive à chaque instant. Il y a 5 à 6.000 ennemis sur le champ de bataille. Tout cela a été obtenu en engageant seulement la moitié de ma vieille Garde.

J'écris à l'Impératrice de faire tirer soixante coups de canon. Notre perte a été légère. Ma Garde à pied, mes dragons, mes grenadiers à cheval ont fait des miracles.

12 février. — L'ennemi a passé la Marne à Château-Thierry et brûlé le pont ; j'ai été obligé de m'arrêter.

La vieille Garde a de beaucoup surpassé tout ce que je pouvais attendre d'une troupe d'élite. C'était absolument la tête de Méduse !

13 février. Lumeront. — Je ne pense pas que le prince Schwarzenberg s'enfourne sur Fontainebleau tant que nous serons maîtres du pont de Nogent, les Autrichiens connaissent trop ma

manière d'opérer et en ont trop longtemps porté des marques; et ils se doutent bien que, s'ils nous laissent maîtres du pont de Nogent, je déboucherai sur leurs derrières, comme je l'ai fait ici.

Je ne suis pas encore décidé sur le plan d'opération que je vais suivre aujourd'hui. Je tremble que ces coquins de Russes ne me mettent le feu à Fontainebleau en représailles.

La conduite du roi de Naples est infâme, et celle de la reine n'a pas de nom. J'espère vivre encore assez pour venger moi et la France d'un tel outrage et d'une ingratitude aussi affreuse.

Château-Thierry. — Monsieur le duc de Vicence, le roi de Naples m'ayant déclaré la guerre, vous voudrez bien signifier à l'ambassadeur de Naples de quitter Paris dans les vingt-quatre heures, et le territoire de l'Empire dans le plus bref délai.

14 février. — Il est trois heures du matin, je pars pour me rendre à Montmirail et de là attaquer Blücher, qui a débouché.

Montmirail. — Je suis parti aujourd'hui à trois heures du matin de Château-Thierry et suis arrivé à Montmirail au moment où l'ennemi était presque aux portes. J'ai fait marcher à l'ennemi, qui avait pris position au village de Vauchamps. Je l'ai battu, lui ai fait 8.000 prisonniers, pris trois pièces de canon et dix drapeaux, et je l'ai mené tambour battant jusqu'aux portes d'Etoges. Je n'ai pas perdu 300 hommes tués ou blessés. Ce grand résul-

tat tient à ce que l'ennemi n'avait pas de cavalerie et que moi j'en avais 6 à 8.000 hommes de très-bonne, avec lesquels je l'ai fait constamment envelopper et déborder, et que toute la journée je l'ai écrasé par la mitraille de cent pièces de canon.

15 février. Trois heures du matin. — Je partirai à la petite pointe du jour et je serai avec ma Garde de bonne heure à la Ferté-sous-Jouarre.

Quatre heures du matin. — Je me porte sur Meaux pour marcher contre les Autrichiens, qui ont passé la Seine à Bray et à Nogent.

La Ferté-sous-Jouarre. — Il y aura probablement une grande bataille le 17, le 18 ou le 19, du côté de Guignes, contre les Autrichiens.

Je serai ce soir de bonne heure à Meaux avec la cavalerie de la Garde. Je ne sais si ma Garde à pied pourra s'y trouver, mais j'espère qu'elle dépassera ce soir la Ferté.

16 février. Meaux, huit heures du matin. — Je pars pour me rendre à Guignes; j'attaquerai demain l'ennemi.

Guignes. — Je suis arrivé ici à trois heures après midi. On prend position ce soir, pour être demain à la pointe du jour à Nangis.

17 février. Nangis. Trois heures après midi. — Toute la grande armée ennemie, autrichienne et russe, bavaroise et wurtembergeoise, repasse la Seine dans toutes les directions et avec la plus

grande précipitation. Il est probable que cette nuit il n'y aura pas un seul homme de ce côté. Mais je perdrai un temps bien important, celui qu'il faudra pour faire rétablir le pont de Montereau.

Monsieur le duc de Vicence, je vous ai donné carte blanche pour sauver Paris et éviter une bataille qui était la dernière espérance de la nation. La bataille a eu lieu : la Providence a béni nos armes. J'ai fait 30 à 40.000 prisonniers; j'ai pris deux cents pièces de canon, un grand nombre de généraux et détruit plusieurs armées sans presque coup férir. J'ai entamé hier l'armée du prince Schwarzenberg, que j'espère détruire avant qu'elle ait repassé mes frontières. Votre attitude doit être la même : vous devez tout faire pour la paix; mais mon intention est que vous ne signiez rien sans mon ordre, parce que seul je connais ma position. Ma position est certainement plus avantageuse qu'à l'époque où les alliés étaient à Francfort : aujourd'hui c'est bien différent; j'ai eu d'immenses avantages sur eux, et des avantages tels qu'une carrière militaire de vingt années et de quelque illustration n'en présente pas de pareils.

18 février. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Témoignez au duc de Bellune mon mécontentement de ce qu'il n'a pas exécuté mes ordres qui lui prescrivaient de se rendre à Montereau ; qu'il fasse connaître pourquoi il n'a pas exécuté mon ordre, ce qui compromet le succès de la campagne. Faites-lui une lettre fort sèche.

Le prince de Schwarzenberg vient enfin de nous donner signe de vie. Il vient d'envoyer un parlementaire pour demander une suspension d'armes. Il est difficile d'être lâche à ce point ! Il avait constamment refusé, dans les termes les plus insultants, toute espèce de suspension d'armes. Ces misérables, au premier échec, tombent à genoux ! Heureusement qu'on n'a pas laissé entrer l'aide de camp du prince de Schwarzenberg. Je n'ai reçu que sa lettre à laquelle je répondrai à mon aise. Je n'accorderai aucun armistice qu'ils n'aient purgé mon territoire.

[*Au comte Tascher de la Pagerie.*] — Tascher, tu vas partir tout de suite pour retourner en Italie; tu ne t'arrêteras à Paris que pour voir ta femme, sans communiquer avec qui que ce soit. Tu diras à Eugène que j'ai été vainqueur à Champaubert et à Montmirail des meilleures troupes de la coalition; que Schwarzenberg m'a fait demander cette nuit, par un de ses aides de camp, un armistice, mais que je n'en suis pas dupe, car c'est pour me leurrer et gagner du temps. Tu lui diras que si les ordres donnés au maréchal Victor pour se porter dès hier de Melun sur Montereau avaient été ponctuellement exécutés, il en serait résulté la perte du corps bavarois et des Wurtembergeois pris au dépourvu par ce mouvement, et qu'alors, n'ayant plus devant lui que des Autrichens, qui sont de mauvais soldats, il les aurait menés à coups de fouet de poste; mais que rien de ce qui avait été

ordonné n'ayant été fait, il a fallu recourir à de nouvelles chances.

Dis à Eugène que je suis content de lui ; qu'il témoigne ma satisfaction à l'armée d'Italie et que sur toute la ligne il fasse tirer une salve de cent coups de canon en réjouissance des victoires de Champaubert et de Montmirail.

19 février. Château de Surville. — J'ai culbuté hier deux divisions de la réserve du général autrichien Bianchi et les Wurtembergeois ; ils ont perdu beaucoup de monde. On leur a pris plusieurs drapeaux et 3 ou 4.000 prisonniers. Mais ce qui est extrêmement précieux, c'est que j'ai eu le bonheur d'enlever le pont sans leur donner le temps de le couper.

J'ai renvoyé le duc de Bellune, dont je suis mécontent pour son excessive lenteur et négligence.

[*Au général Caulaincourt.*] — Je suis si ému de l'infâme proposition que vous m'envoyez que je me crois déshonoré, rien que de m'être mis dans le cas qu'on vous l'ait proposée. Je vous ferai connaître de Troyes ou de Châtillon mes intentions ; mais je crois que j'aurais mieux aimé perdre Paris que de voir faire de telles propositions au peuple français. Vous parlez toujours des Bourbons : je préférerais voir les Bourbons en France avec des conditions raisonnables aux infâmes propositions que vous m'envoyez!

[*Au général Savary.*] — Les journaux sont

rédigés sans esprit. Est-il convenable, dans le moment actuel, d'aller dire que j'avais peu de monde, que je n'ai vaincu que parce que j'ai surpris l'ennemi, et que nous étions un contre trois? Il faut, en vérité, que vous ayez perdu la tête à Paris pour dire de pareillles choses, lorsque moi je dis partout que j'ai 300.000 hommes, lorsque l'ennemi le croit, et qu'il faut le dire jusqu'à satiété. Un des premiers principes de la guerre est d'exagérer ses forces et non pas de les diminuer.

Il nous a fallu toute la journée pour passer cet horrible défilé de Montereau. Nous avons de la neige et un temps assez dur.

20 février. — L'ennemi, battu à Montereau, a évacué Bray et Nogent et se porte en toute hâte sur Troyes.

Quelle est son intention? Veut-il livrer bataille à Troyes et rappeler Blücher?

Montereau. [*Au général Clarke.*] — Je vous envoie quatre drapeaux : deux doivent être arrivés avec les prisonniers, ce qui fait six. Il y en a quatre autres russes qu'on ne trouve pas ; mais il y en avait dix bien comptés. Vous pouvez les présenter à l'Impératrice. On va chercher les quatre drapeaux russes qui manquent ; mais, si on ne les trouve pas à temps, vous les remplacerez par quatre autres drapeaux russes pour y suppléer. Il me semble convenable qu'il y ait une revue de la

garde nationale,devant laquelle passeront ces drapeaux avec la musique.

Nogent. — Je viens d'arriver à Nogent. L'ennemi a joui d'un rare bonheur, qui est que la grande gelée lui a permis d'aller à travers champs, sans quoi la moitié de ses bagages et de son artillerie aurait été prise.

21 février.[*Au maréchal Augereau, à Lyon.*]— Mon Cousin, le ministre de la guerre m'a mis sous les yeux la lettre que vous lui avez écrite le 16. Cette lettre m'a vivement peiné. Quoi ! six heures après avoir reçu les premières troupes venant d'Espagne vous n'étiez pas déjà en campagne ! Six heures de repos leur suffisaient. J'ai remporté le combat de Nangis avec la brigade de dragons venant d'Espagne, qui de Bayonne n'avait pas encore débridé. Les six bataillons de la division de Nîmes manquent, dites-vous, d'habillement et d'équipement,et sont sans instruction. Quelle pauvre raison me donnez-vous là, Augereau ! J'ai détruit 80.000 ennemis avec des bataillons composés de conscrits,n'ayant pas de gibernes et étant mal habillés! Les gardes nationales, dites-vous, sont pitoyables : j'en ai ici 4.000 venant d'Angers et de Bretagne,en chapeaux ronds, sans gibernes, avec des sabots, mais ayant de bons fusils ; j'en ai tiré un bon parti. Il n'y a pas d'argent, continuez-vous : et d'où espérez-vous tirer de l'argent? Vous ne pourrez en avoir que quand nous aurons arraché nos recettes des mains de l'ennemi.

Vous manquez d'attelages : prenez en partout. Vous n'avez pas de magasin : ceci est par trop ridicule. Je vous ordonne de partir douze heures après la réception de la présente lettre pour vous mettre en campagne. Si vous êtes toujours l'Augereau de Castiglione, gardez le commandement ; s vos soixante ans pèsent sur vous, quittez-le et remettez-le au plus ancien de vos officiers généraux. La patrie est menacée et en danger ; elle ne peut être sauvée que par l'audace et la bonne volonté ; et non par de vaines temporisations. Vous devez avoir un noyau de plus de 6.000 hommes de troupes d'élite : je n'en ai pas tant, et j'ai pourtant détruit trois armées, fait 40.000 prisonniers, pris deux cents pièces de canon et sauvé trois fois la capitale. Soyez le premier aux balles. Il n'est plus question d'agir comme dans les derniers temps, mais il faut reprendre ses bottes et sa résolution de 93 ! Quand les Français verront votre panache aux avant-postes et qu'ils vous verront vous exposer le premier aux coups de fusil, vous en ferez ce que vous voudrez.

[*A François Ier, empereur d'Autriche.*] — Monsieur mon Frère et très cher Beau-Père, j'ai tout fait pour éviter la bataille qui a eu lieu. La fortune m'a souri : j'ai détruit l'armée russe et prussienne, commandée par le général Blücher, et, depuis, l'armée prussienne, commandée par le général Kleist. Dans cette situation des choses, et quels que soient les préjugés que l'on ait à votre quartier général, mon armée est plus nombreuse en infanterie, cavale-

rie et artillerie que l'armée de Votre Majesté ; et si l'assurance de ce fait était nécessaire à ses déterminations, je n'ai pas de difficulté de le faire voir à un homme d'un jugement sain, tel que le prince de Schwarzenberg, le comte Bubna ou le prince de Metternich. Je crois devoir écrire à Votre Majesté, parce que cette lutte entre une armée française et une armée autrichienne me paraît contraire à ses intérêts comme aux miens. Si la fortune trahit mes espérances, la situation de Votre Majesté n'en sera que plus embarrassante.

Dans cet état de choses, je propose à Votre Majesté de signer la paix, sans délai, sur les bases qu'elle-même a posées à Francfort, et que moi et la nation française nous avons adoptées comme notre *ultimatum*. Je dis plus, ces bases seules peuvent rétablir l'équilibre de l'Europe.

Si Votre Majesté persiste à subordonner ses propres intérêts à la politique de l'Angleterre et au ressentiment de la Russie, et qu'on ne veuille poser les armes qu'aux conditions affreuses proposées au congrès, le génie de la France et la Providence seront pour nous.

24 février. Bourg des Noës, à Troyes. [*Au comte de Montalivet.*] — J'ai reçu votre lettre. Si les Français étaient aussi méprisables que vous le supposez, je rougirais de honte. Vous et le ministère de la police vous ne connaissez pas plus la France que que je ne connais la Chine. Vous découragez le Roi

par des peintures et des tableaux exagérés que son caractère est déjà trop porté à se faire.

25 février. Troyes. — Aussitôt que je verrai ce que Blücher veut faire, je tâcherai de tomber sur ses derrières et de l'isoler.

26 février. — Si j'avais eu un équipage de pont de dix pontons, la guerre serait finie et l'armée du prince Schwarzenberg n'existerait plus ; je lui aurais enlevé 8 à 10.000 voitures et pris son armée en détail. Mais, faute de bateaux, je n'ai pas pu passer la Seine.

Blücher se dirige du côté de Sezanne ; quelques coups de canon ont été tirés hier. Le prince de la Moskova a passé ce matin l'Aube à Arcis pour tomber sur les derrières de Blücher.

27 février. — Je me rends à Arcis-sur-Aube pour manœuvrer sur les corps qui s'avancent sur la Ferté-Gaucher.

[*A Joachim Napoléon.*] — Je ne vous parle point de mon mécontentement de votre conduite qui a été diamétralement opposée à vos devoirs. Cela provient toutefois de la faiblesse de votre caractère. Vous êtes un bon soldat sur le champ de bataille, mais hors de là vous n'avez ni vigueur ni caractère. Tirez parti d'un acte de trahison que je n'attribue qu'à la crainte afin de me servir par une bonne intelligence. Je compte sur vous, sur votre contrition, sur vos promesses. S'il en était autrement, songez que vous vous en repentiriez. Je suppose que vous

n'êtes pas de ceux qui pensent que le lion est mort (1).

Arcis-sur-Aube. [*Au roi Joseph.*] — Je vais coucher à Herbisse. Je serai demain, à neuf heures du matin, à Fère-Champenoise.

J'ai reçu des gravures du Roi de Rome. Je désire que vous fassiez substituer à l'inscription : *Dieu veille sur mon père et sur la France*, celle-ci : *Je prie Dieu pour mon père et pour la France.* Cela est plus simple. Je désire aussi que vous fassiez faire des exemplaires où le Roi soit en habit de garde national.

1^er^ mars. Jouare. — L'ennemi a repassé la rive droite de la Marne, mais je suis arrivé à temps pour faire canonner son arrière-garde. Je verrai ce qu'on pourra faire demain. Je ne sais pas encore la direction que l'ennemi a prise.

2 mars. — Me voilà arrêté ici depuis bien des heures par la difficulté de réparer le pont.

Sept heures du soir. — Notre pont sera fini à neuf heures. A minuit, 6.000 hommes de cavalerie auront passé et seront aux trousses de l'ennemi. Les gens du pays me disent que tous leurs bagages sont embarrassés dans les marécages de Cocherel ; que l'armée ennemie est dans un tel état que les hommes pleurent et jettent leurs armes de déses-

(1) Lettre datée le 26 janvier 1813 dans la Correspondance, mais qui n'est pas de cette date.

poir. J'espère que nous aurons demain une belle journée.

4 mars. Bézu. [*Au général Clarke.*] — J'ai passé la Marne, je me suis rendu à Château-Thierry ; j'ai poussé mon avant-garde jusqu'au village de Rocourt, et je suis venu coucher à Bézu-Saint-Germain.

Vous m'envoyez des lettres de Marmont qui ne disent rien ; l'excessive vanité de ce maréchal ressort dans toutes ses lettres : il est toujours méconnu de tout le monde ; il a tout fait ; tout conseillé ; il est fâcheux qu'avec quelques talents il ne puisse pas se débarrasser de cette sottise, ou du moins se contenir de manière que cela ne lui échappe que rarement.

Blücher paraît extrêmement embarrassé et change à chaque instant de direction. J'ai l'espérance que cela nous conduira à un résultat.

5 mars. Fismes. — Je croyais que le duc de Raguse avait été hier à Soissons ; mais le général qui commandait dans cette place a eu l'infamie de l'évacuer sans tirer un coup de fusil. Il s'est retiré avec tout son monde avec les honneurs de la guerre et quatre pièces de canon. Je donne ordre au ministre de la guerre de le faire arrêter, juger par un conseil de guerre et passer par les armes. Il faut qu'il soit fusillé au milieu de la place de Grève et qu'on donne beaucoup d'éclat à cette exécution. On nommera cinq généraux pour le juger. Il n'y a pas de doute que l'armée ennemie était perdue et

tombait en dissolution. Actuellement, il faut que je manœuvre et perde beaucoup de temps à faire des ponts.

Berry-au-Bac. — Je suis arrivé ici à quatre heures après midi. Le corps de Wintzingerode voulait nous empêcher de passer, mais, quand il a vu l'infanterie, il n'a plus laissé que des Cosaques et des Baskirs. Nous avons passé au pas de charge le beau pont que nous avons ici sur l'Aisne.

Je vais aujourd'hui à Laon chasser les corps du prince de Suède et de Blücher, auxquels tous les jours nous faisons beaucoup de mal.

7 mars. Craonne. — J'ai battu Wintzingerode, Langeron, Voronzof, réunis avec les débris de Sacken. Je leur ai fait 2.000 prisonniers, pris du canon et les ai poussés jusqu'à l'Ange-Gardien, depuis Craonne. Cette bataille de Craonne est glorieuse. Le duc de Bellune et le général Grouchy ont été blessés.

Mon avant-garde est sur Laon.

9 mars. Bataille de Laon. Retraite vers Soissons.

10 mars. Chavignon. [*Au roi Joseph.*] — L'armée que j'ai battue à Craonne était l'armée russe, commandée par Sacken réuni à Wintzingerode. Ils ont considérablement perdu et se sont retirés à Laon, où ils se sont réunis au corps de Bülow, d'York et de Kleist, qui forment l'armée prussienne.

La position de Laon leur étant extrêmement favorable, je me suis contenté hier de les observer et de les reconnaître.

Le duc de Raguse, qui marchait de Berry-au-Bac sur Laon, est arrivé près de cette ville, ses soldats ont perdu la tête, et il a été obligé de se replier de plusieurs lieues, un peu en désordre, en abandonnant plusieurs pièces de canon. Ceci n'est qu'un accident de guerre, mais très fâcheux dans un moment où j'avais besoin de bonheur. C'est ce qui m'a déterminé à ne pas attaquer aujourd'hui.

11 mars. — J'ai pris le parti de revenir sur Soissons.

La jeune Garde fond comme la neige. La vieille Garde se soutient. Ma Garde à cheval aussi fond beaucoup.

12 mars. Soissons. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Ecrivez au duc de Raguse que je n'ai aucune idée de ce qu'est aujourd'hui son corps.

[*Au roi Joseph.*] — J'ai su avec peine que vous avez parlé à ma femme des Bourbons et de l'opposition que pourrait y faire l'empereur d'Autriche. Je vous prie d'éviter ces conversations. Je ne veux pas être protégé par ma femme. Cette idée la gâterait et nous brouillerait. Et à quoi bon lui tenir de pareils discours? Jamais, depuis quatre ans, le mot de Bourbon ni de l'Autriche n'est sorti de ma bouche. D'ailleurs tout cela ne peut que

troubler son repos et gâter son excellent caractère.

Vous m'écrivez toujours comme si la paix dépendait de moi; cependant, je vous ai envoyé les pièces. Si les Parisiens veulent voir les Cosaques, ils s'en repentiront, mais encore faut-il leur dire la vérité. Je n'ai jamais cherché les applaudissements des Parisiens. Je ne suis pas un caractère d'opéra.

[*Au prince Eugène Napoléon.*] — Je vous envoie copie d'une lettre fort extraordinaire que je reçois du roi de Naples. Lorsqu'on m'assassine, moi et la France, de pareils sentiments sont inconcevables. Envoyez un agent auprès de ce traître extraordinaire, et faites avec lui un traité en mon nom. Vous pouvez tout faire dans ce sens; rien ne doit être épargné dans la situation actuelle, pour ajouter à nos efforts les efforts des Napolitains. On fera ensuite ce qu'on voudra; car, après une pareille ingratitude et dans de telles circonstances, rien ne lie. Voulant l'embarrasser, j'ai donné ordre que le Pape fût envoyé, par Plaisance et Parme, aux avants-postes.

Minuit. — Je pars avec la vieille Garde.

14 mars. Reims. — Je suis arrivé hier à Reims. J'ai repris la ville, vingt pièces de canon, beaucoup de bagages et de caissons, et fait 5.000 prisonniers.

[*A Savary.*] — Vous ne m'apprenez rien de ce qui se fait à Paris. Il y est question d'adresse, de régence et de mille intrigues, aussi plates qu'absurdes et qui peuvent tout au plus être conçues par

un imbécile comme Miot. Tous ces gens-là ne savent point que je tranche le nœud gordien à la manière d'Alexandre. Qu'ils sachent bien que je suis aujourd'hui le même homme que j'était à Wagram et à Austerlitz, que je ne veux dans l'Etat aucune intrigue; qu'il n'y a point d'autre autorité que la mienne et qu'en cas d'événements pressés c'est la régente qui a exclusivement ma confiance.

[*A Joseph.*] — Mon frère, j'ai reçu votre lettre du 12 mars. La garde nationale de Paris fait partie du peuple de France, et, tant que je vivrai, je serai le maître partout en France. Votre caractère et le mien sont opposés : vous aimez à cajoler les gens et à obéir à leurs idées. Moi, j'aime qu'on me plaise et qu'on obéisse aux miennes. Aujourd'hui, comme à Austerlitz, je suis le maître. Je suppose cependant qu'ils font une différence du temps de La Fayette, où le peuple était souverain, avec celui-ci, où c'est moi qui le suis.

16 mars. [*Au roi Joseph.*] — Je vais manœuvrer de manière qu'il serait possible que vous fussiez plusieurs jours sans avoir de mes nouvelles. Si l'ennemi s'avançait sur Paris avec des forces telles que toute résistance devînt impossible, faites partir la Régente, mon fils, dans la direction de la Loire. Ne quittez pas mon fils et rappelez-vous que je préférerais le savoir dans la Seine plutôt que dans les mains des ennemis de la France. Le sort d'Astyanax prisonnier des Grecs m'a toujours paru le sort le plus malheureux de l'histoire.

17 mars. —Il y a trois partis à prendre :

1° Le premier est d'aller à Arcis-sur-Aube, treize lieues; on y serait demain 18. Ce projet est le plus hardi, les résultats en sont incalculables;

2° Se rendre à Sézanne et de Sézanne à Provins;

3° Enfin le troisième projet serait d'aller droit sur Meaux par le grand chemin.

Le troisième est le plus sûr, parce qu'il mène à tire-d'aile sur Paris; mais c'est aussi celui qui, n'étant d'aucun effet moral, laisse tout entière la chance d'une grande bataille. Or, si l'ennemi a 70 à 80.000 hommes, cette bataille sera une furieuse chance, au lieu que, marchant sur Troyes et venant sur les derrières pendant que le duc de Tarente marche en retraite et lui dispute toutes les positions, il peut y avoir de plus grandes chances.

Épernay. — Demain, avant le jour, je me mettrai en marche pour me rendre à Arcis-sur-Aube. J'y serai après-demain à midi, pour tomber sur les derrières de l'ennemi.

20 mars. Plancy. — J'ai passé hier l'Aube. Je me suis porté aussitôt sur Méry. J'ai fait attaquer la ville et m'en suis emparé à sept heures du soir.

L'empereur Alexandre était venu le 18 à Arcis. Il n'y était resté qu'une heure; nous nous trouvions à peu près nez à nez.

[*Au Prince de Neufchâtel.*] — Ecrivez sur-le-champ au duc de Tarente de diriger tout sur Arcis, même le général Gérard, même les gardes nationales.

Au combat d'Arcis-surAube, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour trouver une mort glorieuse en disputant pied à pied le sol de la patrie. Je me suis exposé sans ménagement. Les balles pleuvaient autour de moi; mes habits en ont été criblés, et aucune n'a pu m'atteindre. Je suis un homme condamné à vivre!

23 mars. Château du Plessis. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, envoyez un gendarme déguisé à Metz; envoyez-en un à Nancy et un à Bar, avec des lettres aux maires. Vous leur ferez connaître que nous arrivons sur les derrières de l'ennemi; que le moment est venu de se lever en masse, de sonner le tocsin, d'arrêter partout les commandants de place, commissaires de guerre ennemis, de tomber sur les convois, de saisir les magasins et les réserves de l'ennemi; qu'ils fassent publier sur-le-champ cet ordre dans toutes les communes des 2e et 4e divisions militaires. Ecrivez au commandant de Metz de réunir ses garnisons et de venir à notre rencontre sur la Meuse.

30 mars. Capitulation de Paris. [*La Cour-de-France, dix heures du soir.*] — Nous ordonnons au duc de Vicence, notre grand écuyer et notre ministre des relations extérieures, de se rendre près des souverains alliés et du général en chef de leurs armées, pour leur recommander nos fidèles sujets de la capitale.

Nous l'investissons, par la présente, de tout pouvoir pour négocier et conclure la paix, pro-

mettant de ratifier tout ce qu'il fera pour le bien de notre service.

31 mars. Fontainebleau. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, le duc de Raguse formera l'avant-garde et réunira toutes ses troupes à Essonne.

Le corps du duc de Trévise se réunira entre Essonne et Fontainebleau.

Ecrivez au préfet d'Orléans pour lui annoncer la malheureuse nouvelle de l'occupation de Paris par l'ennemi, que mon arrivée aurait empêchée si on avait retardé de trois heures.

Recommandez au ministre de l'Intérieur de mettre partout en vigueur la mesure de la levée en masse pour remplir les cadres des bataillons.

1er avril. — La vieille Garde avec l'artillerie et les batteries de réserve prendront position demain au débouché de la forêt.

3 avril. — Officiers, sous-officiers et soldats de la vieille Garde, l'ennemi nous a dérobé trois marches. Il est entré dans Paris. J'ai fait offrir à l'empereur Alexandre une paix achetée par de grands sacrifices. Non seulement il a refusé; il a fait plus encore : par les suggestions perfides de ces émigrés auxquels j'ai accordé la vie, et que j'ai comblés de bienfaits, il les autorise à porter la cocarde blanche et bientôt il voudra la substituer à notre cocarde nationale. Dans peu de jours, j'irai l'attaquer à Paris. Je compte sur vous...

(On garde le silence.)

Ai-je raison?

(Vive l'Empereur! Vive l'Empereur! A Paris! A Paris!)

Nous irons leur prouver que la nation française sait être maîtresse chez elle; que, si nous l'avons été longtemps chez les autres, nous le serons toujours chez nous, et qu'enfin nous sommes capables de défendre notre cocarde, notre indépendance et l'intégrité de notre territoire! Communiquez ces sentiments à vos soldats.

4 avril. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, envoyez l'ordre au duc de Raguse, au duc de Trévise, au duc de Reggio, au duc de Conegliano, de se rendre au palais ce soir à dix heures, et de prendre des mesures pour être de retour à leur poste avant le jour.

[*Déclaration.*] — Les puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'Empereur Napoléon, fidèle à ses serments, déclare qu'il est prêt à descendre du trône, à quitter la France et même la vie, pour le bien de la patrie, inséparable des droits de son fils, de ceux de la régence de l'Impératrice et du maintien des lois de l'Empire.

Fait en notre palais de Fontainebleau, le 4 avril 1814.

5 avril. [*Au prince de Neufchâtel.*] — Mon Cousin, donnez ordre au général Trelliard, qui est du

côté de Nemours, de se porter demain du côté de Pithiviers. Vous lui ferez connaître que nous marchons par Malesherbes sur Pithiviers. Il se rallierait donc à nous si nous avions à nous battre.

Donnez ordre au général Friant de partir demain à six heures du matin, avec la division de la vieille Garde, et de se diriger sur Malesherbes.

Le grand parc marchera immédiatement après la vieille Garde.

10 avril. — Je jetai les yeux sur un coin de terre où je pusse être mal, et profiter des fautes que l'on ferait. Je me décidai pour l'île d'Elbe. Cet acte fut celui d'une âme de rocher. Je suis d'un caractère bien singulier, sans doute, mais on ne serait pas extraordinaire si l'on n'était d'une trempe à part. Je suis une parcelle de rocher lancée dans l'espace.

11 avril. — L'Empereur Napoléon renonce pour lui, ses successeurs et descendants, à tout droit de souveraineté tant sur l'Empire français et le royaume d'Italie que sur tout autre pays.

L'île d'Elbe, adoptée par l'Empereur Napoléon pour le lieu de son séjour, formera, sa vie durant, une principauté séparée.

La garde impériale française fournira un détachement de douze à quinze cents hommes pour servir d'escorte. S. M. l'Empereur Napoléon pourra conserver pour sa garde 400 hommes de bonne volonté.

13 avril. — La Providence l'a voulu. Je vivrai !

Qui peut sonder l'avenir! D'ailleurs, ma femme et mon fils suffisent.

16 avril. [*A la comtesse Walewska.*] — Marie, j'ai reçu votre lettre du 15. Les sentiments qui vous animent me touchent vivement, ils sont dignes de votre belle âme. Si vous allez aux eaux de Lucques je vous verrai avec un grand et vif intérêt, ainsi que votre fils. Ne doutez jamais de moi.

19 avril. [*A l'impératrice Marie-Louise.*] — Ma bonne Louise, j'ai reçu ta lettre; j'y vois toutes tes peines, ce qui accroît les miennes. Je vois avec plaisir que Corvisart t'encourage, je lui en sais un gré infini ; il justifie par cette noble conduite toute l'opinion que j'avais de lui, dis-le-lui de ma part. Qu'il m'envoie un petit bulletin, fréquemment, de ton état. Tâche d'aller de suite aux eaux d'Aix, que l'on m'a dit que Corvisart t'avait conseillées. Porte-toi bien, conserve ta santé pour... et pour ton fils, qui a besoin de tes soins.

Je vais partir pour l'île d'Elbe, d'où je t'écrirai. Je ferai tout aussi pour te recevoir.

Ecris-moi souvent, adresse tes lettres au vice-roi et à ton oncle, si, comme on le dit, il est fait grand-duc de Toscane.

20 avril. [*Adieux à la Garde.*] — Soldats de ma vieille Garde, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans, je vous ai trouvés constamment sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers temps, comme dans ceux de notre prospérité, vous

n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue. Mais la guerre était interminable ; c'eût été la guerre civile, et la France n'en serait devenue que plus malheureuse. J'ai donc sacrifié tous nos intérêts à ceux de la patrie ; je pars. Vous, mes amis, continuez de servir la France. Son bonheur était mon unique pensée ; il sera toujours l'objet de mes vœux ! Ne plaignez pas mon sort ; si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore à votre gloire ; je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble ! Adieu, mes enfants ! Je voudrais vous presser tous sur mon cœur ; que j'embrasse au moins votre drapeau !...

Adieu ! encore une fois, mes vieux compagnons ! Que ce dernier baiser passe dans vos cœurs !

21 avril. Briare. — Eh bien ! vous avez entendu hier mon discours à la vieille Garde, vous avez vu l'effet qu'il a produit. Voilà comme il faut leur parler !

24 avril. Valence. [*A Augereau.*] — Où vas-tu comme ça ? Tu vas à la Cour. Ta proclamation est bien bête : pourquoi des injures contre moi ?

27 avril. Fréjus. — Monsieur le général Dalesme, les circonstances m'ayant porté à renoncer au trône de France, je me suis réservé la souveraineté et propriété de l'île d'Elbe, ce qui a été consenti par toutes les puissances. Je vous envoie donc

le général Drouot pour que vous lui fassiez sans délai la remise de ladite île, des magasins de guerre et de bouche, et des propriétés qui appartenaient à mon domaine impérial. Veuillez faire connaître ce nouvel état de choses aux habitants, et le choix que j'ai fait de leur île pour mon séjour en considération de la douceur de leurs mœurs et de la bonté de leur climat. Ils seront l'objet constant de mon plus vif intérêt.

28 avril. A bord le Undaunted. — Les Bourbons, — pauvres diables — se contentent d'avoir leurs terres et leurs châteaux, mais si le peuple français devient mécontent de cela, et trouve qu'il n'y a pas d'encouragement pour leurs manufactures, ils seront chassés dans six mois.

3 mai. Porto Ferrajo, île d'Elbe. — Me voici logé à bonne enseigne! Ce sera l'île du repos.

7 mai. [*Ordres au général comte Drouot.*] — Il faut savoir chez le sous-préfet quel est le gouvernement civil du pays.

Faire arborer dimanche le pavillon de l'île dans toutes les communes et en faire une espèce de fête.

Le procès-verbal de l'arboration du pavillon doit être annoncé, je pense, par le gouverneur de l'île, à Naples, à Rome, à la Toscane, à Gênes, par une circulaire.

On réunira demain au conseil le sous-préfet, le commissaire de marine, le directeur de l'enregistrement, ou celui qui le remplace, le commissaire

des guerres, le directeur des contributions et les personnes qui peuvent donner des lumières et me faire connaître l'administration du pays, les douanes, les droits réunis, l'administration sanitaire et maritime.

Témoigner mon mécontentement à l'intendant sur la malpropreté des rues.

9 mai. — Eh! mon île est bien petite!

29 mai. — Mort de Joséphine à la Malmaison.

11 juillet. — Monsieur le comte Bertrand, demandez au cardinal Fesch qu'il vous fasse connaître qui on pourrait nommer consul à Civita-Vecchia. Ce port, Livourne et Gênes sont les points les plus importants.

17 juillet. [*Note pour le Grand-Maréchal.*] — Ecrire à mon frère Lucien que j'ai reçu sa lettre du 11 juin; que j'ai été sensible aux sentiments qu'il m'exprime; qu'il ne doit pas être étonné de ne pas recevoir de réponse de moi, parce que je n'écris à personne. Je n'ai pas même écrit à Madame.

24 juillet. — Monsieur le comte Bertrand, donnez l'ordre à *l'Abeille* de partir cette nuit, si le temps est convenable, pour se rendre à Civita-Vecchia. Elle portera des lettres pour le consul de Naples et le cardinal Fesch. Vous recommanderez à *l'Abeille* de ne pas rester plus de deux ou trois jours à Civita-Vecchia, et vous lui donnerez pour instruction de prendre tous les renseignements qu'elle

pourra se procurer sur le voyage de Madame et de la princesse Pauline.

2 août. [*Note pour le général Bertrand.*] — Comme je ne suis pas encore assez bien logé pour donner des fêtes, j'attendrai l'arrivée de l'Impératrice ou de la princesse Pauline, qui doit avoir lieu dans les premiers jours de septembre, pour faire tirer les feux d'artifice. Je désire que la commune fasse les frais d'un bal qu'elle donnera sur la place publique, où l'on construira une salle en bois, et que les officiers de la Garde impériale y soient invités. Aux environs de cette salle, on établira des orchestres pour faire danser les soldats, et on aura soin de disposer quelques barriques de vin pour qu'ils puissent boire. Je désire que la commune marie deux jeunes gens et qu'elle les dote. Le grand maréchal et les autorités assisteront à ce mariage, qui se célèbrera à la grand'messe.

9 août. — Monsieur le comte Bertrand, le colonel Laczinski, qui part aujourd'hui, ira à Aix, où il portera une lettre de moi à l'Impératrice. Ecrivez à Méneval pour lui faire connaître que j'attends l'Impératrice à la fin d'août ; que je désire qu'elle fasse venir mon fils, et qu'il est singulier que je ne reçoive pas de ses nouvelles, ce qui vient de ce qu'on retient les lettres.

26 août. — Monsieur le comte Bertrand, je crois vous avoir mandé d'écrire à la princesse Pauline de ne pas amener de maître de piano, mais seule-

ment un bon chanteur et une bonne chanteuse, vu que nous avons ici un bon violin et un bon pianiste.

Un de mes mulets s'est noyé dernièrement, ce qui est une perte, cela vient de ce qu'il n'y a pas une petite pompe à l'écurie ; faites-en arranger une.

28 août. — J'ai reçu des nouvelles de l'Impératrice au 10 août. L'Impératrice doit m'écrire à l'adresse de M. Senno et adresser ses lettres à Gênes, sous le couvert du sieur Constantin Gatelli.

2 septembre. — Monsieur le comte Bertrand, écrivez à la princesse Pauline que j'ai reçu toutes les lettres de Naples ; dites-lui que je suis blessé qu'on m'ait envoyé par Stahremberg des lettres décachetées, comme si j'étais prisonnier et qu'il fût mon geôlier ; que je trouve cette conduite ridicule et offensante, et qu'en agissant ainsi on m'a manqué et on s'est manqué à soi-même.

9 septembre. — J'ai reçu du roi de Naples une lettre fort tendre ; il prétend m'avoir écrit plusieurs fois, mais j'en doute ; il paraît que les affaires de France et d'Italie lui montent la tête et le rendent tendre.

20 septembre. — Ma femme ne m'écrit plus. Mon fils m'est enlevé. On ne peut citer dans les temps modernes une pareille barbarie.

30 septembre. Le Congrès de Vienne s'assemble.

10 octobre. [*A Ferdinand Joseph, grand-duc de*

Toscane.] — Monsieur mon frère et très cher oncle, n'ayant pas reçu de nouvelles de ma femme depuis le 10 août, ni de mon fils depuis six mois, je charge le chevalier Colonna de cette lettre. Je prie votre Altesse Royale de me faire connaître si elle veut permettre que je lui adresse tous les huit jours une lettre pour l'Impératrice, et m'envoyer en retour de ses nouvelles et les lettres de Mme la comtesse de Montesquiou, gouvernante de mon fils. Je me flatte que, malgré les événements qui ont changé tant d'individus, Votre Altesse Royale me conserve quelque amitié. Si elle veut bien m'en donner l'assurance, j'en recevrai une sensible consolation.

14 novembre. — Avez-vous des nouvelles du Congrès ? Croyez-vous qu'on pense me déporter ? Jamais je ne consentirai à me laisser enlever.

11 décembre. [*Au général comte Drouot.*] — Je vous recommande de porter la plus grande attention à ce que les cartouches des grenadiers qui s'en vont soient faites à leur avantage, pour ceux qui sont bons sujets. Il faudra mettre que le congé leur est accordé par les ordres du général Drouot, prenant en considération la situation de la famille de ces individus qui réclame leur présence, et malgré le regret qu'éprouve le bataillon de se priver des services d'aussi bons sujets. On relatera tous leurs services, les batailles auxquelles ils se sont trouvés, les blessures qu'ils ont reçues ; enfin on n'oubliera rien pour témoigner ma satisfaction à de

braves soldats qui m'ont donné tant de preuves de dévouement.

Faites imprimer ici un modèle de cartouche. Vous y ferez mettre mes armes au milieu; vous effacerez cette formule de souverain de l'île d'Elbe, qui est ridicule, et vous ferez en sorte que cette cartouche soit connue de la Garde, afin qu'elle voie combien on la traite honorablement lorsque les grenadiers s'en vont avec permission.

1815

1er janvier. — Eh bien, grognard, tu t'ennuies?

(Non, sire, mais je ne m'amuse pas trop.)

Tu as tort, il faut prendre le temps comme il vient. Ça ne durera pas toujours.

2 janvier. [*Au général comte Drouot.*] — Donnez ordre que *l'Abeille* prenne cette nuit des vivres pour huit jours. Elle sera montée par huit marins de la Garde et se rendra demain au cap Saint-André, pour surveiller les mouvements des bâtiments français qui paraissent avoir établi une croisière autour de l'île.

Le capitaine de frégate commandant *l'Abeille*, jusqu'à ce qu'on puisse lui donner un bâtiment plus gros, aura en conséquence 100 francs de plus d'appointements par mois. Procurez-lui une bonne lunette s'il n'en a pas.

3 janvier. [*Note.*] — Dimanche, il y aura un bal dans la grande salle. Les invitations devront s'étendre sur toute l'île, sans cependant qu'il y ait plus de 200 personnes. Il y aura des rafraîchissements sans glaces, vu la difficulté de s'en procu-

rer. Il ne faudrait pas que tout cela coûtât plus de 1.000 francs.

Le dimanche 15, l'académie pourrait faire l'ouverture de son théâtre et donner un bal masqué. Le 22 suivant je pourrai donner un autre bal. Le 29, le théâtre pourrait donner un deuxième bal masqué.

16 février. [*Au général comte Drouot.*] — Donnez l'ordre que le brick entre dans la darse, qu'il soit viré sur quille, qu'on revoie son cuivre, que les voies d'eau soient bouchées, qu'on refasse son carénage et qu'on y fasse enfin tout ce qui est nécessaire pour qu'il puisse tenir la mer. Il sera peint comme un brick anglais. Je désire que, du 24 au 25 de ce mois, il soit en rade et prêt comme il est dit ci-dessus.

Donnez l'ordre au sieur Pons de noliser par mois deux gros bâtiments, bricks ou chebecs de Rio, au-dessus de 90 tonneaux et les plus grands possible.

18 février. — Drouot, je suis regretté et demandé par toute la France. Dans peu de jours je quitterai l'île.

24 février. — Ah, la France ! la France !

26 février. — Je pars de l'île d'Elbe.

Vingt-quatre heures avant de lever l'ancre, il n'y avait à Porto-Ferrajo que Bertrand et Drouot qui eussent le secret de l'expédition.

28 février. En mer. — J'arriverai à Paris sans tirer un coup de fusil.

1er mars. Golfe Juan. [*A l'armée.*] — Soldats, nous n'avons pas été vaincus!

Soldats, dans mon exil, j'ai entendu votre voix, je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls. Votre général, appelé au trône par le choix du peuple et élevé sur vos pavois, vous est rendu; venez le joindre. Arrachez les couleurs que la nation a proscrites, et qui, pendant vingt-cinq ans, servirent de ralliement à tous les ennemis de la France! Arborez cette cocarde tricolore; vous la portiez dans nos grandes journées. Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Tudela, à Eckmühl, à Essling, à Wagram, à Smolensk, à la Moskova, à Lützen, à Wurschen, à Montmirail! Pensez-vous que cette poignée de Français aujourd'hui si arrogants puissent en soutenir la vue? Ils retourneront d'où ils viennent; et là, s'ils le veulent, ils régneront comme ils prétendent avoir régné pendant dix-neuf ans.

Soldats, venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef. La victoire marchera au pas de charge. L'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. Alors vous pourrez montrer avec honneur vos cicatrices. Alors vous pourrez vous vanter de ce que vous aurez fait, vous serez les libérateurs de la patrie! Dans votre vieillesse, entourés et considérés de vos concitoyens, ils vous entendront avec respect

raconter vos hauts faits ;vous pourrez dire avec orgueil : « Et moi aussi je faisais partie de cette grande armée qui est entrée deux fois dans les murs de Vienne, dans ceux de Rome, de Berlin, de Madrid, de Moscou et qui a délivré Paris de la souillure que la trahison et la présence de l'ennemi y ont empreinte ! »

6 mars. Gap. — Citoyens, j'ai été vivement touché de tous les sentiments que vous m'avez montrés. Vos vœux seront exaucés; la cause de la Nation triomphera encore ! Vous avez raison de m'appeler *votre Père;* je ne vis que pour l'honneur et le bonheur de la France. Mon retour dissipe toutes vos inquiétudes ; il garantit la conservation de toutes les propriétés. L'égalité entre toutes les classes, et les droits dont vous jouissez depuis vingt-cinq ans et après lesquels nos pères ont tant soupiré forment aujourd'hui une partie de votre existence.

9 mars. Grenoble. [*Aux habitants du département de l'Isère.*] — Citoyens, lorsque, dans mon exil, j'appris tous les malheurs qui pesaient sur la nation, que tous les droits du peuple étaient méconnus, et qu'on me reprochait le repos dans lequel je vivais, je ne perdis pas un moment : je m'embarquai sur un frêle navire, je traversai les mers au milieu des vaisseaux de guerre des différentes nations, je débarquai sur le sol de la patrie, et je n'eus en vue que d'arriver avec la rapidité de l'aigle dans cette bonne ville de Grenoble, dont le patriotisme et

l'attachement à ma personne m'étaient particulièrement connus.

Dauphinois, vous avez rempli mon attente!

11 mars. Lyon. [*A Marie-Louise, impératrice des Français, à Schönbrunn.*] — Madame et chère amie, je suis remonté sur mon trône...

Les soldats retirés venaient à la tête des habitants de leurs villages et assuraient à leurs concitoyens que j'étais bien Bonaparte. Des paysans tiraient de leurs poches des pièces de 5 francs à mon effigie et criaient : « C'est bien lui. »

12 mars. [*Au maréchal Ney.*] — Mon Cousin, mon major général vous expédie l'ordre de marche. Je ne doute pas qu'au moment où vous aurez appris mon arrivée à Lyon vous n'ayez fait reprendre à vos troupes le drapeau tricolore. Exécutez les ordres de Bertrand et venez me joindre à Chalon. Je vous recevrai comme le lendemain de la bataille de la Moskova.

21 mars. Paris. [*A Fouché.*] — Selon les premiers renseignements que j'ai reçus, le roi, à ce qu'il paraît, est du côté de la Somme. Tâchez de recueillir des renseignements sur cet objet.

[*Au maréchal Davoût.*] — Donnez ordre au comte de Lobau de prendre le commandement de la 1re division militaire et de toutes les troupes qui s'y trouvent. Si dans les régiments qui sont à Paris il y a de mauvais colonels, proposez-moi sur-le-champ leur remplacement.

Faites connaître dans la matinée, par le télégraphe : 1° mon entrée à Paris ; 2° votre nomination au ministère de la guerre.

26 mars. — Les princes sont les premiers citoyens de l'Etat. Leur autorité est plus ou moins étendue, selon l'intérêt des nations qu'ils gouvernent. La souveraineté elle-même n'est héréditaire que parce que l'intérêt des peuples l'exige. Hors de ces principes, je ne connais pas de légitimité.

J'ai renoncé aux idées du grand Empire, dont depuis quinze ans je n'avais encore que posé les bases. Désormais le bonheur et la consolidation de l'Empire français seront l'objet de toutes mes pensées.

J'agrée les sentiments de ma bonne ville de Paris. J'ai mis du prix à entrer dans ses murs à l'époque anniversaire du jour où, il y a quatre ans, tout le peuple de cette capitale me donna des témoignages si touchants de l'intérêt qu'il portait aux affections qui sont le plus près de mon cœur. J'ai dû pour cela devancer mon armée et venir seul me confier à cette garde nationale que j'ai créée, et qui a si parfaitement atteint le but de sa création. J'ambitionne de m'en conserver à moi-même le commandement.

27 mars. [*Au maréchal Davoût.*] — Faites monter à Paris des ateliers pour monter 400 fusils par jour, avec des pièces de rechange. Cela donnera du travail à la ville.

29 mars. — A dater du présent décret, la traite des noirs est abolie.

30 mars. [*Au général Rapp.*] — Lors de ton retour d'Egypte, à la mort de Desaix, tu n'étais qu'un soldat, j'ai fait de toi un homme. Je n'oublierai jamais ta conduite à la retraite de Moscou. Ney et toi vous êtes du petit nombre de ceux qui ont l'âme fortement trempée. D'ailleurs à ton siège de Dantzick, tu as fait plus que l'impossible.

1er avril. — L'ouvrage de quinze années est détruit ; il ne peut se recommencer. Il faudrait vingt ans et deux millions d'hommes à sacrifier. D'ailleurs, je désire la paix, et je ne l'obtiendrai qu'à force de victoires. Je ne veux pas vous donner de fausses espérances ; je laisse dire qu'il y a des négociations, il n'y en a point. Je prévois une lutte difficile, une longue guerre. Pour la soutenir, il faut que la nation m'appuie ; mais, en récompense, elle exigera de la liberté : elle en aura. La situation est neuve. Je ne demande pas mieux que d'être éclairé. Je vieillis ; l'on n'est plus à quarante-cinq ans ce qu'on était à trente. Le repos d'un Roi constitutionnel peut me convenir. Il conviendra plus sûrement encore à mon fils.

[*A François Ier, empereur d'Autriche.*] — Monsieur mon Frère et très cher Beau-Père, au moment où la Providence me ramène dans la capitale de mes Etats, le plus vif de mes vœux est d'y revoir bientôt l'objet de mes plus douces affections, mon épouse et mon fils. Mes efforts tendent uniquement à consolider ce trône que l'amour de mes peuples

m'a conservé et rendu, et à le léguer un jour, affermi sur d'inébranlables fondements, à l'enfant que Votre Majesté a entouré de ses bontés paternelles. La durée de la paix étant essentiellement nécessaire pour atteindre ce but, je n'ai rien de plus à cœur que la maintenir avec toutes les puissances, mais je mets un prix particulier à la conserver avec Votre Majesté.

11 avril. — Il faut calculer comme si l'ennemi devait nous déclarer la guerre à peu près du 1er au 15 mai.

18 avril. — Un grand nombre de Français ont suivi le comte de Lille ; par exemple, le maréchal duc de Bellune, les généraux Bordesoulle et Maison. On leur a fait des insinuations pour rentrer ; ils ont répondu qu'ils ne reviendraient qu'à la tête de 500.000 hommes.

[*Au maréchal Masséna.*] — J'ai vu votre proclamation avec plaisir.

Je désire beaucoup vous voir. Si l'état de votre santé ne vous rend pas propre à autre chose qu'à retourner dans le midi, je vous y renverrai de Paris.

22 avril. — A l'assemblée du mois de mai, qui aura lieu vers le 25 mai, mon intention est de donner des aigles à tous les régiments.

Acte additionnel. — Napoléon, par la grâce de Dieu et les Constitutions, Empereur des Français,

à tous présents et à venir, salut. Depuis que nous avons été appelé, il y a quinze années, par le vœu de la France, au gouvernement de l'Etat, nous avons cherché à perfectionner, à diverses époques, les formes constitutionnelles, suivant les besoins et les désirs de la nation, et en profitant des leçons de l'expérience.

Nous avions alors pour but d'organiser un grand système fédératif européen, que nous avions adopté comme conforme à l'esprit du siècle et favorable au progrès de la civilisation. Notre but n'est plus désormais que d'accroître la prospérité de la France par l'affermissement de la liberté publique. De là résulte la nécessité de plusieurs modifications importantes dans les constitutions, sénatus-consultes et autres actes qui régissent cet Empire.

27 avril. [*Au maréchal Ney.*] — Donnez ordre qu'on forme des magasins à Avesnes pour 100.000 hommes et pour 20.000 chevaux pendant dix jours.

[*Au général comte Bertrand.*] — Je désire que vous fassiez partir pour Compiègne un service de guerre de ma Maison.

9 mai. [*Au comte Mollien.*] — Monsieur le comte Mollien, il est du plus haut intérêt que tous les fonds que vous devez donner aux corps pour l'habillement leur soient soldés dans les huit jours. J'ai 100.000 hommes dont je ne puis tirer aucun parti, faute de fonds pour les habiller et les équiper. Les destins de la France sont là ; occupez-vous-

en jour et nuit, et prenez des mesures pour que ces fonds soient assurés sur-le-champ.

15 mai. [*Au prince Lebrun.*] — J'ai reçu votre lettre; je ne vous dissimulerai pas que je ne vous considérais plus comme archi-trésorier, parce que vous avez accepté du gouvernement royal une place inférieure dans la chambre des Pairs. Mais j'ai trouvé tant d'affection et de sentiments de cœur dans l'adresse d'hier, et la manière dont vous l'avez dite, que je ne puis vous rien refuser, et que j'éprouve une vive satisfaction d'oublier entièrement des torts que vous pouvez avoir eus pendant mon absence. Je vais vous faire expédier le brevet d'archi-trésorier; il vous est dû, car vous l'avez reconquis.

17 mai. [*Au général comte Drouot.*] — Je vous ai dit plusieurs fois qu'il fallait que les chefs de la jeune Garde fissent afficher et se donnassent quelque mouvement pour recruter dans Paris. Envoyez des officiers dans les différentes mairies; faites-les annoncer par la musique et les tambours, et qu'on fasse tout ce qui convient pour exciter l'enthousiasme des jeunes gens.

27 mai. — Il est probable que la Garde va bientôt partir; il ne restera alors plus de troupes à Paris.

28 mai. [*Note pour le duc de Vicence.*] — Il est probable que la Chambre fasse une motion pour le Roi de Rome tendant à faire ressortir l'horreur

que doit inspirer la conduite de l'Autriche. Cela serait d'un bon effet.

Méneval doit faire un rapport daté du lendemain de son arrivée. Il tracera, depuis Orléans jusqu'à l'époque de son départ de Vienne, la conduite tenue par l'Autriche et les autres puissances à l'égard de l'Impératrice : la violation du traité de Fontainebleau, puisqu'on l'a arrachée, ainsi que son fils, à l'Empereur; il fera ressortir l'indignation que montra à cet égard, à Vienne, sa grand'mère, la reine de Sicile. Il doit appuyer particulièrement sur la séparation du Prince Impérial de sa mère, sur celle avec Mme de Montesquiou, sur ses larmes en la quittant, sur les craintes de Mme de Montesquiou relatives à la sûreté, à l'existence du jeune prince. Il traitera ce dernier point avec la mesure convenable. Il parlera de la douleur qu'a éprouvée l'Impératrice lorsqu'on l'arracha à l'Empereur.

Elle a été trente jours sans dormir lors de l'embarquement de Sa Majesté. Il appuiera sur ce que l'Impératrice est réellement prisonnière, puisqu'on ne lui a pas permis d'écrire à l'Empereur.

1er *juin*. — Messieurs les Electeurs des collèges de département et d'arrondissement, Messieurs les députés des armées de terre et de mer au Champ-de Mai, Empereur, consul, soldat, je tiens tout du peuple. Dans la prospérité, dans l'adversité, sur le champ de bataille, au conseil, sur le trône, dans l'exil, la France a été l'objet unique et constant de mes pensées et de mes actions.

Français, vous allez retourner dans vos départements. Dites aux citoyens que les circonstances sont grandes, qu'avec de l'union, de l'énergie et de la persévérance, nous sortirons victorieux de cette lutte d'un grand peuple contre ses oppresseurs.

Dites-leur que les rois étrangers que j'ai élevés sur le trône, ou qui me doivent la conservation de leur couronne, qui tous, au temps de ma prospérité, ont brigué mon alliance et la protection du peuple français, dirigent aujourd'hui tous leurs coups contre ma personne.

Français, ma volonté est celle du peuple, mes droits sont les siens; mon honneur, ma gloire, mon bonheur ne peuvent être autres que l'honneur, la gloire et le bonheur de la France.

3 juin. — Le prince Jérôme sera employé à l'armée comme lieutenant-général. Il doit s'y rendre de suite.

[*Au maréchal Davoût.*] — Mon Cousin, vous trouverez ci-jointe la copie des ordres que je donne pour la cavalerie de l'armée. Le maréchal Grouchy la commandera en chef. Tous les généraux à la suite seront à sa disposition. Donnez ordre au maréchal Grouchy d'être le 5 à Laon, afin que, le 10, on puisse entrer en campagne.

[*Au maréchal Soult.*] — Remettez-moi un projet de mouvement pour le corps du général Gérard de la Moselle, en le masquant le plus possible à l'en-

nemi, pour que ce corps se porte sur Philippeville. Il faudrait qu'il y fût rendu le 12, en marchant le plus vite possible.

Ma Garde sera toute rendue à Soissons le 10.

7 juin. [*Au maréchal Soult.*] — Donnez les ordres les plus positifs pour que, sur toute la ligne du Nord, du Rhin et de la Moselle, toutes communications soient fermées, et qu'on ne laisse passer aucune voiture ni diligence.

Je pense qu'il serait convenable que vous partissiez demain soir. Vous vous rendrez droit à Lille et le plus incognito possible, afin de faire toutes les dispositions.

Vous prendrez tous les derniers renseignements sur la position de l'ennemi.

Il est nécessaire que les voitures de voyage soient prêtes sans qu'on le sache, afin que je puisse partir deux heures après en avoir donné l'ordre.

11 juin. — Je partirai cette nuit pour me rendre à la tête de mes armées.

[*Au maréchal Davoût.*] — Faites appeler le maréchal Ney; s'il désire se trouver aux premières batailles qui auront lieu, dites-lui qu'il soit rendu le 14 à Avesnes, où sera mon quartier-général.

12 juin. Laon. — Je ne trouve ni à Laon ni à Soissons les approvisionnements que l'on m'avait promis pour l'armée.

Avesnes. — L'infanterie de la Garde impériale

sera bivouaquée à un quart de lieue en avant de Beaumont et formera trois lignes.

Tous les corps d'armée feront marcher en tête les sapeurs et les moyens de passage que les généraux auront réunis.

Tous les corps marcheront dans le plus grand ordre et serrés. Dans le mouvement sur Charleroi, on sera disposé à profiter de tous les passages, pour écraser les corps ennemis qui voudraient attaquer l'armée ou qui manœuvreraient contre elle.

14 juin. — Je porte ce soir mon quartier impérial à Beaumont. Demain 15, je me porterai sur Charleroi, où est l'armée prussienne : ce qui donnera lieu à une bataille ou à la retraite de l'ennemi. L'armée est belle et le temps assez beau; le pays parfaitement disposé.

[*A l'Armée.*] — Soldats, c'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland, qui décidèrent deux fois du destin de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux ; nous crûmes aux protestations et aux serments des princes que nous laissâmes sur le trône! Aujourd'hui, cependant, coalisés contre nous, ils en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France. Ils ont commencé la plus injuste des agressions. Marchons donc à leur rencontre : eux et nous ne sommes-nous plus les mêmes hommes?

Soldats, à Iéna, contre ces mêmes Prussiens aujourd'hui si arrogants, vous étiez un contre trois;

à Montmirail, un contre six. Les insensés! Un moment de prospérité les aveugle. S'ils entrent en France, ils y trouveront leur tombeau. Soldats. nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir ; mais, avec de la constance, la victoire sera à nous : les droits, l'honneur de la patrie seront reconquis. Pour tout Français qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de périr.

15 juin. Charleroi, 11 heures du matin. — Bonjour Ney, je suis bien aise de vous voir. Vous allez prendre le commandement des 1er et 2e corps. Poussez l'ennemi sur la route de Bruxelles, et prenez position à Quatre-Bras.

L'armée a forcé la Sambre près Charleroi et placé des avant-gardes à moitié chemin de Charleroi à Namur et de Charleroi à Bruxelles. Nous avons fait 1.500 prisonniers et enlevé six pièces de canon. Quatre régiments prussiens ont été écrasés.

L'Empereur, qui est à cheval depuis trois heures du matin, rentre accablé de fatigue. Il se jette sur son lit pour s'y reposer quelques heures. Il doit remonter à cheval à minuit.

Il est possible qu'il y ait demain une affaire très importante.

Le général Gérard a rendu compte que le lieutenant général Bourmont, le colonel Clouet et le chef d'escadron Villoutreys ont passé à l'ennemi.

[*Au maréchal Ney.*] — Mon Cousin, je vous

envoie mon aide-de-camp, le général Flahault, qui vous porte la présente lettre. Le major général a dû vous donner des ordres, mais vous recevrez les miens plus tôt, parce que mes officiers vont plus vite que les siens.

Je porte ma Garde à Fleurus, et j'y serai de ma personne avant midi. J'y attaquerai l'ennemi si je le rencontre, et j'éclairerai la route jusqu'à Gembloux. Là, d'après ce qui se passera, je prendrai mon parti : peut-être à trois heures après midi, peut-être ce soir.

3 heures du matin. — Il se peut que dans trois heures le sort de la guerre soit décidé. Si Ney exécute bien ses ordres, il n'échappera pas un canon de cette armée.

[*Au maréchal comte Grouchy.*] — Je serai entre dix et onze heures à Fleurus ; si l'ennemi est à Sombreffe, je veux l'attaquer ; je veux même l'attaquer à Gembloux et m'emparer aussi de cette position, mon intention étant de partir cette nuit, et d'opérer avec mon aile gauche, que commande le maréchal Ney, sur les Anglais. Toutes les données que j'ai sont que les Prussiens ne peuvent point nous opposer plus de 40.000 hommes.

L'aile droite, commandée par le maréchal Grouchy, et composée des 3e et 4e corps d'infanterie et du 3e corps de cavalerie, occupait les hauteurs derrière Fleurus.

A trois heures, la division du général Lefol, du

corps du général Vandamme, s'engagea et s'empara de Saint-Amand, d'où elle chassa l'ennemi à la baïonnette. Le maréchal Grouchy, à l'extrême droite, et le général Pajol combattirent au village de Sombreffe. L'ennemi montra de 80 à 90.000 hommes et un grand nombre de pièces de canon.

A sept heures, nous étions maîtres de tous les villages; l'ennemi occupait encore avec toutes ses masses le plateau du moulin de Bussy. L'empereur se porta avec sa Garde au village de Ligny. Huit bataillons de la Garde débouchèrent à la baïonnette, et derrière eux les quatre escadrons de service, les cuirassiers du général Delort, ceux du général Milhau, et les grenadiers à cheval de la Garde. La vieille Garde aborda à la baïonnette les colonnes ennemies qui étaient sur les hauteurs de Bussy, et en un instant couvrit de morts le champ de bataille. A dix heures, la bataille était finie, et nous nous trouvions maîtres de tout le champ de bataille.

17 juin, 11 heures du matin, près de Ligny. [*A Grouchy.*] — Pendant que je vais marcher aux Anglais vous allez vous mettre à la poursuite des Prussiens.

4 heures de l'après-midi, route de Quatre-Bras à Genappe.

Tirez ! tirez ! ce sont les Anglais !

6 heures, ferme de la Belle-Alliance. — L'Empereur ordonne que l'armée soit prête à attaquer à neuf heures du matin.

18 juin. Champ de bataille de Waterloo. 8 heures et demie du matin. — Nous avons 90 chances pour nous.

Je vous dis que Wellington est un mauvais général, que les Anglais sont de mauvaises troupes, et que ce sera l'affaire d'un déjeuner.

(Soult: Je le souhaite.)

Ordre. — Une fois que toute l'armée sera rangée en bataille, à peu près à une heure après-midi, au moment où l'empereur en donnera l'ordre au maréchal Ney, l'attaque commencera pour s'emparer du village de Mont-Saint-Jean, où est l'intersection des routes. Le comte d'Erlon commencera l'attaque.

Il était trois heures après midi. L'Empereur fit avancer la garde pour la placer dans la plaine, sur le terrain qu'avait occupé le 1er corps au commencement de l'action, ce corps se trouvant déjà en avant. La division prussienne, dont on avait prévu le mouvement, commença alors à s'engager avec les tirailleurs du comte Lobau, en plongeant son feu sur tout notre flanc droit.

Nous avions ce matin 90 chances pour nous. Nous en avons encore 60. Et si Grouchy marche avec rapidité le corps de Bülow sera entièrement détruit.

L'Empereur avait le projet de mener une attaque par le village du Mont-Saint-Jean, dont on espérait un succès décisif, mais, par un mouvement d'impatience si fréquent dans nos annales militaires

et qui nous a été souvent si funeste, la cavalerie de réserve, s'étant aperçue d'un mouvement rétrograde que faisaient les Anglais pour se mettre à l'abri de nos batteries, dont ils avaient déjà tant souffert, couronna les hauteurs de Mont-Saint-Jean et chargea l'infanterie. Ce mouvement qui, fait à temps et soutenu par les réserves, devait décider de la journée, fait isolément et avant que les affaires de la droite fussent terminées, devint funeste. Toute notre cavalerie courut au même moment pour soutenir ses camarades. Là, pendant trois heures, se firent de nombreuses charges qui nous valurent l'enfoncement de plusieurs carrés et six drapeaux de l'infanterie anglaise, avantage hors de proportion avec les pertes qu'éprouvait notre cavalerie par la mitraille et les fusillades. Il était impossible de disposer de nos réserves d'infanterie jusqu'à ce qu'on eût repoussé l'attaque de flanc du corps prussien.

Des troupes ! Ou voulez-vous que j'en prenne ? Voulez-vous que j'en fasse?

Cette attaque se prolongeait toujours et perpendiculairement sur notre flanc droit. L'Empereur y envoya le général Duhesme avec la jeune Garde et plusieurs batteries de réserve. L'ennemi fut contenu, fut repoussé et recula ; il avait épuisé ses forces et l'on n'en avait plus rien à craindre. C'est ce moment qui était celui indiqué pour une attaque sur le centre de l'ennemi.

Sur les huit heures et demie, les quatre bataillons

de la moyenne Garde, qui avaient été envoyés sur le plateau au delà de Mont-Saint-Jean pour soutenir les cuirassiers, étant gênés par la mitraille de l'ennemi, marchèrent à la baïonnette pour enlever ses batteries. Le jour finissait ; une charge faite sur leur flanc par plusieurs escadrons anglais les mit en désordre ; les fuyards repassèrent le ravin ; les régiments voisins, qui virent quelques troupes appartenant à la Garde à la débandade, crurent que c'était de la vieille Garde et s'ébranlèrent : les cris *tout est perdu ! La Garde est repoussée !* se firent entendre. Les soldats prétendent même que, sur plusieurs points, des malveillants apostés ont crié *sauve qui peut!* Quoi qu'il en soit, une terreur panique se répandit tout à la fois sur tout le champ de bataille ; on se précipita dans le plus grand désordre sur la ligne de communication ; les soldats, les canonniers, les caissons se pressaient pour y arriver ; la vieille Garde, qui était en réserve, en fut assaillie, et fut elle-même entraînée.

Il faut mourir ici, il faut mourir sur le champ de bataille !

19 juin. Philippeville. — J'avais en moi l'instinct d'une issue malheureuse.

[*Au roi Joseph.*] — Tout n'est point perdu. Je suppose qu'il me restera, en réunissant mes forces, 150.000 hommes. Les fédérés et les gardes nationaux qui ont du cœur me fourniront 100.000 hommes ; les bataillons de dépôt, 50.000. J'aurai donc

300.000 soldats à opposer de suite à l'ennemi. J'attellerai l'artillerie avec des chevaux de luxe; je lèverai 100.000 conscrits ; je les armerai avec les fusils des royalistes et des mauvaises gardes nationales; je ferai lever en masse le Dauphiné, le Lyonnais, la Bourgogne, la Lorraine, la Champagne; j'accablerai l'ennemi; mais il faut qu'on m'aide et qu'on ne m'étourdisse point. Je vais à Laon : j'y trouverai sans doute du monde. Je n'ai point entendu parler de Grouchy, s'il n'est point pris, comme je le crains, je puis avoir dans trois jours 50.000 hommes. Ecrivez-moi l'effet que cette horrible échauffourée aura produit dans la Chambre.

Je crois que les députés se pénétreront que leur devoir, dans cette grande circonstance, est de se réunir à moi pour sauver la France. Préparez-les à me seconder dignement; surtout du courage et de la fermeté.

21 juin. Paris. — Il y avait trois jours que je ne mangeais pas! J'étais très fatigué. En arrivant, je me suis jeté au bain et j'ai mangé.

(*Lavalette.* — Il vint à moi avec un rire épileptique, effrayant.)

Ah! mon Dieu!

L'armée avait fait des prodiges, la panique l'a prise. Tout a été perdu. Ney s'est conduit comme un fou. Je n'en puis plus. Il me faut deux heures de repos. J'étouffe là.

Enfin tout n'est pas perdu. Je vais rendre compte aux Chambres de ce qui s'est passé. J'espère que

ma démarche les ralliera. Après cela je repartirai.

[*Message à la Chambre des Représentants.*] — Monsieur le Président, après les batailles de Ligny et de Mont-Saint-Jean, et après avoir pourvu au ralliement de l'armée à Avesnes et à Philippeville, à la défense des places frontières et à celles des villes de Laon et de Soissons, je me suis rendu à Paris pour concerter avec mes ministres les mesures de la défense nationale et m'entendre avec les Chambres sur tout ce qu'exige le salut de la patrie. J'ai formé un comité du ministre des affaires étrangères, du comte Carnot et du duc d'Otrante, pour renouveler et suivre des négociations avec les puissances étrangères, afin de connaître leurs véritables intentions, et de mettre un terme à la guerre si cela est compatible avec l'indépendance et l'honneur de la nation.

Ma vie politique est terminée.

22 juin, matin.— Puisque l'on veut me violenter, je n'abdiquerai point. Je veux qu'on me laisse y songer en paix.

Dites-leur d'attendre.

4 heures, après midi. — Lucien, écrivez.

En commençant la guerre pour soutenir l'indépendance nationale, je comptais sur la réunion de tous les efforts, de toutes les volontés, et sur le concours de toutes les autorités nationales. J'étais fondé à en espérer le succès. Les circonstances me paraissent changées.

Je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France.

Puissent-ils être sincères dans leurs déclarations et n'en avoir voulu réellement qu'à ma personne. Unissez-vous tous pour le salut public et pour rester une nation indépendante. Je proclame mon fils sous le nom de Napoléon II, empereur des Français.

Ils l'ont voulu !

(Vive l'Empereur ! Vive l'Empereur !)

Il a tant fait pour moi ! Saura-t-il jamais, ce peuple, tout ce que m'a coûté cette nuit des incertitudes et des angoisses ! J'ai dû céder, et une fois fait, cela a été fait : je ne suis pas pour les demi-mesures.

Pour moi je ne pouvais ni ne voulais être un roi de la Jacquerie !

23 juin. — Ah ! malheureux ! qu'avez-vous écrit là ! Effacez, Monsieur, effacez bien vite ! Une journée des Eperons !... Quelle erreur ! quelle calomnie !... Une journée des Eperons ! Ah ! pauvre armée ! braves soldats ! Vous ne vous étiez jamais mieux battus.

24 juin. — Ils délibèrent, les malheureux ! quand l'ennemi est aux portes.

A Hortense. — La Malmaison est à vous. Voulez-vous m'y donner l'hospitalité ?

25 juin. [*A M. Barbier.*] — Le grand maréchal

prie M. Barbier de vouloir bien apporter, demain, à la Malmaison :

Des ouvrages sur l'Amérique ;

Un état particulier de tout ce qui a été imprimé sur l'Empereur pendant ses diverses campagnes. La grande bibliothèque devra être consignée à une maison américaine, qui la fera passer en Amérique par le Havre.

La Malmaison. [*A l'Armée.*] — Soldats, je suivrai vos pas, quoique absent. Je connais tous les corps et aucun d'eux ne remportera un avantage signalé sur l'ennemi que je ne rende justice au courage qu'il aura déployé. Vous et moi, nous avons été calomniés.

Des hommes indignes d'apprécier vos travaux ont vu, dans les marques d'attachement que vous m'avez données, un zèle dont j'étais le seul objet : que vos succès futurs leur apprennent que c'était la patrie par-dessus tout que vous serviez en m'obéissant, et que, si j'ai quelque part à votre affection, je le dois à mon ardent amour pour la France, notre mère commune.

Sauvez l'honneur, l'indépendance des Français ; soyez jusqu'à la fin tels que je vous ai connus depuis vingt ans, et vous serez invincibles.

Cette pauvre Joséphine ! je ne puis m'accoutumer à habiter ici sans elle. Il me semble la voir toujours sortir d'une allée et cueillir une de ces fleurs qu'elle aimait tant.

Il me tarde de quitter la France. Qu'on me donne les deux frégates que j'ai demandées, et je pars à l'instant pour Rochefort.

23 juin. — Ils ont encore peur de moi! Je voulais faire un dernier effort pour le salut de la France. Ils ne l'ont point voulu.

5 heures après midi. Départ pour Rochefort.

14 juillet. Ile d'Aix. [*Au prince régent d'Angleterre.*] — Altesse Royale, en butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse Royale, comme du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis.

15 juillet. 8 heures du matin. Sur le pont de « l'Epervier ». — Général Beker, retournez à l'île d'Aix. Il ne faut pas qu'on puisse dire que la France m'a livré aux Anglais.

Départ pour « le Bellérophon ». [*Au capitaine Maitland.*] — Je viens à votre bord me mettre sous la protection des lois de l'Angleterre.

4 août. En mer, à bord du « Bellérophon ». — Je proteste solennellement ici, à la face du ciel et des hommes, contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant, par la force, de ma personne et de ma liberté. Je suis venu librement à bord du

Bellérophon : je ne suis pas prisonnier : je suis l'hôte de l'Angleterre. Aussitôt à bord du *Bellérophon*, je fus sur le foyer du peuple britannique. J'en appelle à l'histoire; elle dira qu'un ennemi, qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais, vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois; et quelle plus éclatante preuve pouvait-il donner de son estime, de sa confiance ? Mais comment répondit l'Angleterre à une telle magnanimité? Elle feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi, et, quand il se fut livré de bonne foi, elle l'immola!

Que pensons-nous faire dans ce lieu perdu ? Eh bien ! Nous écrirons nos mémoires. Oui, il faudra travailler; le travail aussi est la faux du temps. Après tout, on doit remplir ses destinées; c'est aussi ma grande doctrine. Eh bien! que les miennes s'accomplissent !

7 août. A bord « le Northumberland »; départ pour Sainte-Hélène. — Me voici, général, à vos ordres.

Qu'ils m'appellent comme ils voudront (général Bonaparte), ils ne m'empêcheront pas d'être moi.

13 août. En mer. — Quelle heure est-il? — Jouons au vingt-et-un.

4 septembre. — Vendémiaire et même Montenotte ne me portèrent pas encore à me croire un homme supérieur; ce n'est qu'après Lodi qu'il

me vint dans l'idée que je pourrais bien devenir, après tout, un acteur décisif sur notre scène politique. Alors naquit la première étincelle de la haute ambition.

6 septembre. — Je revins de la campagne d'Italie, n'ayant pas trois cent mille francs en propre; j'eusse pu facilement en rapporter dix ou douze millions ils eussent bien été les miens; je n'ai jamais rendu de compte, on ne m'en demanda jamais. Je m'attendais, au retour, à quelque grande récompense nationale : mais le Directoire fit écarter la chose.

J'avais le goût de la fondation, et non celui de la propriété. Ma propriété à moi était dans la gloire et la célébrité : le Simplon, pour les peuples; le Louvre, pour les étrangers, m'étaient plus à moi une propriété que des domaines privés. J'achetais des diamans à la couronne ; je réparais les palais du souverain, je les encombrais de mobilier; et je me surprenais parfois à trouver que les dépenses de Joséphine, dans ses serres ou sa galerie, étaient un véritable tort pour mon Jardin des Plantes ou mon Musée de Paris.

14 septembre. — Je n'ai point usurpé de couronne, je l'ai relevée dans le ruisseau; le peuple l'a mise sur ma tête : qu'on respecte ses actes!

18 septembre. — Quelle est la latitude, la longitude? Combien avons-nous fait depuis hier?

28 septembre. — En révolution, on ne peut affir-

mer que ce qu'on fait : il ne serait pas sage d'affirmer qu'on n'aurait pas pu faire autre chose.

8 octobre. — Les hommes de 1815 n'étaient pas les mêmes que ceux de 1792. Les généraux craignaient tout. J'aurais eu besoin d'un commandant de la garde; si j'avais eu à sa tête Besssières ou Lannes, je n'aurais pas été vaincu.

Soult n'avait pas un bon état-major.

17 octobre. Débarquement à Sainte-Hélène.

Sainte-Hélène

24 octobre. — A quel infâme traitement ils nous ont réservés ! Ce sont les angoisses de la mort! A l'injustice, à la violence, ils joignent l'outrage, les supplices prolongés ! Si je leur étais si nuisible, que ne se défaisaient-ils de moi? quelques balles dans le cœur ou dans la tête eussent suffi; il y eût eu du moins quelque énergie dans ce crime ! Si ce n'était vous autres et vos femmes surtout, je ne voudrais recevoir ici que la ration du simple soldat. Comment les souverains de l'Europe peuvent-ils laisser polluer en moi ce caractère sacré de la souveraineté! Ne voyent-ils pas qu'ils se tuent de leurs propres mains à Sainte-Hélène! Je suis entré vainqueur dans leurs capitales ; si j'y eusse apporté les mêmes sentimens, que seraient-ils devenus? Ils m'ont tous appelé leur frère, et je l'étais devenu par le choix des peuples, la sanction de la victoire, le caractère de la religion, les alliances de leur politique et de leur sang.

16 novembre. — Vous ne connaissez pas les hommes, ils sont difficiles à saisir quand on veut

être juste. Se connaissent-ils, s'expliquent-ils bien eux-mêmes? La plupart de ceux qui m'ont abandonné, si j'avais continué d'être heureux, n'eussent peut-être jamais soupçonné leur propre défection. Et puis, j'ai plutôt été abandonné que trahi; il y a eu plus de faiblesse autour de moi que de perfidie. C'est le reniement de saint Pierre; le repentir et les larmes peuvent être à la porte. A côté de cela, qui, dans l'histoire, eut plus de partisans et d'amis? Qui fut plus populaire et plus aimé? Qui jamais laissa des regrets plus ardens et plus vifs? Voyez la France, d'ici sur mon roc, ne serait-on pas tenté de dire que j'y règne encore?

25 novembre. — A mon retour de Moscou ou de Leipsick, on a répandu dans Paris que les cheveux m'en avaient blanchi; mais vous voyez qu'il n'en est rien, et j'espère que j'en saurais supporter bien d'autres.

27 novembre. — Mon seul Code, par sa simplicité, a fait plus de bien en France que la masse de toutes les lois qui l'ont précédé. Mes écoles préparent des générations inconnues. Aussi, sous mon règne, les crimes allèrent-ils en décroissant avec rapidité, tandis que chez nos voisins, en Angleterre, ils allaient au contraire croissant d'une manière effrayante. Et c'en est assez, il me semble, pour pouvoir prononcer hardiment sur les deux administrations respectives!

On s'engoue de l'Angleterre sur parole, et l'on

répète que Shakspeare était le premier écrivain du monde. Je l'ai lu : il n'y a rien qui approche de Corneille et de Racine : il n'y a pas moyen de lire une de ses pièces, elles font pitié.

30 novembre [*au jardin.*] — Il est sûr qu'il y a loin du pauvre Tobie (un jardinier nègre) à un roi Richard ! Et toutefois, le forfait n'en est pas moins atroce ; car cet homme, après tout, avait sa famille, ses jouissances, sa propre vie. Et l'on a commis un horrible forfait en venant le faire mourir ici sous le poids de l'esclavage. Mais je lis dans vos yeux ; vous pensez qu'il n'est pas le seul exemple de la sorte à Sainte-Hélène ! Il ne saurait y avoir ici le moindre rapport ; si l'attentat est plus relevé, les victimes aussi offrent bien d'autres ressources. Notre situation peut même avoir des attraits ! ... L'univers nous contemple !... Nous demeurons les martyrs d'une cause immortelle !... des millions d'hommes nous pleurent, la patrie soupire, et la gloire est en deuil !... Nous luttons ici contre l'oppression des dieux, et les vœux des nations sont pour nous. Les malheurs ont aussi leur héroïsme et leur gloire ! L'adversité manquait à ma carrière. Si je fusse mort sur le trône, dans les nuages de ma toute puissance, je serais demeuré un problème pour bien des gens ; aujourd'hui, grâce au malheur, on pourra me juger à nu.

6 décembre. — Eh bien ! pour dîner, nous aurons à Longwood des sentinelles sous nos fenêtres; on voudrait me forcer d'avoir un officier étranger

à ma table, dans mon salon ; je ne saurais monter à cheval sans en être accompagné ; en un mot, nous ne saurions faire un pas,un mouvement sous peine d'un outrage !

1er janvier 1816. — Dans cette île maudite on ne voit ni soleil ni lune pendant la plus grande partie de l'année. Toujours de la pluie ou du brouillard. On n'y peut faire un mille à cheval sans être trempé; et les Anglais eux-mêmes s'en plaignent, tout accoutumés qu'ils sont à l'humidité.

15 janvier. — Nous n'avons de trop ici que du temps.

22 janvier. — A mon retour de l'armée d'Italie, Bernardin de Saint-Pierre vint me trouver et me parla presque aussitôt de ses misères; moi qui, dans mes premières année, n'avais rêvé que Paul et Virginie, flatté d'ailleurs d'une confiance que je croyais exclusive et que j'attribuais à ma grande célébrité, je m'empressai de lui rendre sa visite, et laissai sur un coin de sa cheminée, sans qu'on eût pu s'en apercevoir, un petit rouleau de vingt-cinq louis.

7 février. [*Nouvelle de la mort de Murat à Pizzo.*] — Les Calabrais ont été plus humains, plus généreux que ceux qui m'ont envoyé ici!

8 février. — Il était dans la destinée de Murat de nous faire du mal.

Je l'eusse amené à Waterloo. Mais l'armée fran-

çaise était tellement patriotique, si morale, qu'il est douteux qu'elle eût voulu supporter le dégoût et l'horreur qu'avait inspirés celui qu'elle disait avoir trahi, perdu la France. Je ne me crus pas assez puissant pour l'y maintenir, et pourtant il nous eût valu peut-être la victoire; car que nous fallut-il dans certains momens de la journée? enfoncer trois ou quatre carrés anglais : or Murat était admirable pour une telle besogne; il était précisément l'homme de la chose ; jamais à la tête d'une cavalerie on ne vit quelqu'un de plus déterminé, de plus brave, d'aussi brillant.

17 février. — Si je n'avais pas fait la sottise de me faire battre à Waterloo, tout était fini : je ne puis concevoir encore comment cela s'est fait, mais ne parlons plus de cela.

3 mars. — Ont-ils eu bien peur de mon invasion d'Angleterre? Quelle fut alors l'opinion générale à ce sujet ? Eh bien ! vous avez pu en rire à Paris, mais Pitt n'en riait pas dans Londres. Jamais l'oligarchie anglaise ne courut de plus grand péril.

Je m'étais ménagé la possibilité du débarquement, je possédais la meilleure armée qui fut jamais, celle d'Austerlitz. C'est tout dire. Quatre jours m'eussent suffi pour me trouver dans Londres ; je n'y serais point entré en conquérant, mais en libérateur. J'aurais renouvelé Guillaume III, mais avec plus de générosité et de désintéressement. La discipline de mon armée eût été par-

faite, elle se fût conduite dans Londres comme si elle eût été encore dans Paris : et je serais parti de là pour opérer, du midi au nord, sous les couleurs républicaines, la régénération européenne, que plus tard j'ai été sur le point d'opérer du nord au midi, sous les formes monarchiques. Les obstacles qui m'ont fait échouer ne sont point venus des hommes, ils sont tous venus des élémens : dans le midi, c'est la mer qui m'a perdu; et c'est l'incendie de Moscou, les glaces de l'hiver, qui m'ont perdu dans le nord ; ainsi l'eau, l'air et le feu, toute la nature et rien que la nature, voilà quels ont été les ennemis d'une régénération universelle, commandée par la nature même!... Les problèmes de la Providence sont insolubles !!!

11 mars. — L'empereur de Russie a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction ; est facilement séduisant; mais on doit s'en défier : il est sans franchise ; c'est un vrai *Grec du bas Empire*.

La Grèce attend un libérateur ! Ce serait une belle couronne de gloire !... Il inscrira son nom à jamais avec ceux d'Homère, Platon et Epaminondas... Je n'en ai peut-être pas été loin!... Quand, dans ma campagne d'Italie, j'arrivai sur les bords de l'Adriatique, j'écrivis au Directoire que j'avais sous mes yeux le royaume d'Alexandre !...

Tous les Français sont frondeurs, turbulens : ce sont de vraies girouettes au gré des vents ; mais ce vice, chez eux, est sans calcul ; et voilà leur meilleure excuse.

31 mars. — Saint-Jean-d'Acre enlevé, j'aurais atteint Constantinople et les Indes; j'eusse changé la face du monde!

1er avril. — Je compte trente et quelques conspirations à pièces authentiques, sans parler de celles qui sont demeurées inconnues; d'autres en inventent, moi j'ai soigneusement caché toutes celles que j'ai pu. La crise a été bien forte pour mes jours, surtout depuis Marengo jusqu'à la tentative de Georges et l'affaire du duc d'Enghien.

11 avril. — Le visage de Talleyrand est tellement impassible qu'on ne saurait jamais y rien lire; aussi Lannes et Murat disaient-ils plaisamment de lui que si, en vous parlant, son derrière venait à recevoir un coup de pied, sa figure ne vous en dirait rien.

L'intrigue était aussi nécessaire à Fouché que la nourriture: il intriguait en tout temps, en tous lieux, de toutes manières et avec tous. Toujours dans les souliers de tout le monde.

(O'Méara : Quel est le plus habile général français?)

Cela est difficile à dire, mais il me semble que c'est Suchet; auparavant, c'était Masséna, mais on peut le considérer comme mort. Suchet, Clausel et Gérard sont, à mon avis, les meilleurs généraux français.

18 avril. — J'ai cherché un asile dans mon infortune et je n'ai trouvé que malveillances et insul-

tes. (Sur *le Northumberland*), comme je ne voulais pas rester à table deux ou trois heures me poussant du vin à me faire ivre, je sortais pour me promener sur le pont. Comme je me levais (l'amiral Cockburn) dit d'une manière méprisante : Je pense que le *général* n'a jamais lu Lord Chesterfield, — ce qui voulait dire que je manquais de politesse et ne savais pas me tenir à table!

19 avril. — Je n'ai aucun sujet de me plaindre des soldats ou des marins anglais ; au contraire, ils se montrent bien pour moi. Moore était brave soldat, excellent officier, un homme de talent.

20 avril. — L'Angleterre et la France ont tenu dans leurs mains le sort de la terre, celui surtout de la civilisation européenne. Que de mal nous nous sommes fait !

21 avril. — On veut savoir ce que je désire : je demande ma liberté ou un bourreau ! Rapportez ces paroles à votre prince régent. Je ne demande plus des nouvelles de mon fils, puisqu'on a eu la barbarie de laisser mes premières demandes sans réponse.

Il est dur pourtant de me trouver sans argent ; je m'arrangerai pour avoir un crédit annuel de sept à huit mille napoléons sur Eugène. Il ne saurait s'y refuser, il tient de moi plus de quarante millions peut-être ; et puis ce serait faire injure à ses sentimens personnels que d'en douter.

26 avril. — Et après tout, ce n'est pas qu'il eût été impossible que les circonstances m'eussent amené à embrasser l'islamisme ; et, comme disait cette bonne reine de France : *Vous m'en direz tant!* Mais ce n'eût été qu'à bonne enseigne ; il m'eût fallu pour cela au moins jusqu'à l'Euphrate. Le changement de religion, inexcusable pour des intérêts privés, peut se comprendre peut-être par l'immensité de ses résultats politiques Henri IV avait bien dit : *Paris vaut bien une messe.* Croit-on que l'empire d'Orient, et peut-être la sujétion de toute l'Asie, n'eussent pas valu un turban et des pantalons ; car c'est, au vrai, uniquement à quoi cela se fût réduit.

Constantinople vaut à elle seule un Empire : celui qui la possédera peut gouverner le monde.

28 avril. — Si je n'eusse vaincu à Austerlitz, j'allais avoir toute la Prusse sur les bras. Si je n'eusse triomphé à Iéna, l'Autriche et l'Espagne se déclaraient sur mes derrières. Si je n'eusse battu à Wagram, qui ne fut pas une victoire aussi décisive, j'avais à craindre que la Russie ne m'abandonnât, que la Prusse ne se soulevât, et les Anglais étaient déjà devant Anvers.

Je fis une grande faute après Wagram, celle de ne pas abattre l'Autriche davantage. Elle demeurait trop forte pour notre sûreté : c'est elle qui nous a perdus. L'Autriche était devenue ma famille ; et pourtant ce mariage m'a perdu. J'ai posé le pied sur un abîme recouvert de fleurs !

29 avril. — Ici, mon cher, vous et moi nous sommes déjà de l'autre monde, nous causons aux Champs-Elysées.

1er mai. — Après tout, ils auront beau retrancher, supprimer, mutiler, il leur sera bien difficile de me faire disparaître tout à fait. Un historien français sera pourtant bien obligé d'aborder l'empire; et, s'il a du cœur, il faudra bien qu'il me restitue quelque chose.

J'ai refermé le gouffre anarchique et débrouillé le chaos. J'ai dessouillé la Révolution, ennobli les peuples et raffermi les Rois. J'ai excité toutes les émulations, récompensé tous les mérites, et reculé les limites de la gloire! Tout cela est bien quelque chose!

10 mai. — C'est une chose bien remarquable, que le nombre de grands généraux qui ont surgi tout-à-coup dans la Révolution, Pichegru, Kléber, Masséna, Marceau, Desaix, Hoche, et presque tous de simples soldats; mais aussi, là semblent s'être épuisés les efforts de la nature; elle n'a plus rien produit depuis.

16 mai. — Eh bien! la crise a été forte, je me suis fâché, mon cher! On m'a envoyé plus qu'un geôlier! Sir Hudson Lowe est un bourreau! Quoi qu'il en soit, je l'ai reçu aujourd'hui avec ma figure d'ouragan, la tête penchée et l'oreille en avant. Nous nous sommes considérés comme deux béliers qui allaient s'encorner; et mon émotion doit avoir été

bien forte, car j'ai senti la vibration de mon mollet gauche. C'est un grand signe chez moi, et cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

Vous avez dit, Monsieur, que vos instructions étaient bien plus terribles que celles de l'Amiral. Sont-elles de me faire mourir par le fer ou par le poison? Je m'attends à tout de la part de vos ministres; me voilà, exécutez votre victime! J'ignore comment vous vous y prendrez pour le poison ; mais quant à m'immoler par le fer, vous en avez déjà trouvé le moyen. S'il vous arrive, ainsi que vous m'en avez fait menacer, de violer mon intérieur, je vous préviens que le brave 53e n'y entrera que sur mon cadavre.

En apprenant votre arrivée, je me félicitais de trouver un général de terre, qui, ayant été sur le continent et dans les grandes affaires, aurait su employer des mesures convenables vis-à-vis de moi ; je me trompais grossièrement. Votre nation, vot gouvernement, vous-même, serez couverts d'op probre à mon sujet; vos enfants le partageront; ainsi le voudra la postérité. Fut-il jamais de barbarie plus raffinée que la vôtre, Monsieur, lorsqu'il y a peu de jours vous m'avez invité à votre table sous la qualification de *général Bonaparte*, pour me rendre la risée ou l'amusement de vos convives! Auriez-vous mesuré votre considération au titre qu'il vous plaisait de me donner. Je ne suis point pour vous le *général Bonaparte*, il ne vous appartient pas plus qu'à personne sur la terre

de m'ôter les qualifications qui sont les miennes.

Mon cher, ils me tueront ici! c'est certain!

19 mai. — On ne se perd point de vue, en quelque sorte, quand on passe la nuit ensemble; autrement on devient bientôt étrangers. Aussi, tant que dura cette habitude, aucune de mes pensées, aucune action n'échappaient à Joséphine; elle suivait, saisissait, devinait tout, ce qui parfois n'était pas sans quelque gêne pour moi et pour les affaires. Un moment d'humeur y mit fin lors du camp de Boulogne.

Joséphine prévoyait l'avenir, et s'effrayait de sa stérilité. Elle sentait bien qu'un mariage n'est complet et réel qu'avec des enfants; or elle s'était mariée ne pouvant plus en donner. A mesure que sa fortune s'éleva, ses inquiétudes s'accrurent; elle employa tous les secours de la médecine; elle feignit souvent d'en avoir obtenu du succès. Joséphine avait à l'excès le goût du luxe, le désordre, l'abandon de la dépense, naturels aux créoles. Il était impossible de jamais fixer ses comptes; elle devait toujours: aussi c'était constamment de grandes querelles quand le moment de payer ses dettes arrivait. Il n'est pas jusqu'à l'île d'Elbe où des mémoires de Joséphine ne soient venus fondre sur moi de toutes les parties de l'Italie. Une autre nuance caractéristique de Joséphine était sa constante dénégation. Dans quelque moment que ce fût, quelque question que je lui fisse, son premier

mouvement était la négative, sa première parole *non;* et ce *non* n'était pas précisément un mensonge, c'était une précaution, une simple défensive, et c'est ce qui nous distingue éminemment de vous autres, Mesdames, ce qui n'est au fond entre nous que différence de sexe et d'éducation. Vous aimez, et l'on vous apprend à dire *non*. Nous, au contraire, nous faisons gloire de dire *oui*, même quand cela n'est pas. De là toute la clef de nos conduites respectives si différentes. Nous ne sommes vraiment pas, et nous ne saurions être de même espèce dans la vie.

Montais-je en voiture au milieu de la nuit pour la course la plus lointaine? A ma grande surprise, j'y trouvais Joséphine toute établie, bien qu'elle n'eût pas dû être du voyage. — Mais il vous est impossible de venir; je vais trop loin; vous auriez trop à souffrir. — Pas le moindrement, répondait Joséphine. — Et puis, il faut que je parte à l'instant. Aussi, me voilà toute prête. — Mais il vous faut un grand attirail. — Aucun, disait-elle, tout est préparé. — Et la plupart du temps il fallait bien que je cédasse.

En somme, Joséphine avait donné le bonheur à son mari, et s'était constamment montrée son amie la plus tendre, professant à tout moment et en toute occasion la soumission, le dévouement, la complaisance la plus absolue. Aussi lui ai-je toujours conservé les plus tendres souvenirs et la plus vive reconnaissance.

19 mai. — Madame (mère) était par trop parcimonieuse ; c'en était ridicule ; j'ai été jusqu'à lui offrir des sommes fort considérables par mois si elle voulait les distribuer. Elle voulait bien les recevoir ; mais pourvu qu'elle fût maîtresse de les garder. Dans le fond, tout cela n'était qu'excès de prévoyance de sa part, toute sa peur était de se trouver un jour sans rien. Elle avait connu le besoin ; et ces terribles momens ne lui sortaient pas de la pensée. Il est juste de dire d'ailleurs qu'elle donnait beaucoup à ses enfans en secret ; c'est une si bonne mère.

Du reste, cette même femme, à laquelle on eût si difficilement arraché un écu, eût tout donné pour préparer mon retour de l'île d'Elbe ; et après Waterloo elle m'eût remis entre les mains tout ce qu'elle possédait pour aider à rétablir mes affaires : elle me l'a offert ; elle se fût condamnée au pain noir sans murmurer.

20 mai. — Je suis triste, ennuyé, souffrant ; asseyez-vous dans ce fauteuil, tenez-moi compagnie.

21 mai. — Que lirons-nous ce soir ? On s'est accordé pour la Bible. C'est assurément bien édifiant ; on ne le devinerait point en Europe !

1^er^ juin. — Quand un de mes ministres ou quelque autre grand personnage avait fait une faute grave, qu'il y avait vraiment lieu à se fâcher, que je devais vraiment me mettre en colère, être

furieux, alors j'avais toujours le soin d'admettre un tiers à cette scène; j'avais pour règle que, quand je me décidais à frapper, le coup devait porter sur beaucoup; celui qui le recevait ne m'en voulait ni plus ni moins; et celui qui en était le témoin, dont il eût fallu voir la figure et l'embarras, allait discrètement transmettre au loin ce qu'il avait vu et entendu : une terreur salutaire circulait de veine en veine dans le corps social. Les choses en marchaient mieux; je punissais moins, je recueillais infiniment, et sans avoir fait beaucoup de mal.

4 juin. — J'ai été fort grondé aujourd'hui sur ma paresse; je viens donc me remettre au travail, attaquer plusieurs points à la fois, chacun aura son lot. Je vais entamer le consulat avec Montholon. Gourgaud aura quelque autre époque ou des batailles détachées, et le petit Emmanuel (Las Cases) préparera les pièces et les matériaux de l'époque du couronnement.

8 juin. — Tout proclame l'existence d'un Dieu, c'est indubitable; mais toutes nos religions sont évidemment les enfans des hommes; l'homme ne doit jurer de rien sur tout ce qui concerne ses derniers instans. En ce moment, sans doute, je crois bien que je mourrai sans confesseur. Je suis bien loin d'être athée, assurément; mais je ne puis croire tout ce que l'on m'enseigne en dépit de ma raison, sous peine d'être faux et hypocrite.

Sous l'empire, et surtout après le mariage de

Marie-Louise, on fit tout au monde pour me porter, à la manière de nos rois, à aller en grande pompe communier à Notre-Dame; je m'y refusai tout-à-fait, je n'y croyais pas assez, disais-je, pour que ce pût m'être bénéficiel, et je croyais trop encore pour m'exposer froidement à un sacrilège. Dire d'où je viens, ce que je suis, où je vais, est au-dessus de mes idées, et pourtant tout cela est. Je suis la montre qui existe et qui ne se connaît pas. Je puis paraître devant ce tribunal de Dieu, je puis attendre son jugement sans crainte.

Je n'ai voulu que la gloire, la force, le lustre de la France; toutes mes facultés, tous mes efforts, tous mes momens étaient là. Ce ne saurait être un crime, je n'ai vu là que des vertus!

10 juin. — Fox vint en France immédiatement après le traité d'Amiens. Il s'occupait d'une histoire des Stuarts, et me fit demander à fouiller dans nos archives diplomatiques. J'ordonnai que tout fût mis à sa disposition. Je le recevais souvent; la renommée m'avait entretenu de ses talens; je reconnus bientôt en lui une belle âme, un bon cœur, des vues larges, généreuses, libérales, un ornement de l'humanité : je l'aimais. Nous causions souvent, et sans nul préjugé, sur une foule d'objets; quand je voulais l'asticoter, je le ramenais sur la machine infernale; je lui disais que ses ministres avaient voulu m'assassiner : il me combattait alors avec chaleur et finissait toujours en me disant dans son

mauvais français : *Premier Consul, ôtez-vous donc cela de votre tête.*

13 juin. — Ces *Moniteurs*, si terribles, si à charge à tant de réputations, ne sont constamment utiles et favorables qu'à moi seul. C'est avec les pièces officielles que les gens sages, les vrais talens écriront l'histoire; or, ces pièces sont pleines de moi, et ce sont celles que je sollicite et que j'invoque.

18 juin. — Journée incompréhensible! Concours de fatalités inouïes!... Grouchy!... Ney !... d'Erlon!... N'y a-t-il eu que du malheur!... Ah! pauvre France!

Singulière campagne, où, dans moins d'une semaine, j'ai vu trois fois s'échapper de mes mains le triomphe. Sans la désertion d'un traître, j'anéantissais les ennemis en ouvrant la campagne. Je les écrasais à Ligny, si ma gauche eût fait son devoir. Je les écrasais encore à Waterloo, si ma droite ne m'eût pas manqué.

21 juin. — Ils me craindront toujours. M. Pitt le leur a dit : il n'y a point de salut pour vous avec un homme qui a toute une invasion dans sa seule tête.

Et puis, au fait, qu'aurait-on à craindre? Que je fisse la guerre? je suis trop vieux. Que je courusse encore après la gloire? je m'en suis gorgé, j'en avais fait litière.

12 juillet. — Comme je déteste ce Longwood ! Sa vue me donne la mélancholie. Qu'il me mette où il y a de l'ombre, de la verdure, et de l'eau. Ici il fait toujours gros vent, avec de la pluie et du brouillard *che mi taglia l'anima ;* ou, si cela manque, *il sole mi brucia il cervello*, à cause du manque d'ombre lorsque je sors.

15 juillet. — J'étais résolu de renouveler à Cherbourg les merveilles de l'Égypte. J'avais élevé déjà dans la mer ma pyramide ; j'aurais eu aussi mon lac Mœris. Mon grand objet était de pouvoir concentrer toutes nos forces maritimes, afin de pouvoir porter le grand coup à l'ennemi. J'établirais mon terrain de manière à ce que les deux nations tout entières eussent pu, pour ainsi dire, se prendre corps à corps ; et l'issue ne devait pas être douteuse, car nous aurions été plus de quarante millions de Français contre quinze millions d'Anglais : j'eusse terminé par une bataille d'Actium.

16 juillet. [*A Hudson Lowe :*]

Voulez-vous que je vous dise ce que nous pensons de vous ? Nous vous croyons capable de tout, *mais de tout ;* et tant que vous demeurerez avec votre haine, nous demeurerons avec notre pensée. Le plus mauvais procédé des ministres n'a point été de m'envoyer à Saint-Hélène, mais bien de vous en avoir donné le commandement. Vous êtes un plus grand fléau que toutes les misères de cet affreux rocher.

21 juillet. — Les Anglais ont frémi de nous voir occuper l'Egypte. Nous montrions à l'Europe le vrai moyen de les priver de l'Inde. Ils ne sont pas encore bien rassurés ; et ils ont raison.

22 juillet. — L'homme aime le merveilleux. Il se prête lui-même à ce qu'on le trompe. Le vrai, c'est que tout est merveille autour de nous. Il n'est point de phénomène proprement dit ; tout est phénomène dans la nature : mon existence est un phénomène ; le bois qu'on met dans la cheminée est un phénomène ; la lumière que voilà et qui m'éclaire est un phénomène ; mon intelligence, mes facultés sont des phénomènes ; car tout cela est, et nous ne savons les définir. Je vous quitte ici, me voilà à Paris, entrant à l'Opéra ; je salue les spectateurs, j'entends les acclamations, je vois les acteurs, j'entends la musique. Or, si je peux franchir la distance de Sainte-Hélène, pourquoi ne franchirai-je pas la distance des siècles? Pourquoi ne verrai-je pas l'avenir comme le passé ? L'un serait-il plus extraordinaire, plus merveilleux que l'autre ? Non ; mais seulement, cela n'est pas.

26 juillet. — Se peut-il que l'Empereur d'Autriche, dont j'ai épousé la fille, qui a sollicité ce mariage à genoux, auquel j'ai rendu deux fois sa capitale, qui retient ma femme et mon fils, m'envoie son commissaire sans une seule ligne pour moi, sans un petit bout de bulletin de la santé de mon fils ?

29 juillet. [*A dîner.*] — Messieurs, voilà Santini qui voulait tuer le gouverneur !

Comment, brigand — tu voulais tuer le gouverneur? Misérable ! Qu'il te revienne de pareilles idées, tu auras affaire à moi ; tu verras comme je te traiterai.

4 août. — Il faut avoir fait autant que moi pour connaître toute la difficulté de faire le bien. Il fallait parfois toute ma puissance pour pouvoir réussir.

S'agissait-il de prolonger le jardin des Tuileries, d'assainir quelques égoûts, d'accomplir un bien public, il fallait tout mon caractère, écrire six, dix lettres par jour, et se fâcher tout rouge. C'est ainsi que j'ai employé jusqu'à trente millions en égoûts, dont personne ne me tiendra jamais compte.

Archimède promettait tout, si on lui laissait poser le bout de son levier ; j'en eusse fait autant partout où l'on m'eût laisser poser mon énergie, ma persévérance et mes budgets. Avec les budgets, on créerait le monde.

18 août. — [Hudson Lowe : Mais, Monsieur, vous ne me connaissez-pas?]

Eh ! pardieu ! où vous aurais-je connu ? Je ne vous ai vu sur aucun champ de bataille. Vous n'étiez bon qu'à payer des assassins. Voyez ce camp, là où sont des soldats. J'irai et je leur dirai : Le plus ancien soldat de l'Europe vient

vous demander à manger la gamelle avec vous, et je partagerai leur dîner.

Je sais, moi qui ai gouverné le monde, quelles gens l'on prend pour remplir de semblables missions. Ce ne sont que des hommes déshonorés qui les acceptent. Vous faites bien de demander votre retour. Cela sera bien pour vous et pour moi.

[*A l'amiral Cockburn.*] — Les fautes de M. Lowe viennent de ses habitudes dans la vie. Il n'a jamais commandé que des déserteurs étrangers, des Piémontais, des Corses, des Siciliens, et tous renégats, traîtres à leur patrie ; la lie, l'écume de l'Europe. S'il eût commandé des hommes, des Anglais, il aurait des égards pour ceux qu'on doit honorer. Tous ces détails sont ignobles. Vous me mettriez sur les charbons ardents de Montézuma ou de Guatimozin, que vous ne tireriez pas de moi l'or que je n'ai pas. D'ailleurs, qui vous demande quelque chose? Qui vous prie de me nourrir? Quand vous discontinuerez vos provisions, si j'ai faim, ces braves soldats prendront pitié de moi, j'irai m'asseoir à la table de leurs grenadiers, et ils ne repousseront pas, j'en suis sûr, le premier, le plus vieux soldat de l'Europe. Dans peu d'années votre lord Castlereagh, votre lord Bathurst et tous les autres, vous qui me parlez, vous serez ensevelis dans la poussière de l'oubli ; ou si on connaît vos noms, ce sera par les indignités que vous aurez exercées contre moi.

19 août. — Le gouverneur est venu hier m'en-

nuyer. Je me promenais au jardin, il m'a vu, et je n'ai pas pu refuser de le voir. Il voulait discuter des détails pour la réduction de la dépense de mon établissement. Il a eu l'audace de me dire que tout était conforme à ce qu'il en avait rapporté et qu'il était venu se justifier : qu'il était venu déjà deux ou trois fois, mais que je me trouvais au bain. J'ai répondu : non, Monsieur, je n'étais pas au bain, mais j'en ai commandé un pour ne pas vous voir.

28 août. [Mme de Montholon : Quelles étaient les meilleures troupes?]

Celles qui gagnent des batailles, Madame. Et puis elles sont capricieuses et journalières, comme vous, Mesdames. Les meilleures troupes ont été les Carthaginois, sous Annibal; les Romains, sous les Scipions; les Macédoniens, sous Alexandre; les Prussiens, sous Frédéric. On pourra peut-être reproduire quelque chose qui vaille mon armée d'Italie et celle d'Austerlitz; mais, à coup sûr, jamais rien qui les surpasse.

2 septembre. — J'étais, moi, toute la clef d'un édifice tout neuf et à de si légers fondemens! Sa durée dépendait de chacune de mes batailles! Si j'eusse été vaincu à Marengo, vous eussiez eu dès ce temps-là tout 1814, et 1814 moins les prodiges de gloire qui ont suivi et demeurent immortels. Il en eût été de même à Austerlitz, à Iéna encore, à Eylau et ailleurs.

24 septembre. — On a souvent vanté la force de

mon caractère; je n'ai été qu'une poule mouillée, surtout pour les miens; et ils le savaient bien : la première bourrade passée, leur persévérance, leur obstination l'emportaient toujours; et, de guerre lasse, ils ont fait de moi ce qu'ils ont voulu. J'ai fait là de grandes fautes. Je n'ai pas eu le bonheur de Gengis-Khan avec ses quatre fils, qui ne connaissaient d'autre rivalité que celle de le bien servir. Moi, nommais-je un roi, il se le croyait tout aussitôt *par la grâce de Dieu*. Tous avaient aussitôt la manie de se croire adorés, préférés à moi.

27 septembre. — C'est cela même, le travail est mon élément; je suis né et construit pour le travail. J'ai connu les limites de mes jambes, j'ai connu les limites de mes yeux; je n'ai jamais pu connaître celles de mon travail. Aussi j'ai manqué tuer ce pauvre Méneval; j'ai été obligé de le faire relever et de le mettre en convalescence auprès de Marie-Louise, chez laquelle son emploi n'était plus qu'une véritable sinécure.

29 septembre. — Vous voulez connaître les trésors de Napoléon ? Ils sont immenses, il est vrai; mais ils sont exposés au grand jour. Les voici : le beau bassin d'Anvers, celui de Flessingue, capables de contenir les plus nombreuses escadres et de les préserver des glaces de la mer; les ouvrages hydrauliques de Dunkerque, du Havre, de Nice; le gigantesque bassin de Cherbourg; les ouvrages maritimes de Venise; les belles routes d'Anvers à Amsterdam, de Mayence à Metz, de Bordeaux à

Bayonne ; les passages du Simplon, du Mont-Cenis, du Mont-Genèvre, de la Corniche, qui ouvrent les Alpes dans quatre directions; dans cela seul vous trouveriez plus de huit cent millions.

Les routes des Pyrénées aux Alpes, de Parme à la Spezzia, de Savone au Piémont ; les ponts d'Iéna, d'Austerlitz, des Arts, de Sèvres, de Tours, de Lyon, de Turin, de l'Isère, de la Durance, de Bordeaux, de Rouen ; le canal qui joint le Rhin au Rhône, unissant les mers de Hollande avec la Méditerranée ; celui qui unit l'Escaut à la Somme, joignant Amsterdam à Paris; celui qui joint la Rance à la Vilaine; le canal d'Arles, celui de Pavie, celui du Rhin; le dessèchement des marais de Bourgoing, du Cotentin, de Rochefort; le rétablissement de la plupart des églises démolies pendant la Révolution, l'élévation de nouvelles ; la construction d'un grand nombre d'établissemens d'industrie pour l'extirpation de la mendicité; la construction du Louvre, des greniers publics, de la Banque, du canal de l'Ourcq; la distribution des eaux dans la ville de Paris, les nombreux égoûts, les quais, les embellissemens et les monumens de cette grande capitale ; les travaux pour l'embellissement de Rome; le rétablissement des manufactures de Lyon. Cinquante millions employés à réparer et à embellir les palais de la couronne ; soixante millions d'ameublemens placés dans les palais de la couronne en France, en Hollande, à Turin, à Rome ; soixante millions de diamans de la couronne, tous achetés avec l'argent de

Napoléon : *le Régent* même, le seul qui restât des anciens diamans de la couronne de France, ayant été retiré des mains des juifs de Berlin auxquels il avait été engagé pour trois millions ; le Musée Napoléon estimé plus de quatre cents millions.

Voilà les monumens qui confondront la calomnie !

L'histoire dira que tout cela fut accompli au milieu de guerres continuelles, sans aucun emprunt, et même lorsque la dette publique diminuait tous les jours.

21 octobre. — Après tout, M^me^ de Staël est une femme d'un très grand talent, fort distinguée, de beaucoup d'esprit : elle restera. Il est sûr que si elle m'eût adopté, au lieu de me dénigrer, ainsi qu'elle l'a fait, j'y eusse pu gagner.

30 octobre. — J'ai été gâté, il faut en convenir ; j'ai toujours commandé ; dès mon entrée dans la vie je me suis trouvé nanti de la puissance, je n'ai plus reconnu ni maîtres, ni lois.

6 novembre. — J'ai passé tout mon temps à chercher l'homme de la marine, sans avoir jamais rien pu rencontrer. Il y a dans ce métier une spécialité, une technicité, qui arrêtaient toutes mes conceptions. Proposais-je une idée nouvelle, aussitôt j'avais Ganteaume sur les épaules et la section de Marine. — Sire, cela ne se peut pas. — Et pourquoi ? — J'étais arrêté tout court. Comment continuer la discussion avec ceux dont on ne parle pas le langage. Combien de fois, au Conseil d'État, leur ai-je reproché d'abuser de cette circonstance ! A

les entendre, il eût fallu naître dans la marine pour y connaître quelque chose. J'eus beau me débattre, il me fallut céder à leur unanimité, en les prévenant toutefois que j'en chargeais leur conscience.

9 novembre. — Sidney Smith est bon officier, actif, intelligent, remuant, infatigable, mais je crois qu'il est à moitié fou. Sans cela j'aurais pris Saint-Jean d'Acre tout de même. Il faisait distribuer des proclamations parmi mes soldats, qui en ont été certainement ébranlés, et il a fallu que je fasse un ordre dans lequel je disais qu'il était fou, et défendant toute communication avec lui. Quelques jours après, il m'envoie, sous drapeau parlementaire, un lieutenant avec une lettre de défi, nommant l'endroit où nous pouvions nous rencontrer en duel. J'en ris, et lui renvoyai pour réponse que, s'il avait Malborough avec lui, j'étais à ses ordres. Mais tout de même, j'aime bien le caractère de cet homme-là.

11 novembre. — La démocratie peut être furieuse, mais elle a des entrailles, on l'émeut; pour l'aristocratie, elle demeure toujours froide, elle ne pardonne jamais.

16 novembre. — On m'assure que c'est par (Wellington) que je suis ici, et je le crois. Il est sûr que je lui ait fait passer un mauvais quart d'heure. C'est d'ordinaire un titre pour les grandes âmes; la sienne ne l'a pas senti. Ah! qu'il doit un beau cierge au vieux Blücher : sans celui-là je ne sais pas où serait Sa Grâce; mais moi, bien sûrement, je ne serais pas ici.

25 novembre. — J'ai fait avec Bertrand de la fortification toute la journée : aussi, m'a-t-elle paru très courte.

10 décembre. — Jamais je n'ai vu de passion comme celle de Berthier pour Mme Visconti! En Egypte, il regardait la lune à la même heure qu'elle y jetait les yeux elle-même. Au milieu du désert, une tente lui était réservée; il y avait le portrait de Mme Visconti, il y brûlait des parfums. Trois mulets étaient employés à porter cette tente et ses bagages ; souvent, j'y entrais, me couchant tout botté sur le sopha. Berthier en était furieux : il trouvait que c'était profaner ce sanctuaire. Il l'aimait tant qu'il m'excitait à en parler, quoique je lui en dise toujours du mal; cela lui était égal, il était enchanté qu'on lui en parlât. Si je l'avais laissé commander en chef en Egypte, il l'aurait évacuée tout de suite.

11 décembre. [*A Las Cases.*] — Mon cher comte de Las Cases, mon cœur sent vivement ce que vous éprouvez ; arraché, il y a quinze jours, d'auprès de moi, vous êtes enfermé, depuis cette époque, au secret, sans que j'aie pu recevoir ni vous donner aucune nouvelle; sans que vous ayez communiqué avec qui que ce soit, Français ou Anglais; privé même d'un domestique de votre choix.

Votre conduite à Sainte-Hélène a été, comme votre vie, honorable et sans reproche : j'aime à vous le dire.

Votre société m'était nécessaire. Seul, vous lisez, vous parlez et entendez l'anglais. Combien vous avez passé de nuits pendant mes maladies ! Cependant, je vous engage, et au besoin vous ordonne de requérir le commandant de ce pays de vous renvoyer sur le continent. Ce sera pour moi une grande consolation que de vous savoir en chemin pour de plus fortunés pays.

Si vous voyez un jour ma femme et mon fils, embrassez-les; depuis deux ans je n'en ai aucune nouvelle, ni directe ni indirecte.

Toutefois consolez-vous et consolez mes amis. Mon corps se trouve, il est vrai, au pouvoir de la haine de mes ennemis : ils n'oublient rien de ce qui peut assouvir leur vengeance : ils me tuent à coups d'épingle : mais la Providence est trop juste pour qu'elle permette que cela se prolonge longtemps encore.

Comme tout porte à penser qu'on ne vous permettra pas de venir me voir avant votre départ, recevez mes embrassemens, l'assurance de mon estime et mon amitié ; soyez heureux !

Votre dévoué : Napoléon.

29 décembre. — Ce gouverneur ne convient pas à la situation qu'il remplit. Il mettrait de l'astuce à dire bonjour; je crois qu'il en met à manger son déjeuner.

30 décembre. — Ah ! (docteur) Warden, comment vous portez-vous? Moi, je me porte pas mal. Quant à la langue anglaise je travaille ferme, et je

lis vos journaux maintenant sans trop de difficulté. Dans l'un on m'appelle menteur, dans un autre tyran, dans un troisième monstre, et dans un autre, ce à quoi je ne m'attendais pas, — lâche !

1er janvier 1817. — L'infortune seule manquait à ma renommée. J'ai porté la couronne impériale de la France, la couronne de fer de l'Italie ; et maintenant l'Angleterre m'en a donné une autre plus grande encore et plus glorieuse, — celle portée par le Sauveur du Monde, — une couronne d'épines !

6 janvier. — Qu'est-ce que l'électricité, le galvanisme, le magnétisme ? C'est là que gît le grand secret de la nature. Le galvanisme travaille en silence. Je crois, moi, que l'homme est le produit de ces fluides et de l'atmosphère, que la cervelle pompe ces fluides et donne la vie, que l'âme est composée de ces fluides, et qu'après la mort ils retournent dans l'éther, d'où ils sont pompés par d'autres cerveaux.

9 janvier. — La police de Paris fait plus de peur que de mal. La poste donne d'excellents renseignements, mais je ne sais si le bien est compensé par le mal. On ne pouvait lire toutes les lettres, mais on décachetait celles des personnes que j'indiquais et surtout celles des ministres qui m'entouraient. Fouché, Talleyrand n'écrivaient pas, mais leurs amis, leurs gens écrivaient, et par une lettre on voyait ce que Talleyrand ou Fouché pensaient.

3 février. — L'évêque de Nantes était un excel-

lent confesseur pour Marie-Louise, il lui donnait de bons conseils et la dirigeait bien, expliquait comment je pouvais faire gras les jours maigres, et quand je poussais à bout l'Impératrice, elle me racontait tout ce qui se passait entre eux. Fesch, lui, aurait dit : «S'il fait gras, jetez-lui votre assiette à la tête. » Aussi Fesch m'aurait rendu plutôt turc que chrétien, et si j'avais eu à me convertir, je crois que l'évêque de Nantes est le seul homme qui aurait pu y réussir ; mais je connais trop l'histoire et ai moi-même assez manié les religions pour cela.

6 février. — La vie que je mène ici, si je n'étais pas esclave et que ce fût en Europe, me conviendrait très bien. J'aimerais vivre à la campagne, voir valoir la terre. C'est la plus belle existence : un mouton malade fournit un sujet de conversation. A l'île d'Elbe, avec de l'argent, ayant une grande réception, vivant au milieu des savants de l'Europe dont j'aurais formé le centre, j'aurais été très heureux.

28 février. — Il n'y a qu'un barbare qui refuserait à un mari, à un père, la consolation de parler avec une personne qui venait de voir, de parler, de toucher, sa femme et son enfant, dont il est privé par une politique cruelle. Les anthropophages de l'Océanie ne le feraient pas. Avant de dévorer leurs victimes ils leur accorderaient la consolation de s'entretenir ensemble. Les cruautés qui se font ici seraient désavouées par des cannibales!

2 mars. — Il y a des hommes que la nature a marqués pour les postes subordonnés. Tel était Berthier. Il n'y avait pas au monde un meilleur chef d'état-major, mais, changez son état, et il ne pouvait commander à cinq cents hommes.

3 mars. — En dépit des libelles, je ne crains pas pour ma renommée; la postérité me fera justice. La vérité sera connue, et le bien que j'ai fait sera jugé avec mes fautes. Si j'avais réussi, je serais mort avec la réputation du plus grand homme de tous les temps. Et même, n'ayant pas réussi, on me croira un homme extraordinaire. J'ai livré cinquante batailles réglées que j'ai presque toutes gagnées. J'ai créé un code de lois qui portera mon nom aux siècles les plus reculés. Je me suis élevé de rien à être le plus grand monarque du monde. L'Europe était à mes pieds.

J'ai toujours cru que la souveraineté était dans le peuple, et véritablement le gouvernement impérial était une sorte de république. Appelé à être son chef par la voix de la nation, ma maxime a été *la carrière ouverte aux talents* sans distinction de fortune, et ce système d'égalité est cause de la haine de votre oligarchie.

6 mars. — J'ai eu peur qu'il n'y eût de mauvaises nouvelles de ma femme. Peut-être est-ce de mon fils; quand vous allez en ville demain, tâchez donc de voir tous les journaux, et lisez-les attentivement.

3 avril. — Vous autres, Anglais, vous êtes aristocrates. Vous tenez à grande distance le *popolo*. La nature a formé tous les hommes égaux. Mon habitude a toujours été d'aller parmis les soldats et la canaille, causer avec eux, leur demander leurs petites histoires, et leur parler gentiment ; cela m'a été fort utile.

3 mai. — Je me trouve contraint de vous dire une bonne fois, Monsieur l'amiral, ce que je pense. Vous autres, Anglais, quand on n'est pas votre compatriote, on n'est qu'un chien, il ne faut attendre aucun secours, aucun égard. Comment ! il y avait ici un botaniste qui avait vu ma femme et mon enfant, et on l'a empêché de me donner de leurs nouvelles ; on lui fait un procès pour avoir remis à mon valet de chambre des cheveux de mon fils !

Hudson Lowe demanderait à me voir que je refuserais !

5 mai. — Oui, j'ai été heureux Premier Consul, au mariage, à la venue du Roi de Rome, mais alors je n'étais pas assez d'aplomb. Peut-être que c'est à Tilsit ; je venais d'éprouver des vicissitudes, des soucis, à Eylau, entre autres, et je me trouvais victorieux, dictant des lois, ayant des empereurs, des rois pour me faire la cour ! Peut-être ai-je réellement plus joui après mes victoires en Italie. Quel enthousiasme, que de cris de *Vive le libérateur de l'Italie !* A vingt-cinq ans ! Dès lors, j'ai prévu ce que je pourrais devenir ! Je voyais déjà le monde

fuir sous moi, comme si j'étais emporté dans les airs.

16 mai. — A Tilsit, avec l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, c'était moi le plus ignorant des trois en affaires militaires. Ces deux souverains, surtout le roi de Prusse, étaient complètement au fait sur combien de boutons il fallait par devant un habit, combien par derrière, et comment il fallait en tailler les pans. Pas un tailleur n'en savait plus long que le roi Frédérick Guillaume sur ce qu'il fallait de drap pour faire un habit. J'étais un ignorant dans cette société-là. Ils me tourmentaient de questions sur des affaires de tailleur dont je ne savais pas un mot, quoique par politesse je répondais avec autant de sérieux que si le sort de mon armée dépendait de la coupe d'un habit. Le roi de Prusse changeait de mode chaque jour. C'était un homme de haute taille, sec, qui donnait idée de Don Quichotte. A Iéna, son armée a fait des manœuvres fort savantes et fort belles, mais j'ai bien vite mis un terme à leurs cochonneries, et je leur ai appris que se battre était autre chose que de faire des manœuvres brillantes et de porter des jolis uniformes. Si l'armée française avait été commandée par un tailleur, le roi de Prusse aurait certainement gagné la bataille à cause de son savoir supérieur en cette matière.

Les femmes, quand elles sont mauvaises, sont plus mauvaises que les hommes. Le sexe faible, lorsqu'il se laisse aller, descend plus bas que l'au-

tre. Les femmes valent toujours beaucoup plus ou beaucoup moins que les hommes.

21 mai. — Je ne dors pas.

23 mai. — Mon Gourgaud, je ne puis plus marcher.

2 juin. — Une chose bien singulière en moi est ma mémoire. Etant jeune, je connaissais les logarithmes de plus de trente à quarante nombres ; je savais, en France, non seulement les noms des officiers de tous les régiments, mais les endroits où les corps s'étaient recrutés, distingués ; je n'ignorais même pas leur esprit.

3 juin. — La 32e demi-brigade se serait fait tuer pour moi, parce qu'après Lonato j'avais écrit : « La trente-deuxième était là, j'étais tranquille ! » C'est étonnant, le pouvoir des mots sur les hommes.

13 juin. — Je pense que j'aurais dû mourir à Waterloo ; peut-être avant. Fussé-je mort à Moscou, ma renommée serait celle du plus grand conquérant qu'on ait connu. Mais les sourires de la Fortune étaient à leur fin. L'infortune c'est que, quand un homme cherche la mort, il ne puisse la trouver. On a été tué tout autour de moi, mais je n'ai pu trouver de boulet.

14 juin. — En me dirigeant sur Landshut, je rencontrai Bessières en retraite. Je le fis aller de

l'avant ; mais il m'objecta la force des ennemis. Allez toujours, lui dis-je, et il s'avança. L'ennemi lui voyant faire un mouvement offensif le crut plus fort et se retira. A la guerre, tout a lieu comme cela. La force morale plus que le nombre décide de la victoire.

17 juillet. — Hudson Lowe a dit que j'étais l'homme le plus fin qu'il y eût au monde. Je sais prendre un petit air doux quand je veux embobiner quelqu'un. C'est comme cela que j'ai gagné O'Méara.

J'ai fait le malade pour recevoir Lord Amherst ; afin qu'au moment de son départ le gouverneur ne pût le dissuader de tout ce que je lui dirais ; j'ai conquis ce lord, que je savais être un homme de peu d'esprit.

Je ne veux avoir aucun rapport avec Sir Hudson. Qu'il me laisse donc tranquille, car, dans les âges à venir, ses enfants rougiront de porter le nom de Lowe.

Ah ! mon Dieu, vous vous trompez bien, il n'y a personne de moins fin que moi. Je suis plutôt trop bon homme.

Ah ! coquin de gouverneur !

2 août. — (Hudson Lowe) a cru que rien de ce qui se passait ici serait connu en Europe. Il lui serait plus facile d'obscurcir le soleil avec son chapeau. Il y a encore bien des millions d'hommes au monde qui s'intéressent à moi.

Ce n'est pas l'habit qui fait le geôlier, c'est la manière et les mœurs.

24 août. — Voyez-vous, les malheurs se suivent à la file et, quand on est dans le malheur, tout tourne mal. Encore, si cette bataille de Vittoria était venue plus tôt; j'aurais signé la paix, mais elle est arrivée juste au moment où il ne fallait pas! Quand les alliés ont vu que j'avais perdu la bataille, mes canons, mes bagages, et que les Anglais entraient en France, ils me jugèrent perdu. Les Français se sont, alors, bien mal conduits pour moi. Les Romains, lors de Cannes, ont redoublé d'efforts, mais c'est qu'alors tout le monde avait peur pour soi d'être violé, égorgé, pillé. C'est faire la guerre, tandis que dans les campagnes modernes, tout se passe à l'eau de rose.

28 août. — Jésus aura été pendu comme beaucoup de fanatiques qui voulaient faire le prophète, le Messie; tous les ans, il y en avait : ce qu'il y a de certain, c'est que les opinions étaient alors pour le culte d'un dieu unique et ceux qui en ont parlé les premiers ont été bien accueillis : les circonstances étaient ainsi. C'est comme moi, si, de la dernière classe de la société, je suis devenu empereur, c'est que les circonstances, les opinions étaient pour moi.

3 septembre. — Si (Hudson Lowe) le pouvait, il m'ordonnerait de déjeuner à telle heure, de dîner à telle autre, de me coucher à un moment prescrit,

et viendrait en personne surveiller l'exécution. Cela retombera sur lui un de ces jours. Il ne se doute pas que ce qui se fait ici sera enregistré par l'histoire.

O'Méara a tenu tête à Hudson Lowe et lui a déclaré que son opinion était que je ne vivrais pas six mois. C'est bien bon d'avoir un témoin comme celui-là ; cela gêne bien le gouverneur.

25 septembre. — Saint Napoléon me doit beaucoup et devrait faire le possible pour moi en l'autre monde. Pauvre homme, on ne le connaissait pas avant moi ; il n'avait pas même son jour au calendrier. Je lui en ai bien trouvé un, et j'ai même persuadé le Pape de lui donner le 15 août, mon jour de naissance.

2 novembre. — On m'annoncerait la mort de ma femme, de mon fils, de toute ma famille, et ma physionomie ne changerait pas. Pas le moindre signe d'une émotion, d'un changement de visage, ne pourrait se voir. Tout semblerait indifférent et calme. Mais seul, dans ma chambre, je souffre ; alors les sentiments de l'homme s'échappent.

30 novembre. — Le roi de Bavière ne voulait pas donner sa fille à Eugène, disant ignorer ce que c'était que l'adoption et ne le considérer que comme vicomte de Beauharnais. Joséphine avait déjà eu des affronts à Munich, où on parlait toujours devant elle des amours de la princesse avec le prince de Bade. Lorsque je passai à Munich, le roi

de Bavière vint dans mon cabinet avec une personne voilée. Il leva le voile, c'était sa fille, je la trouvai charmante et fus, je l'avoue, assez embarrassé. C'est ce qui a fait dire au roi que j'étais tombé en extase. Je fis asseoir la jeune personne et sermonnai ensuite sa gouvernante. Est-ce que les princesses doivent aimer? Ce ne sont que des marchandises politiques. La reine de Bavière était jolie, j'avais du plaisir à me trouver avec elle. Un jour de chasse, le roi partit devant, je lui promis de le rejoindre, mais je fus chez la reine, avec qui je restai une heure et demie. Cela fit causer et mit le roi fort en colère et lorsque les époux se retrouvèrent, il la gronda. Elle lui répondit : Vouliez-vous donc que je le misse à la porte? Depuis, j'ai bien payé ces galanteries-là, car ils m'ont suivi à mon voyage d'Italie, je les avais partout sur mon dos; ils n'avaient que de mauvaises voitures qui cassaient à chaque instant : j'ai été obligé de les prendre dans les miennes; à Venise, ils étaient avec moi et, au fond, je n'en étais pas fâché, cela me donnait un cortège de rois.

21 décembre. — Ici, quoi qu'on dise, je puis faire comme il me plaît la réputation du gouverneur. Tout ce que je dirai contre lui, de ses mauvais traitements, de ses idées d'empoisonnement, sera cru.

25 décembre. — La guerre est un singulier art; je vous assure que j'ai livré soixante batailles, eh bien, je n'ai rien appris que je ne susse dès la pre-

mière. La qualité essentielle d'un général est la fermeté, qui, du reste, est un don du ciel.

7 janvier 1818. — Ce que j'aime dans Alexandre le Grand, ce ne sont pas ses campagnes que nous ne pouvons concevoir, mais ses moyens politiques. C'est d'une grande politique de sa part que d'avoir été à Ammon ; il conquit ainsi l'Egypte. Si j'étais resté en Orient, j'aurais probablement fondé un empire comme Alexandre, en me rendant en pèlerinage à la Mecque, où j'aurais fait des prières et des génuflexions, mais je n'aurais voulu le faire que si cela en eût valu la peine.

13 janvier. — Quel ennui tous les jours! Quelle croix!

25 janvier. — Pour être bon général, il faut savoir les mathématiques; cela sert en mille circonstances pour rectifier les idées. Peut-être dois-je mes succès à mes idées mathématiques ; un général ne doit jamais se faire de tableaux, c'est le pire de tout. Mon grand talent, ce qui me distingue le plus, c'est de voir clair en tout; c'est même mon genre d'éloquence, que de voir sous toutes ses faces le fond de la question. Le grand art des batailles est de changer, pendant l'action, sa ligne d'opérations; c'est une idée de moi, qui est tout à-fait neuve.

L'art de la guerre ne demande pas de manœuvres compliquées,les plus simples sont préférables; il faut surtout avoir du bon sens. On ne comprend

pas, d'après cela, comment les généraux commettent des fautes; c'est parce qu'ils veulent faire de l'esprit. Le plus difficile est de deviner les projets de l'ennemi, de voir le vrai dans tous les rapports qu'on reçoit. Le reste ne demande que du bon sens. c'est comme un combat à coups de poing : plus on en donne, mieux cela vaut. Il est aussi nécessaire de bien lire la carte.

18 février. —Vous parlez de la conscription en France? Vous vous révoltez parce qu'elle embrassait tous les rangs de la société? Ah, comme c'est blessant de penser que le fils d'un gentilhomme soit obligé à défendre sa patrie tout comme la canaille! La conscription n'a pas écrasé une classe comme votre recrutement maritime, ni la canaille parce qu'elle est pauvre! Ma canaille à moi serait devenue la mieux instruite du monde. Tous mes efforts étaient pour illuminer les masses de la nation au lieu de les abrutir par l'ignorance et la superstition.

1er mai. [*A O'Meara.*] — Eh bien, Docteur, vous allez nous quitter. Le monde concevra-t-il qu'on a eu la lâcheté d'attenter à mon médecin?...

25 juillet. [*A O'Meara.*] — Le crime se consommera plus vite. J'ai vécu trop long. Quand le Pape était en France je me serais plutôt coupé le bras droit que de signer un ordre pour le priver de son médecin.

Quand vous arrivez en Europe, voyez vous-même

mon frère Joseph, ou en tout cas communiquez avec lui. Vous lui direz qu'il vous donne le paquet de lettres privées des empereurs Alexandre et François, du roi de Prusse et des autres souverains de l'Europe, que je lui ai donné à Rochefort. Vous les publierez afin de couvrir de honte ces souverains. Quand j'étais tout puissant, ils briguèrent ma protection et l'honneur de mon alliance, ils léchèrent la poussière de sous mes pieds; maintenant dans mon vieil âge ils m'oppriment et m'enlèvent ma femme et mon enfant.

Adieu, O'Meara, nous ne nous reverrons jamais. Soyez heureux.

26 septembre. — Placez-moi cet admirable enfant à côté de sa mère, là à droite, plus près de ma cheminée. Vous la reconnaissez à sa fraîcheur: c'est Marie-Louise; elle tient son fils dans ses bras. Et cet autre, vous le reconnaissez aussi ? c'est le prince impérial. Les deux autres sont ceux de Joséphine: je l'ai tendrement aimée. Vous examinez cette grande horloge ; elle servait de réveil-matin au grand Frédéric. Je l'ai prise à Potsdam, c'est tout ce que valait la Prusse. Ma cheminée n'est pas bien somptueuse, comme vous voyez. Le buste de mon fils, deux chandeliers, deux tasses de vermeil, deux flacons d'eau de Cologne, des ciseaux à faire les ongles, une petite glace. Ce n'est plus la splendeur des Tuileries; mais n'importe, si je suis déchu de ma puissance, je ne le suis pas de ma gloire, — je conserve mes souvenirs.

23 septembre 1819. — Eh bien, docteur, que vous en semble? Dois-je troubler encore longtemps la digestion des rois ?

(Antommarchi : Vous leur survivrez, Sire.)

Non, docteur, l'œuvre anglaise se consomme, le ressort est détendu.

28 septembre. — Je défends d'ici à demain la porte à vos drogues. J'ai quelques calculs algébriques à développer.

4 octobre. — La patrie ! la patrie ! Si Sainte-Hélène était la France, je me plairais sur cet affreux rocher.

Ah, docteur, où est le beau ciel de la Corse ? Le sort n'a pas permis que je revisse ces lieux où me rapportent tous les souvenirs de mon enfance.

5 octobre. — Dottoraccio di Capo Corso ! Me laisser seul ! Sortir sans ma permission ! Vous êtes novice, je vous pardonne; mais, le grand-maréchal, ni le général Montholon ne m'eussent quitté avant que je les eusse congédiés.

14 octobre. — Je suis mal à l'aise : je voudrais dormir, lire, faire je ne sais quoi. Voilà Racine, docteur, vous êtes sur la scène ; allons, j'écoute, Andromaque. C'est la pièce des pères malheureux :

> Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils,
> Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
> Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie ;
> J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui :
> Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Docteur, je suis trop affecté, — laissez-moi.

28 octobre. — Ma noblesse, à moi, date de Millésimo, de Rivoli. Celle de ma famille est plus ancienne. Il n'y a que le généalogiste Joseph qui puisse en assigner l'origine ; je ne sais de combien de tyrans obscurs il prétend être issu. Je ne fus, après mes revers, qu'un jacobin.

18 novembre. — Que faire ?

(Antommarchi : Du mouvement.)

Où ? Au milieu des habits rouges? jamais. Comment donc ? Bêcher la terre ? Oui, docteur, vous avez raison, je bêcherai la terre.

26 juillet 1820. — Vous m'êtes bien attaché, docteur, rien ne vous coûte dès qu'il s'agit de me soulager : tout cela cependant n'est pas la sollicitude maternelle. Ah, maman Letizia !

10 août. — Un homme a-t-il le droit de se tuer?

Oui, si sa mort ne fait tort à personne et si la vie est un mal pour lui.

Quand la vie est-elle un mal pour l'homme ? Lorsqu'elle ne lui offre que des souffrances et des peines. Mais, comme les souffrances et les peines changent à chaque instant, il n'est aucun moment de la vie où l'homme ait le droit de se tuer. Le moment ne serait arrivé qu'à l'heure même de sa mort; puisque alors seulement il lui serait prouvé que sa vie n'a été qu'un tissu de maux et de souffrances.

18 septembre. — On est heureux quand on dort; les besoins disparaissent avec les veilles.

2 octobre. — Le deuxième livre de l'*Enéide* est considéré comme le chef-d'œuvre de ce poème épique; il mérite cette réputation sous le point de vue du style, mais il est bien loin de la mériter sur le fond des choses. — Le cheval de bois pouvait être une tradition populaire, mais cette tradition est ridicule et tout à fait indigne d'un poème épique. On ne voit rien de pareil dans l'*Iliade*, où tout est conforme à la vérité et aux pratiques de la guerre.

14 octobre. —L'art de guérir, mon cher docteur, n'est autre que celui d'endormir, de calmer l'imagination. Voilà pourquoi les anciens s'étaient affublés de robes, de vêtemens qui frappent et qui imposent. Vous avez abandonné le costume; c'est à tort. Qui sait? si vous-même m'apparaissiez tout-à-coup avec une perruque énorme, une toque, une queue traînante, peut-être vous prendrais-je pour le dieu de la santé, et pourtant vous n'êtes que celui des remèdes.

22 octobre. — Mon pouvoir n'a eu que la durée d'un éclair, mais n'importe, il est plein, il regorge d'institutions utiles ; j'ai consacré la Révolution, je l'ai infusée dans nos lois.

25 octobre. — Peut-être la mort viendra-t-elle bientôt mettre un terme à ce que je souffre.

27 octobre. — Eh bien, docteur, comment me trouvez-vous? Suis-je mieux? C'est que les pilules... Elles ont leur efficacité... Que diable, docteur, vous prêchez les pilules avec plus d'onction qu'on ne parle aujourd'hui de légitimité : en prenez-vous vous-même?

(Antommarchi : Sire, il y a des médicaments éprouvés.)

Comme ceux que Corvisart donnait à l'impératrice, des pilules de mie de pain qui opéraient cependant merveille. Marie-Louise ne manquait pas un jour de m'en vanter les bons effets. Et voilà comme ils sont tous.

(Antommarchi : Non, Sire.)

Eh mais! je suis des vôtres. J'ai exercé. L'eau, l'air, la propreté formaient le fond de mon dispensaire. Je m'écartais peu de ces moyens. Vous riez de ma méthode? Soit, riez à l'aise. Vos confrères en riaient aussi en Egypte; mais l'expérience fit voir que ma flanelle et ma brosse valaient mieux que leurs pilules.

16 novembre. — Eh bien, docteur, me voilà donc à bout? — Je dois guérir, n'est-ce-pas? Un médecin mourrait plutôt que de ne pas soutenir à un agonisant qu'il n'est pas malade? — Quoi! Des pilules? Une décoction de quinquina, comme à Mantoue?

19 novembre. — Quelle douce chose que le repos! Le lit est devenu pour moi un lieu de déli-

ces, je ne l'échangerais pas pour tous les trônes du monde. Quel changement ! Combien je suis déchu ! Moi, dont l'activité était sans bornes, dont la tête ne sommeillait jamais ! Je suis plongé dans une stupeur léthargique, il faut que je fasse un effort lorsque je veux soulever mes paupières.

8 décembre. — Desaix était dévoué, généreux, tourmenté par la passion de la gloire : sa mort fut une de mes calamités. Il était habile, vigilant, plein d'audace ; il comptait la fatigue pour rien, la mort pour moins encore : il fût allé vaincre au bout du monde. Ce brave Desaix !

26 décembre. — Vous voulez donc que j'aille au jardin ? Eh bien, soit. — Je suis bien faible, mes jambes chancelantes ont peine à me porter. — Ah, docteur ! comme je suis fatigué ! Je sens que l'air pur que je respire me fait du bien. N'ayant jamais été malade, et n'ayant jamais pris de remèdes, je ne puis guère me connaître en semblables matières ; l'état où je me trouve aujourd'hui me paraît même si extraordinaire que j'ai peine à le concevoir.

Les journaux annoncent que la princesse Elisa est morte. Eh bien ! vous le voyez, Elisa vient de nous montrer le chemin ; la mort, qui semblait avoir oublié ma famille, commence à la frapper ; mon tour ne peut tarder longtemps. La première personne de notre famille qui doit suivre Elisa dans la tombe est ce grand Napoléon, qui plie sous le faix et qui pourtant tient encore l'Europe en alarmes.

22 janvier 1821. — Ne direz-vous pas à la fin que j'ai raison, dottoraccio maledetto? Ma médecine ne vaut-elle pas mieux que la vôtre? Ces diables de médecins sont tous les mêmes; quand ils veulent faire une chose à leur malade, ils le trompent et lui font peur. N'est-il pas vrai, dottoraccio? — Eh bien donc, nous obéirons à la médecine.

15 février. — Etiez-vous à Milan lorsque j'allais prendre la couronne de fer? Et lorsque je fus à Venise? Venise avait mis en mer toutes ses gondoles, c'étaient des franges, des plumes, des étoffes, tout ce qu'il y avait de beau, d'élégant était accouru à Fusine. Jamais l'Adriatique n'avait vu de cortège si pompeux.

15 mars. — Ah docteur! Comme je souffre!

26 mars. — Une consultation? A quoi servirait-elle? Vous jouez tous à l'aveugle. Un autre médecin ne verrait pas plus que vous ce qui se passe dans mon corps. D'ailleurs, qui consulterais-je? des Anglais, qui recevraient les inspirations d'Hudson? Je n'en veux pas, je vous l'ai déjà dit; je préfère que l'iniquité s'achève.

29 mars. — *Quod scriptum, scriptum:* douteriez-vous, docteur, que tout ce qui arrive est écrit, que notre heure est marquée.

(Antommarchi. Mais, sire, les remèdes!)

C'est une chose inouïe que l'aversion que je porte aux médicamens. Je courais les dangers avec indifférence. Je voyais la mort sans émotion, et je

ne peux, quelque effort que je fasse, approcher de mes lèvres un vase qui renferme la plus légère préparation.

30 mars. — Kléber ! C'était le dieu Mars en uniforme !

2 avril. — Une comète ! Ce fut le signe précurseur de la mort de César !

5 avril. — Ah ! pourquoi, puisque je devais la perdre d'une manière aussi déplorable, les boulets ont-ils épargné ma vie ?

6 avril. — Je me suis toujours fait la barbe moi-même, jamais personne ne m'a mis la main sur le visage. Aujourd'hui que je suis sans force, il faut bien que je me résigne.

12 avril. — Merci de vos soins, docteur, c'est peine perdue.

Docteur Arnott, est-ce qu'on ne meurt pas de faiblesse ? Comment se fait-il qu'on puisse vivre en mangeant si peu ?

13 avril. — (Antommarchi avec des pilules.)

Sont-elles bien enveloppées, bien couvertes ? Elles ne m'empoisonneront pas la bouche ? Tout de bon ? (A Marchand) : Eh bien, à toi, coquin, avale-les. — N'est-il pas vrai, docteur, qu'il avait besoin d'être drogué, que mes pilules lui feront du bien ? Donnez-lui-en donc encore ; quant à moi je n'en veux plus.

15 avril. — J'ai toujours eu à me louer de ma très chère épouse, Marie-Louise; je lui conserve jusqu'au dernier moment les plus tendres sentimens; je la prie de veiller pour garantir mon fils des embûches qui environnent encore son enfance.

Je lègue à mon fils les objets conformément à l'état annexé. Je désire que ce faible legs lui soit cher, comme lui retraçant le souvenir d'un père dont l'univers l'entretiendra.

Marchand conservera mes cheveux et en fera faire un bracelet pour être envoyé à l'impératrice Marie-Louise.

16 avril. — Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé.

J'ai trop écrit. Ah, quelle souffrance, quelle oppression! Je sens, à l'extrémité gauche de l'estomac, une douleur qui m'accable. — Il faut vous marier, docteur. Epousez une Anglaise, son sang à la glace modérera le feu qui vous dévore! vous serez moins tenace. — Donnez la potion!

19 avril. — Vous ne vous trompez pas, mes amis, je vais mieux aujourd'hui; mais je n'en sens pas moins que ma fin approche. Quand je serai mort, chacun de vous aura la douce consolation de retourner en Europe. Vous y verrez vos parens, vos amis, et moi je retrouverai mes braves aux Champs-Elysées. Je leur conterai les derniers événemens de ma vie.

21 avril. — Je suis né dans la religion catholique, je veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les secours qu'elle administre.

24 avril. — J'ai trop écrit, docteur, je suis affaissé, je n'en puis plus.

25 avril. [*A M. Lafitte.*] — Monsieur Lafitte, je vous ai remis en 1815, au moment de mon départ de Paris, une somme de près de six millions, dont vous m'avez donné un double reçu; j'ai annulé un des reçus, et je charge le comte de Montholon de de vous présenter l'autre reçu, pour que vous ayez à lui remettre, après ma mort, ladite somme. Cette lettre n'étant à autre fin, je prie Dieu, monsieur Lafitte, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

28 avril. — Après ma mort, qui ne peut être éloignée, je veux que vous fassiez l'ouverture de mon cadavre; je veux aussi, j'exige que vous me promettiez qu'aucun médecin anglais ne portera la main sur moi. Je souhaite encore que vous preniez mon cœur, que vous le mettiez dans l'esprit-de-vin, et que vous le portiez à Parme, à ma chère Marie-Louise. Vous lui direz que je l'ai tendrement aimée, vous lui raconterez tout ce que vous avez vu, tout ce qui se rapporte à ma situation et à ma mort.

2 mai. 2 heures du matin. — Steingel, Desaix, Masséna! Ah, la victoire se décide; allez, courez, pressez la charge; ils sont à nous!

3 mai. 3 heures après-midi. — Vous avez partagé mon exil, vous serez fidèles à ma mémoire, vous ne ferez rien qui puisse la blesser.

5 mai. 5 heures et demie du matin. — Tête..... armée...

5 heures quarante-neuf minutes après midi —

LA FIN

ACHEVE D'IMPRIMER

le dix avril mil neuf cent douze

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VI^e

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eckhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un numéro.....	1.25	Un numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

Poitiers.— Imprimerie du Mercure de France, G. ROY 7, rue Victor-Hugo.